



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 798,448



FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

H880898 1940

PL
19
A
18





FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

HUGO PAUL THIEME 1940

PQ
1956
A1
1960

THÉÂTRE
DE
BEAUMARCHAIS

HUGO THIEME.
FORT WAYNE.
NO. 146 IND.

HUGO THIEME.

~~FORT WAYNE~~

IMPRIMERIE DE L. TIGNON ET C^o, A SAINT-GERMAIN.

R 9

INC

NO. 1. 04

THÉÂTRE

DE

Pierre Augustin Caron de

BEAUMARCHAIS

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

LOUIS DE LOMÉNIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

4863

1920



Library
7
H P Thiers
5-5-41

BEAUMARCHAIS¹

Pierre-Augustin Caron, qui prit à vingt-cinq ans le nom de Beaumarchais, naquit le 24 janvier 1732, dans une boutique d'horloger située rue Saint-Denis, presque en face de la rue de la Ferronnerie, non loin de cette maison du pilier des Halles, où l'on a cru longtemps à tort que Molière avait reçu le jour. Quand on sait qu'horloger lui-même, Beaumarchais, à vingt-quatre ans, se trouvait encore, comme il le dit dans une de ses lettres, entre *quatre vitrages*, qu'il a passé presque sans transition, de sa vie d'horloger à la vie de cour, à une sorte d'intimité avec des princes et des princesses du sang royal, et que dans une position si nouvelle pour lui, il a fait assez bonne figure pour se créer des amis et beaucoup d'ennemis; quand on sait cela on éprouve le besoin de s'enquérir des influences de famille et d'éducation qui ont pu, jusqu'à un certain point, le préparer à ce rôle inattendu.

¹ L'auteur de cette notice a publié sous le titre de : *Beaumarchais et son temps*, deux volumes composés sur des documents inédits fournis par la famille de Beaumarchais. Ces deux volumes ayant déjà été beaucoup copiés par ceux qui, depuis leur publication, ont écrit sur le même sujet, l'auteur pense qu'il a bien aussi le droit de se copier un peu lui-même. Il s'attachera donc à résumer les principaux faits contenus dans son ouvrage, en renvoyant à cet ouvrage les lecteurs qui désireraient des explications plus détaillées et des appréciations plus motivées.

Ce n'est pas sans étonnement, qu'en compulsant les obscures archives de cette famille Caron, qui était celle d'un simple artisan, habile dans son état, mais cependant plutôt pauvre que riche, j'y ai rencontré des habitudes, des manières, une culture d'esprit bien supérieures à ce qu'on aurait pu attendre. Le progrès des classes moyennes, au XVIII^e siècle, ne m'a jamais semblé plus frappant que dans ces documents intimes, où il apparaît sous le jour le plus lumineux. Je suis persuadé que si, aujourd'hui, on pénétrait dans l'intérieur d'une famille placée dans des conditions sociales exactement semblables, on trouverait que le niveau de culture intellectuelle et mondaine a plutôt baissé qu' grandi. Cette infériorité de culture de la petite bourgeoisie actuelle, très-compatible d'ailleurs avec un progrès général au sein des masses, s'expliquerait surtout pour Paris, par cette considération qu'au XVIII^e siècle, l'existence d'une aristocratie de cour très-raffinée, qui se mêlait de plus en plus aux classes bourgeoises, sans cependant se confondre encore avec elles, entretenait chez toutes une sorte d'émulation de bonne tenue et de beau langage qui de nos jours est complètement disparu. Cette idée, je la trouve confirmée par Beaumarchais lui-même dans une lettre qu'il écrit à son père de Madrid en 1765 : « Les bourgeoises de Madrid sont dit-il, les plus sottes créatures de l'univers, bien différentes de chez nous, où le *bon air* et le *bel esprit* ont gagné tous les états. »

Dans sa propre famille, Beaumarchais trouvait une preuve de ce goût universel au XVIII^e siècle pour le *bon air* et le *bel esprit*. Un mot d'abord sur son père. André-Charles Caron, né le 26 avril 1698, dans l'ancienne province de Brie à Lisy-sur-Ourcq, près de Meaux, était fils de Daniel Caron horloger, et de Marie Fortain, tous deux protestants calvinistes. Sa famille était pauvre et nombreuse à en juger par les documents qui constatent son état civil ¹.

Très-jeune encore, André-Charles Caron s'engagea dans le régiment de dragons de Rochepierre, sous le nom de

¹ On sait qu'après la révocation de l'édit de Nantes, toute existence légale était refusée aux protestants ; c'est sur un petit cahier grossier, recouvert en parchemin, et qui ressemble à un livre de cuisine, que j'ai trouvé la nomenclature des enfants nés de Daniel Caron et de Marie Fortain. Ce cahier s'ouvre par cette pieuse formule : « Nostre ayde et commencement soit au nom de Dieu qui a fait toutes choses. Amen. 1693. » Suit la liste de quatorze enfants dont André-Charles Caron est le quatrième.

Caron d'Ailly; après un temps de service qui dut être assez court, il obtint, pour je ne sais quelle cause, un congé définitif le 5 février 1721. Il vint s'établir à Paris pour y étudier l'art de l'horlogerie, et, un mois après son arrivée, il abjura le calvinisme, ainsi qu'il résulte d'un certificat du cardinal de Noailles, qui est précédé d'une déclaration ainsi conçue :

« Le 7 mars 1721, j'ai prononcé mon abjuration de l'hérésie de Calvin à Paris, dans l'église des Nouvelles Catholiques.

» Signé : ANDRÉ-CHARLES CARON. »

Beaumarchais est donc né catholique, d'un père protestant rentré dans le sein du catholicisme; mais le souvenir de la religion de ses ancêtres a peut-être sa part d'influence dans ses instincts d'opposition; il aide à expliquer du moins le zèle qu'on le voit déployer dans toutes les questions qui intéressent les protestants.

Un an après son abjuration, André-Charles Caron adressa une requête au roi en conseil d'État, à l'effet d'être reçu maître horloger, bien qu'il n'eût pas le temps voulu d'apprentissage chez un maître. Dans cette requête, le suppliant fait valoir son abjuration à l'appui de sa demande, ce qui semble indiquer qu'à cette époque la qualité de catholique était exigée, même pour la profession d'horloger. On en pourrait induire quelques doutes sur le désintéressement de l'abjuration du père de Beaumarchais; mais ces doutes s'évanouissent à la lecture de ses lettres intimes, où il se montre à nous, pratiquant avec zèle tous les devoirs de sa foi nouvelle, animé d'une ferveur sincère, employant parfois certaines formes austères de langage qu'il tenait peut-être de sa première croyance.

Quatre mois après avoir été reçu maître horloger, le 13 juillet 1722, André-Charles Caron épousa Marie-Louise Pichon, dont le père, sur l'acte de mariage, est qualifié *bourgeois de Paris*. C'était une excellente personne, mais d'un esprit assez ordinaire, à en juger par quelques-uns de nos documents. Quant à Charles Caron, sa correspondance le montre sous l'aspect d'un homme très-supérieur à son état : à la vérité, l'horlogerie est le premier des arts mécaniques par ses rapports avec les sciences exactes; mais l'horloger Caron s'était donné une instruction scientifique au-dessus de l'instruction ordinaire d'un horloger. Ainsi, en

1746, il était assez connu par son savoir en mécanique pour être consulté, par le gouverneur de Madrid, sur l'emploi de diverses machines, destinées au dragage des ports et des rivières ; il s'explique sur ce point avec la netteté et l'autorité d'un homme très-compétent. Malgré ses talents, peut-être même à cause de ses talents, le père de Beaumarchais ne put jamais arriver à la fortune ; il éprouva des pertes dans son commerce d'horlogerie et de bijouterie, et, en fin de compte, dans les dernières années de sa vie, il n'avait pour subsister qu'une pension viagère que lui faisait son fils.

L'instruction littéraire du père de Beaumarchais n'est pas moins remarquable relativement à son état, que son instruction scientifique, surtout si l'on considère que, sorti d'un petit bourg pour être dragon, puis horloger, il doit tout ce qu'il sait à lui-même. Son style est en général de bonne qualité, parfois élégant. J'ai publié de lui plusieurs lettres à son fils, les unes remarquables par un ton de dignité, de sensibilité, et cette teinte de piété fervente dont je parlais tout à l'heure, qui est assez curieuse pour le temps et qui fut toujours étrangère à Beaumarchais ; les autres indiquant chez lui le goût des lettres, des arts, de la société, annonçant de la finesse, de la jovialité, et même une pointe de *gaillardise* ingénue qui s'est transmise du père au fils, avec plus de vivacité et beaucoup moins d'ingénuité. Le père Caron est fort au courant des productions et des nouvelles littéraires ; il lit beaucoup et cite à propos : tous les membres de sa famille, à commencer par lui-même, écrivent volontiers de petits vers bons ou mauvais, plus souvent mauvais que bons, mais c'est déjà quelque chose qu'une boutique de la rue Saint-Denis où tout le monde fait des vers. On y fait aussi beaucoup de musique, quelquefois même *par respect pour le repos des voisins* (solicitude bien rare aujourd'hui), nous voyons le père Caron obligé de réprimer cette mélomanie générale dans sa famille. Son fils, dès sa première jeunesse, montre du talent sur tous les instruments, ses filles sont également bonnes musiciennes et elles jouent agréablement la comédie. Il en eut cinq, dont trois naquirent avant Beaumarchais¹.

¹ Des cinq sœurs de Beaumarchais, la plus distinguée est la quatrième, Marie-Julie Caron, dont j'ai également publié un certain nombre de lettres qui prouvent qu'elle avait presque autant d'esprit que son frère, et le même genre d'esprit. Plus jeune que lui de trois ans, elle mourut un an avant

Seul garçon dans une famille qui comptait cinq filles, le jeune Caron fut naturellement l'enfant gâté de la maison. Son enfance n'eut rien de cette tristesse rêveuse que présente quelquefois le caractère des hommes, doués du génie comique, le caractère de Molière, par exemple. Elle fut gaie, folâtre, espiègle. Elle fut la parfaite image de son talent et de son esprit. Sa sœur Julie a consacré plus d'une page à raconter ses fredaines d'enfant, et lui-même dans sa vieillesse avouait que son père, qui élevait sa famille très-chrétiennement, parvenait difficilement à rendre son jeune fils assidu à la messe, même en lui imposant des retenues sur l'argent destiné à ses menus plaisirs. Quoiqu'il le destinât à lui succéder dans sa profession d'horloger, le père de Beaumarchais voulut cependant lui donner une certaine instruction classique, et il le plaça pendant quelques années dans une maison d'éducation à Alfort. Les études du jeune Caron furent néanmoins un peu brusquées ; plus tard, il est vrai, devenu homme de cour, et homme de lettres, Beaumarchais employa de son mieux les rares loisirs que lui laissaient les nombreuses affaires dont sa vie fut constamment encombrée, à suppléer aux lacunes de ses premières études. Mais il est facile de reconnaître que ce fond primitif d'instruction classique resta toujours un peu faible chez lui. Son père le retira du collège à treize ans pour lui faire apprendre l'horlogerie sous sa direction. J'ai cité une lettre de lui mélangée de prose et de vers, écrite à cet âge de treize ans qui est précisément l'âge qu'il a donné à Chérubin, qui prouve que pour créer cette figure de page, il

lui, en 1798. Elle ne se maria point ; sa vie tout entière fut consacrée aux intérêts de ce frère qu'elle aimait tendrement et dont elle était tendrement aimée. Quand le jeune Caron prit le nom qu'il devait rendre si fameux, il le donna à la plus aimable de ses sœurs. C'est donc sous le nom de mademoiselle de Beaumarchais que Julie, au temps de la célébrité de son frère, se fit connaître dans le monde où elle brillait, non point par sa beauté, car, sans être laide, elle n'était pas très-jolie, mais par les agréments de sa conversation et de son caractère. En avançant en âge, Julie se distingua de son frère en ce sens que, sans rien perdre de la gaieté de son humeur, elle prit des habitudes d'esprit plus sérieuses et se tourna de plus en plus vers les idées de morale et de religion. En 1784, l'année même de la première représentation du *Mariage de Figaro*, la sœur de Beaumarchais, par un contraste assez piquant, composa et publia, sous l'anonyme, un volume petit in-42 intitulé : *l'Existence réfléchie ou Coup d'œil moral sur le prix de la vie*. C'est un recueil de réflexions morales empruntées à Young, à plusieurs autres auteurs, et entremêlé de pensées appartenant à Julie elle-même, qui composa également un recueil de prières et une paraphrase du *Miserere*.

THÉÂTRE
DE
BEAUMARCHAIS

HUGO THIEME.
FORT WAYNE.
NO. 146 IND.

HUGO THIEME.

FORT WAYNE

IMPRIMERIE DE L. TIGNON ET C^o, A SAINT-GERMAIN.

R 3

IND

NO. 1. ON

THÉÂTRE
DE
Placide Dagelet
BEAUMARCHAIS

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

LOUIS DE LOMÉNIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

1920

leçons de lui, et bientôt il devint l'organisateur et le principal virtuose d'un concert de famille que les princesses donnaient chaque semaine, auquel assistaient d'ordinaire, le roi Louis XV, le Dauphin, la reine qui vivait encore à cette époque, et où l'on n'admettait qu'un très-petit nombre d'invités.

Cette faveur, accordée à un jeune homme qu'on avait vu peu d'années auparavant venir à la cour vendre des montres, suscita contre lui beaucoup de jalousies, de tracasseries et d'inimitiés. En lui occasionnant plus d'un désagrément, ces inimitiés eurent aussi cet avantage de fortifier encore le caractère énergique, habile et obstiné dont la nature l'avait doué. On connaît l'histoire de la montre. Un grand seigneur, pour l'embarrasser et le mortifier, l'aborde un jour qu'il sortait en habit de gala de l'appartement de Mesdames, et le prie devant plusieurs personnes de vouloir bien examiner sa montre qui est dérangée. Beaumarchais s'excuse poliment, disant que, depuis qu'il a renoncé à l'horlogerie, il est devenu très-maladroit ; le courtisan insiste en ricanant et en lui présentant une fort belle montre. Beaumarchais la prend, l'ouvre, l'élève en l'air et la jette par terre en prenant ses mesures pour qu'elle se brise en morceaux. Il fait ensuite à son interlocuteur une profonde révérence, en lui disant : « Je vous avais prévenu, monsieur, de ma maladresse, » et il le quitte en le laissant ramasser les débris de sa montre.

La jalousie qu'il inspirait ne s'en tint pas aux petites noirceurs, elle alla jusqu'à l'outrage. Gravement insulté par un homme de qualité désigné dans sa correspondance sous le nom du chevalier des C..., il fut obligé de se battre en duel avec l'insulteur et le tua d'un coup d'épée, sous les murs du parc de Meudon. La protection de Mesdames de France le préserva des conséquences de cette infraction aux lois qui étaient alors très-rigoureuses contre le duel. Cependant, cette protection, qui lui valait tant d'hostilités, fut assez longtemps sans profit pour lui. Encore très-pauvre, n'ayant d'autres ressources que les minces émoluments de sa petite charge de contrôleur, obligé, par suite de la faveur même dont il jouissait, de faire d'assez grandes dépenses de représentation, il se gardait bien néanmoins d'accepter des princesses une récompense pécuniaire qui l'aurait mis au rang d'un professeur de musique ordinaire ; il préférerait habilement rester leur créancier, en attendant une bonne occasion de tirer parti de sa créance.

Cette occasion se présenta enfin, et il la saisit aux cheveux. Un célèbre et riche financier du temps, Pâris du Verney, le même qui avait fait en grande partie la fortune de Voltaire, étant devenu conseiller d'État, jouissant d'un grand crédit sur madame de Pompadour et voulant attacher son nom à une création utile, avait obtenu, par un édit de janvier 1751, la fondation d'une école militaire, qui n'existait pas encore en France, et dont il avait été nommé directeur sous le titre d'intendant. Tandis que les bâtiments de cette école se construisaient au Champ de Mars, la guerre de Sept ans avait notablement diminué le crédit de madame de Pompadour. La nouvelle institution, considérée comme son ouvrage, était vue d'assez mauvais œil par les ministres, et elle languissait faute d'appui. Au bout de neuf ans, en 1760, le bâtiment n'était pas encore terminé ; on y avait réuni quelques jeunes gens, mais le roi, plein d'indifférence pour l'œuvre de Pâris du Verney, refusait constamment à ses instances une visite officielle que ce dernier demandait avec ardeur, comme une consécration de l'établissement.

Lassé de solliciter en vain le roi et la famille royale, Pâris du Verney eut l'idée de confier ses ennuis au jeune musicien qu'il voyait en faveur auprès de Mesdames de France. Celui-ci, comprenant tout de suite le parti qu'il pourrait tirer d'un service éclatant rendu à un financier riche et habile, entreprit d'obtenir pour du Verney, ce que personne n'avait pu obtenir depuis neuf ans. Il s'y prit en homme qui a la vocation du théâtre et qui connaît le cœur humain. Au lieu d'adresser lui-même ou de faire adresser directement au roi une supplique qui n'aurait pas eu plus de succès que celles de du Verney, il se contenta de demander instamment à Mesdames de France de le récompenser de son zèle pour leurs amusements en faisant elles-mêmes une visite à l'École militaire, et en lui procurant ainsi un titre à la gratitude du fondateur de cette école. Les princesses y consentirent, le jeune musicien fut admis à l'honneur de les accompagner, elles furent reçues en grande pompe, et, quelques jours après, le nonchalant monarque, stimulé par le récit des princesses et cédant à un mouvement de curiosité, vint à son tour visiter l'École militaire et combler les vœux du vieux du Verney.

Plein de reconnaissance et heureux de trouver en Beaumarchais un intermédiaire utile pour ses rapports avec la cour, du Verney résolut de faire la fortune de ce jeune homme. « Il

m'initia, dit Beaumarchais, dans les affaires de finance où tout le monde sait qu'il était consommé; je travaillai à ma fortune sous sa direction; je fis, par ses avis plusieurs entreprises; dans quelques-unes, il m'aida de ses fonds ou de son crédit, dans toutes, de ses conseils. » C'est en effet, sous l'influence de ce maître habile que le jeune fils de l'horloger Caron prit ce goût des spéculations qui ne l'a plus quitté, qui n'a pas peu contribué à tourmenter sa vie, et qui, mêlé chez lui à un goût non moins ardent pour les plaisirs de l'esprit et de l'imagination, donne à sa physionomie un caractère tout particulier.

Devenu noble par l'achat d'une charge de secrétaire du roi, Beaumarchais essaya avec l'appui de du Verney d'acquiescer l'office beaucoup plus considérable de *grand maître des Eaux et Forêts*. Son opulent ami lui avait prêté les 500,000 livres nécessaires à l'acquisition d'une de ces charges devenue vacante; restait à obtenir l'agrément du roi. En apprenant que cet horloger allait devenir leur collègue, quelques-uns des grands maîtres en exercice parvinrent à soulever l'amour-propre de tout le corps, et une pétition collective fut adressée au contrôleur général pour s'opposer à l'admission du nouveau candidat. Le principal argument des grands maîtres portant sur la naissance de Beaumarchais, celui-ci répondit par un mémoire, où il disséquait la généalogie de ses principaux adversaires et prouvait que leur noblesse était de date presque aussi récente que la sienne. Il n'en fut pas moins évincé; le ministre prit le parti des grands maîtres, et, malgré la protection de Mesdames de France, l'agrément du roi ne put être obtenu. Ce premier échec resta toujours sur le cœur de Beaumarchais, et les obstacles qui naissaient de son humble origine se reproduisant sans cesse sur ses pas, il n'y a point lieu de s'étonner de la couleur démocratique et frondeuse qui se répandit de plus en plus sur son esprit et sur ses idées jusqu'à la Révolution.

Toujours est-il que, pour se venger de l'injuste opposition des grands maîtres des Eaux et Forêts, et pour prouver en même temps que nulle cause sérieuse ne la motivait, il acheta et obtint quelques mois après une autre charge beaucoup moins lucrative, à la vérité, mais plus aristocratique que la précédente, celle de *lieutenant général des chasses aux bailliage et capitainerie de la Varenne du Louvre*. Sa nomination fut présentée à l'agrément du roi par le duc de la

Vallière, capitaine général des chasses royales, dont il devenait ainsi le premier officier. Le tribunal de la *capitainerie* dit *tribunal conservateur des plaisirs du roi*, avait pour attribution spéciale de juger et de punir tous les délits commis contre le droit exclusif de chasse, réservé au roi dans un rayon de douze ou quinze lieues autour de Paris. C'était une des institutions de l'ancien régime les plus impopulaires, parce qu'elle donnait lieu à beaucoup de vexations contre les particuliers, et peu de personnes se doutent que, pendant vingt-deux ans, l'auteur du *Mariage de Figaro* est venu chaque semaine s'asseoir en robe longue sur les fleurs de lis, au Louvre, où le tribunal de la capitainerie tenait ses audiences et où il suppléait, comme président, le duc de la Vallière, « pour y juger gravement, disait-il, non les *pâles humains*, mais les *pâles lapins*. » Le fait est que *messire* Caron de Beaumarchais (c'est le titre que portent ses sentences) condamnait bel et bien à l'amende et même à la prison les *pâles humains*; seulement, c'était à propos de lapins. Il nous assure d'ailleurs qu'il adoucissait de son mieux les ordonnances tracassières qu'il était contraint d'appliquer ¹.

C'est peu de temps après avoir acquis cette charge qu'une affaire de famille le força de partir, en mai 1764, pour l'Espagne. Sa sœur aînée, mariée à un architecte nommé Guilbert, était allée s'établir à Madrid avec son mari et une autre sœur plus jeune. Un littérateur espagnol, Joseph Clavijo, était devenu amoureux de celle-ci; il y avait entre eux une promesse de mariage qui devait s'effectuer aussitôt que le jeune homme, dénué de fortune, aurait obtenu un emploi qu'il sollicitait. L'emploi obtenu et les bans publiés, Clavijo avait tout à coup refusé de tenir sa parole, en portant ainsi une grave atteinte au repos et à la réputation de la sœur de Beaumarchais. C'est dans ces circonstances que ce dernier arrive à Madrid, où, par un mélange de sang-froid, d'énergie et d'habileté, il arrache à Clavijo une déclaration peu honorable pour lui, et destinée à garantir l'honneur de mademoiselle Caron. Bientôt l'espagnol, effrayé de se voir en butte à l'inimitié d'un adversaire aussi résolu, sollicite une réconciliation avec sa fiancée. Le frère s'y prête, la récon-

¹ Ayant eu à subir, personnellement, en 1785, un emprisonnement arbitraire et humiliant dont nous reparlerons, il crut devoir se démettre de ses fonctions de juge.

ciliation s'opère ; mais au moment où Beaumarchais croit que le mariage va s'accomplir, il apprend que Clavijo travaille sourdement contre lui, et qu'en l'accusant d'un guet-apens, il a obtenu du gouvernement l'ordre de le faire arrêter et expulser de Madrid. Beaumarchais, irrité, court chez les ministres, parvient jusqu'au roi, se justifie et se venge de ce déloyal ennemi en le faisant destituer de sa place de garde des archives, et chasser de la cour.

Telle est, réduite à sa plus simple expression, l'aventure que Beaumarchais, calomnié dix ans après par le conseiller Goëzman au sujet de ce voyage, a su revêtir des formes les plus brillantes et les plus animées. Mais cette affaire ne dura qu'un mois, et Beaumarchais séjourna près d'un an à Madrid ; sa correspondance de famille, dont j'ai cité de nombreux fragments, nous le montre lancé en plein dans un tourbillon d'entreprises industrielles, de plaisirs, de fêtes, de galanteries, de musique et de chansons. On le voit tout à la fois assiégeant le ministère espagnol de projets destinés à ouvrir des voies nouvelles au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, et à procurer en même temps à l'auteur de gros bénéfices, courtisant les dames, faisant les délices des salons du corps diplomatique ; composant des paroles françaises sur des seguidilles espagnoles, qu'il chante en s'accompagnant de la guitare, très-tendrement occupé de son humble famille dont il fut toujours le soutien, en un mot on rencontre ici le Figaro et l'Almaviva du *Barbier de Séville* fondus ensemble avec une teinte de sensibilité domestique à la Grandisson, et des nuances d'activité et d'audace en affaires, qui rappellent les plus célèbres spéculateurs de nos jours. Il revint au bout d'un an sans avoir pu faire agréer un seul de ses projets industriels, à un gouvernement routinier et méticuleux ; mais il revint beaucoup plus riche qu'il ne le croyait lui-même, car il apportait dans sa tête, les premiers linéaments de ces figures si accentuées et si originales de Figaro, d'Almaviva, de Rosine, de Bartholo et de Basile qui devaient faire un jour la gloire de son nom.

Cependant, lorsqu'à trente-cinq ans il éprouva le besoin de se distinguer du commun des spéculateurs, en abordant la carrière littéraire, il commença par se tromper sur sa véritable vocation ; séduit par les théories de Diderot sur le drame bourgeois, il se crut appelé à détrôner la tragédie par des peintures sentimentales tirées de la vie ordinaire,

et il composa le drame d'*Eugénie*, représenté pour la première fois au Théâtre-Français, le 29 janvier 1767. Assez mal accueilli à la première représentation, ce drame se releva après avoir été notablement retouché par l'auteur; et, sans avoir la valeur des comédies de Beaumarchais, il figure néanmoins parmi le très-petit nombre de compositions dramatiques du même genre, appartenant à la même époque, qui se sont maintenues au théâtre jusqu'à nos jours. Il y a dans ce drame des parties faibles dont la couleur est aujourd'hui bien fanée; mais tout en empruntant à Diderot quelque chose de son emphase dogmatique, de sa sensiblerie, de son abus de l'interjection et de la tirade, en lui empruntant même, comme une merveilleuse invention, l'idée d'une notation minutieuse et puérile de tous les mouvements des personnages, Beaumarchais montre déjà dans le drame d'*Eugénie* et surtout dans les trois premiers actes, un talent de mise en scène et une verve de dialogue qui se retrouveront dans ses comédies, dégagés de tout ce fatras larmoyant étranger au caractère de l'auteur. Applaudi en France et même à Londres où Garrick fit jouer une imitation d'*Eugénie* sous le titre de *l'Ecole des roués*, ce drame eut assez de succès pour induire Beaumarchais à persister dans une fausse voie. Heureusement pour lui, son second drame, joué le 13 janvier 1770 éprouva un échec complet qui le détourna pour un temps du moins du genre sérieux. C'était encore à Diderot qu'il empruntait l'idée de substituer la peinture des conditions sociales à la peinture des caractères, ou du moins de subordonner complètement le genre d'intérêt le plus général à celui dont l'effet est beaucoup plus restreint. Tout le pathétique du drame des *deux amis* roule sur le double embarras d'un négociant qui est exposé à suspendre ses paiements et d'un receveur des finances son ami qui, pour lui venir en aide, s'expose à compromettre sa caisse. L'épisode d'amour assez gracieux que Beaumarchais mêla à ces scènes trop commerciales ne put en adoucir l'aridité. Ce drame après s'être trainé péniblement pendant quelques représentations disparut de l'affiche, son défaut capital est assez spirituellement resumé dans le quatrain suivant que nous empruntons à la correspondance de Grimm.

J'ai vu de Beaumarchais le drame ridicule
 Et je vais en deux mots vous dire ce que c'est.
 C'est un change où l'argent circule
 Sans produire aucun intérêt.

Du reste, en 1770 Beaumarchais pouvait facilement se consoler de la chute d'un drame : il était riche, affairé, heureux, il avait épousé en secondes noces, en avril 1768, une jeune veuve qui lui avait apporté une brillante fortune (1) : livré à des spéculations lucratives, il avait notamment acheté de l'État, avec la coopération de Pâris du Verney, une grande partie de la forêt de Chinon qu'il exploitait. Mais, comme littérateur, le public ne voyait en lui qu'un dramaturge larroyant et lourd; et Palissot dans une satire du temps prétendait le peindre en deux vers qui prouvent que nul ne soupçonnait encore l'auteur de *Barbier de Séville*.

Beaumarchais trop obscur pour être intéressant,
De son dieu Diderot est le singe impuissant.

C'est à ce moment qu'un premier procès, qui en produit un second, vient donner à la carrière de Beaumarchais une direction nouvelle.

Pâris du Verney était mort le 17 juillet 1770, laissant à un petit neveu, par les femmes, au comte de la Blache, maréchal de camp, une fortune d'environ 1,500,000 francs.

Les rapports d'affaires, qui avaient existé entre Beaumarchais et du Verney, avaient été réglés trois mois avant la mort de ce dernier par un compte définitif daté du premier avril 1770, par lequel du Verney déclarait Beaumarchais quitte de toute dette envers lui, reconnaissait lui devoir la somme de 15,000 francs, et s'engageait à lui prêter sans intérêts, pendant huit ans, une somme de 75,000 francs. Cet acte, déclaré fait double entre les parties, était rédigé de la main de Beaumarchais, signé par lui, et ensuite *daté* et *signé* de la main de Pâris du Verney. Lorsque Beaumarchais demanda l'exécution de cet arrêté de compte à M. de la Blache, celui-ci, qui depuis longtemps nourrissait des sentiments d'animosité contre le protégé de son grand oncle, lui signifia qu'il considérait cet acte comme faux, et, sans oser directement s'inscrire en

¹ La seconde femme de Beaumarchais lui fut enlevée presque aussi promptement que la première. Il la perdit le 24 novembre 1770, des suites d'une couche, après deux ans et demi de mariage; elle lui laissait un fils qui mourut lui-même deux ans après sa mère, le 17 octobre 1772. Les abominables calomnies qu'on insinua plus tard à ce sujet contre Beaumarchais, nous obligent d'ajouter que la plus grande partie de la fortune de sa seconde femme était en viager, et que cet homme, que ses ennemis ont peint comme si rapace, a fini par épouser en troisième noccs, une femme qui n'avait aucune fortune.

faux, il demanda aux tribunaux l'annulation de l'arrêté de comptes comme renfermant en lui-même des preuves de dol et de fraude; de sorte que Beaumarchais se trouva enlacé dans les liens de la procédure la plus odieuse, car, tout en n'osant pas l'attaquer de front comme faussaire, de peur des conséquences d'un échec dans cette voie dangereuse, son adversaire ne cessait de plaider indirectement contre lui la question de faux. Le lecteur qui serait curieux de connaître toutes les faces de cette affaire, les trouvera exposées dans l'ouvrage auquel cette notice est empruntée. Contentons-nous de dire, ici, que ce débat acharné contre un ennemi puissant, sur une question de probité, fut un grand malheur pour Beaumarchais; non-seulement, il le jeta dans un tourbillon de haines implacables, mais, c'est de là que datent tous les mauvais bruits, répandus sur lui, mauvais bruits que d'autres querelles devaient incessamment raviver pendant tout le cours de son orageuse existence, et cependant, outre que l'examen attentif de cette affaire ne nous laisse aucun doute sur la probité de Beaumarchais, il fallait bien qu'il eût le bon droit de son côté, puisque, malgré le crédit de son adversaire, malgré les préventions injurieuses dont il était l'objet, après avoir plaidé sept ans, après avoir perdu en appel le procès gagné en première instance, obtenu la cassation du second jugement et le renvoi de la cause devant le parlement de Provence, un jugement définitif du 21 juillet 1778, lui donna gain de cause sur tous les points, et condamna le comte de la Blache non-seulement à exécuter dans toutes ses clauses l'acte argué de fraude, mais encore à 12 mille francs de dommages et intérêts envers Beaumarchais pour *raison de calomnie*.

C'est durant ce procès que surgirent deux incidents dont le dernier qui devait accabler le malheureux plaideur eut au contraire pour résultat de l'élever à une situation qu'il ne prévoyait pas, de lui donner pour un moment une véritable importance politique, et de le replacer sur le chemin d'une très-grande fortune. Parlons d'abord du premier de ces deux épisodes. Il avait gagné sa cause contre le comte de la Blache, en première instance; le procès se poursuivait en appel, lorsqu'un duc et pair, représentant la branche cadette de la maison de Luynes, le duc de Chaulnes entraîné par une jalousie féroce, à l'occasion d'une actrice qu'il protégeait et qu'il soupçonnait d'aimer Beaumarchais, vint atta-

quer ce dernier dans sa propre maison et l'obligea à une lutte de crocheteur qui fit un éclat scandaleux. Saisi de l'affaire, le tribunal des maréchaux de France donna tort au duc et pair, qui fut envoyé par lettre de cachet au château de Vincennes ; mais, quoique Beaumarchais eût été absous par ce tribunal, le ministre de la maison du roi, le duc de la Vrillière, pour rétablir l'équilibre, jugea convenable d'appliquer à l'innocent la même peine qu'au coupable, et Beaumarchais de son côté fut emprisonné, par lettre de cachet, au For-l'Évêque. Cet acte d'arbitraire était pour lui doublement pénible ; car il le surprenait au milieu d'un procès qui mettait en péril son honneur et sa fortune ; profitant de sa détention, le comte de la Blache, son adversaire, répandait et faisait répandre contre lui les imputations les plus graves, et assiégeait les membres du parlement de ses sollicitations. Quinze jours avant la décision de son procès, le délégué, à force de prières, obtint enfin du ministre qui l'avait fait emprisonner, la permission de sortir pendant quelques heures de la journée accompagné d'un exempt de police, afin de pouvoir, comme c'était d'usage alors et suivant l'expression consacrée, *solliciter* ses juges. Mais il était déjà trop tard. Influencé par le comte de la Blache, le conseiller Goëzmann, rapporteur de l'affaire, conclut contre Beaumarchais, et le 6 avril 1773, le parlement rendit un jugement étrange au point de vue du droit. Car ce jugement, réformant celui du tribunal de première instance, déclarait nul et de nul effet un acte fait librement entre deux majeurs sans qu'il soit besoin, disait l'arrêt, de lettres de rescision, c'est-à-dire que, la question de dol, de surprise ou d'erreur étant écartée, Beaumarchais se trouvait indirectement déclaré faussaire quoiqu'il n'y eût contre lui aucune inscription de faux... En même temps que cet arrêt le déshonorait, il le ruinait en le condamnant à payer en restitution au légataire de Paris du Verney et en frais plus de 100 mille francs.

Prisonnier, malade, diffamé autant qu'on peut l'être et ruiné, Beaumarchais se roidit contre l'infortune, obtient d'abord du ministre la Vrillière, sa sortie de prison et entame résolument contre le conseiller, sur le rapport duquel il vient de perdre son procès, un duel à mort qui fait trembler les quelques amis qui lui restent, car toutes les chances sont contre lui.

Expliquons rapidement les circonstances de ce nouveau

débat : nous venons de dire que quinze jours avant la décision de son affaire contre le comte de la Blache, Beaumarchais avait obtenu la permission de sortir de prison pour aller solliciter ses juges. Il s'était vainement présenté plusieurs fois à la porte du conseiller Goëzman son rapporteur, lorsqu'un libraire nommé Lejay, en relation avec le conseiller et sa femme, lui fit dire par un ami que le meilleur moyen de s'assurer de l'équité de son rapporteur était de faire un cadeau à madame Goëzman. Ce libraire demanda pour elle 200 louis, Beaumarchais donna 100 louis et une montre enrichie de diamants d'une valeur égale ; madame Goëzman fit demander encore 15 louis qu'elle disait destinés au secrétaire de son mari ; elle déclara à Lejay que si Beaumarchais perdait son procès, tout ce qu'il donnait lui serait restitué, excepté les 15 louis qui, dans tous les cas, resteraient acquis au secrétaire. Beaumarchais accepta cette convention. Le lendemain il obtint enfin une audience de son rapporteur ; deux jours après, le juge conclut contre lui, et il perdit son procès. Madame Goëzman lui renvoya fidèlement la montre et les 100 louis, mais, Beaumarchais ayant eu l'idée de s'informer auprès du secrétaire de Goëzman s'il avait reçu les 15 louis que madame Goëzman avait exigés pour lui, apprit qu'il n'avait rien reçu, et que les 15 louis étaient restés dans la poche de cette dame. Persuadé à tort ou à raison qu'il n'avait perdu son procès que parce que M. de la Blache avait donné plus d'argent que lui, Beaumarchais se décida à écrire à madame Goëzman pour lui réclamer les 15 louis comme ayant été détournés de leur destination. Cette démarche était grave, car soit que la femme du conseiller eût agi de concert avec son mari, soit, ce qui est plus probable, qu'elle se fut livrée à cet ignoble trafic à l'insu de Goëzmann, on pouvait prévoir qu'aussitôt qu'elle se verrait menacée d'une indiscretion dangereuse, au lieu d'avouer le détournement des 15 louis, en les restituant, elle prendrait le parti de tout nier, en trompant au besoin même son mari, persuadée, qu'elle était, qu'un conseiller au parlement viendrait facilement à bout d'un homme aussi décrié que Beaumarchais. Mais Beaumarchais de son côté, en affrontant le danger d'une lutte personnelle contre ce magistrat, pouvait espérer de mettre en pleine lumière sa vénalité et de faciliter d'autant la cassation du jugement rendu sur son rapport. Toujours est-il que dès que le conseiller Goëzman

apprit que la réclamation de 15 louis faite inutilement à sa femme par Beaumarchais devenait publique, il fit venir l'agent de sa femme, le libraire Lejay, lui dicta un faux témoignage par lequel Lejay déclarait que Beaumarchais l'avait poussé à tenter de corrompre madame Goëzman en lui faisant offrir des présents, mais que celle-ci avait tout rejeté avec indignation ; et, armé de ce faux témoignage, il intenta au plaideur mécontent un double procès en corruption de juge et en calomnie. La jurisprudence sur cette question était d'une latitude effrayante ; car elle permettait d'appliquer à l'accusé la peine la plus dure après la peine de mort : *omnia citra mortem*.

Nous renvoyons encore à nos deux volumes sur Beaumarchais, ceux qui voudraient connaître tous les détails de ce nouveau procès qui dura six mois, où l'adversaire de Goëzman ne trouvant point d'avocat qui osât lutter pour lui contre un conseiller au parlement, réduit à combattre seul et contre ce conseiller et contre une foule d'ennemis, que ce dernier lui suscitait, parvint par son talent de polémiste à déjouer toutes les manœuvres de ses adversaires, à couvrir de honte Goëzman et sa femme et à passionner toute la France pour cette misérable affaire de 15 louis. Disons seulement, afin d'expliquer la part très-vive que le public prit à ce procès, que le parlement, devant lequel un magistrat poursuivait Beaumarchais, n'était pas le vrai parlement, mais ce corps judiciaire détesté et déconsidéré que le chancelier Maupeou avait institué à la fin de 1770 après avoir détruit l'ancienne magistrature, unique barrière qui existait alors contre les caprices et les aberrations du pouvoir absolu. C'est en mettant habilement à profit l'irritation des esprits que le brillant adversaire de Goëzman, presque inconnu la veille ou connu seulement par de mauvais bruits, devint en quelque mois *l'homme de la Nation*, comme on disait alors, c'est-à-dire l'organe applaudi des colères, et le ministre des vengeances de l'opinion contre le coup d'Etat qui avait détruit l'ancien parlement.

Cependant, tout en sacrifiant à l'indignation publique non-seulement madame Goëzman, reconnue coupable d'avoir demandé, reçu et gardé les 15 louis et qui fût condamnée au blâme, mais encore son mari qui fut mis hors de cour et obligé de quitter sa charge, le parlement Maupeou était trop irrité contre Beaumarchais, dont l'éclatant succès pré-

paraît sa propre ruine, pour ne pas éprouver le besoin de se venger de lui : il le condamna également au *blâme*, peine infamante, remplacée aujourd'hui par la dégradation civique, que le président prononçait alors en présence du condamné amené devant la cour et à genoux. Telle était la popularité de Beaumarchais et l'impopularité du parlement Maupeou, que les magistrats reculèrent devant l'exécution de leur sentence. Ils n'osèrent point faire appréhender au corps le condamné, autour duquel on vit se presser l'élite de la société parisienne, et qui, le lendemain même de sa condamnation, assista en triomphe à une fête brillante, donnée pour lui par le prince de Conti et le duc de Chartres.

Malgré les ovations dont il était l'objet, Beaumarchais n'en restait pas moins ruiné ou à peu près par une première condamnation, et frappé en quelque sorte de mort civile par une seconde. Demander au grand conseil, par les voies ordinaires et sans publier de nouveaux mémoires, la cassation des deux arrêts qui pesaient sur lui, s'était s'exposer à un échec presque certain et définitif ; publier de nouveaux mémoires était impossible. Quoique Louis XV, avec la légèreté de l'homme et du temps, se fût amusé lui-même des mémoires de Beaumarchais, et eût permis à madame du Barry de faire jouer chez elle des proverbes où l'on mettait en scène la confrontation du brillant plaideur avec madame Goëzman, il n'en était pas moins, en sa qualité de roi, offensé de l'éclat scandaleux d'un procès qui avait porté au comble la haine du public pour le parlement Maupeou. Il avait donc fait interdire formellement à Beaumarchais par le lieutenant de police de reprendre sa polémique devant le public ; en attendant, les délais pour le recours en cassation allaient expirer, et Beaumarchais se désespérait lorsque son heureuse étoile voulut que Louis XV lui-même, le jugeant sur l'habileté qu'il venait de déployer contre tant d'adversaires, crût devoir utiliser cette habileté et lui fit proposer de se charger d'une opération qui l'intéressait personnellement, en lui promettant, s'il y réussissait, de le mettre à même de reconquérir son état civil. Il s'agissait d'obtenir d'un libelliste français réfugié en Angleterre, la suppression d'un ouvrage scandaleux, que redoutait la faiblesse du roi ; car c'était une biographie de madame du Barry. L'auteur de cet ouvrage, nommé Morande, l'avait fait imprimer à trois mille exemplaires et menaçait de le répandre en France et

en Europe, et, pour se faire payer plus cher, il avait déjà repoussé les offres de divers négociateurs.

Beaumarchais partit pour Londres, en mars 1774, sous le faux nom de Ronac ; il parvint à obtenir de Morande la remise de son manuscrit et la destruction par le feu des trois mille exemplaires imprimés, en payant, il est vrai, à un prix exorbitant l'honneur de madame du Barry. Car l'aventurier, qui avait imaginé cette spéculation, reçut du gouvernement français vingt mille francs comptants, plus un contrat de quatre mille livres de rente viagère. Le roi ne s'en estima pas moins très-heureux d'être débarrassé à ce prix de ses propres inquiétudes et de celles de madame du Barry ; mais le négociateur perdit d'abord son temps et ses peines, car peu de jours après son retour d'Angleterre, Louis XV mourut le 10 mai, laissant un successeur naturellement moins reconnaissant que lui pour un service de cette espèce. Heureusement pour Beaumarchais que d'autres libelles appelèrent bientôt l'attention du gouvernement, et ce fut encore lui qu'on chargea d'aller en Angleterre dépister, acheter et supprimer ces tristes productions. L'une d'entre elles, composée contre la reine Marie-Antoinette, le conduisit à travers une foule d'incidents bizarres jusqu'à Vienne, où l'impératrice Marie-Thérèse, pour le récompenser de son zèle en faveur de sa fille, le garda un mois en prison, le prenant pour un aventurier ; relâché enfin quand le gouvernement français se fut décidé à le réclamer, il revint à Paris médiocrement encouragé à tenter de nouvelles entreprises du même genre. Cependant, comme il avait besoin de se rendre utile pour pouvoir obtenir sa réhabilitation, il offrit encore de se charger d'une autre opération plus difficile ; il s'agissait de venir à bout d'un personnage très-singulier et très-rusé dont le sexe même était un problème, du chevalier d'Eon, qui, chargé sous Louis XV de fonctions diplomatiques, avait entretenu avec le roi une correspondance secrète, et qui, destitué de ses fonctions, et réfugié également à Londres, menaçait de publier cette correspondance ; elle était, suivant lui, de nature à rallumer la guerre entre la France et l'Angleterre. Après beaucoup de difficultés, Beaumarchais obtint enfin la remise de ses papiers à un prix raisonnable, et revint triomphant à Versailles. Cependant, tout en consumant, par suite des nécessités de sa situation, les ressources de son esprit dans de misérables tripotages

qui n'ont d'importance que sous les gouvernements absolus, Beaumarchais gagnait du crédit auprès des ministres qui voyaient en lui un agent utile. Bientôt l'occasion de devenir un homme nécessaire se présenta. On sait déjà combien il était prompt à saisir les occasions. Celle-ci était trop belle pour lui échapper.

En allant et venant de Paris à Londres et de Londres à Paris, il suivait avec attention la querelle qui s'aigrissait de plus en plus entre le gouvernement Anglais et ses colonies d'Amérique. Aussitôt que cette querelle eut abouti à une rupture ouverte, Beaumarchais profita de la disposition naturelle du gouvernement français à désirer l'affaiblissement d'une puissance qui, peu d'années auparavant, nous avait fait porter tout le poids de la guerre de Sept ans en nous imposant l'humiliant traité de 1763, et, avec son ardeur accoutumée, il s'attacha à entraîner M. de Maurepas, M. de Vergennes et le roi Louis XVI, vers l'idée de soutenir secrètement par des envois d'armes et de munitions les Américains insurgés, et de suivre en cela l'exemple que l'Angleterre elle-même nous avait donné en diverses occasions, notamment dans la guerre de Corse. Appuyé de nombreux mémoires et d'incessantes sollicitations, son projet fut agréé, et c'est lui-même que le gouvernement français chargea de cette délicate opération qui pouvait d'un moment à l'autre allumer la guerre entre les deux pays. Il fut convenu qu'il monterait une maison de commerce, destinée à approvisionner les Américains de tout ce qui leur était nécessaire pour soutenir la lutte dans laquelle ils étaient engagés ; toutefois, pour garantir la responsabilité du gouvernement français vis-à-vis de l'Angleterre, il fut également convenu que l'entreprise aurait non-seulement l'apparence, mais aussi le caractère d'une spéculation particulière, tentée par Beaumarchais à ses risques et périls ; que celui-ci appellerait l'argent du commerce autour d'une première mise de fonds, fournie en secret par le gouvernement, et que l'opération s'alimenterait ensuite d'elle-même par les secours en nature qu'on demanderait à défaut d'argent aux Américains ; il fut enfin convenu que la subvention ministérielle aurait pour objet de compenser les chances de perte, les facilités laissées aux insurgents pour l'acquittement des fournitures et la faculté que se réservait le ministère de contrarier ou d'arrêter l'entreprise suivant les intérêts de sa politique. Les choses

étant ainsi réglées, Beaumarchais reçut de M. de Vergennes, le 10 juin 1776, un million; le cabinet de Madrid, dont la politique était alors liée à celle de la France, ayant consenti à concourir pour une somme égale à l'opération, fit remettre à Beaumarchais le 11 août par l'ambassadeur d'Espagne un autre million : c'est avec cette première mise de fonds de deux millions que l'auteur du *Barbier de Séville* entreprit de lutter contre les croiseurs anglais, et de seconder les efforts des Américains. Or, il est à noter comme signe du temps, qu'au moment même où Beaumarchais recevait du gouvernement français une telle preuve de confiance, il était encore sous le coup de la sentence du parlement Maupeou, qui l'avait déclaré déchu de tous ses droits de citoyen; mais on comprend aussi qu'une fois investi de la confiance du ministère, Beaumarchais était en mesure d'obtenir l'annulation de ce jugement avec d'autant plus de facilité que le parlement qui l'avait rendu venait d'être détruit, et que l'ancien parlement avait été rétabli aux applaudissements de la France. Ce fut donc l'ancienne magistrature qui, par un arrêt rendu le 6 septembre 1776, annula la sentence portée par la magistrature bâtarde qui avait usurpé ses fonctions, et réhabilita Beaumarchais.

Au milieu de cette existence si agitée de plaideur, d'agent et d'armateur, Beaumarchais, gardant ses goûts littéraires, s'occupait de composer une comédie; l'échec de son second drame l'avait mis sur la voie de sa véritable vocation; le *Barbier de Séville* fit pour la première fois son apparition au Théâtre-Français le 23 février 1775. Cette comédie si charmante, en quatre actes et telle que nous la possédons aujourd'hui, fut d'abord présentée au public en cinq actes avec une physionomie outrée, chargée et embrouillée; elle tomba, et c'est par un tour de force assez rare qu'on vingt-quatre heures, l'auteur changea cet échec en un triomphe complet. Refondant sa pièce, il la transforma en une production pleine de mouvement et de verve, où l'intérêt va toujours croissant, et dont la Harpe dit avec raison dans son *Cours de Littérature* que c'est le *mieux conçu* et le *mieux fait* des ouvrages dramatiques de Beaumarchais. » Le *Barbier* est, en effet, mieux composé que le *Mariage de Figaro*, dont les deux derniers actes renferment des longueurs et ne se soutiennent que par des jeux de scène et des jeux d'esprit.

Tandis qu'il amusait le public avec les saillies de Figaro; l'auteur du *Barbier* montait sa grande entreprise d'Amérique, s'associait des armateurs et des négociants, employait toutes sortes de subterfuges et de précautions pour déjouer l'inquiète surveillance de l'ambassadeur d'Angleterre et expédiait secrètement aux insurgés d'Amérique des navires chargés de canons, de poudre, de fusils, d'effets d'habillement et de campement. Les Américains, qui étaient alors aux abois, avaient envoyé à Paris un agent, Silas Deane, pour solliciter des secours auprès du gouvernement. M. de Vergennes renvoya Silas Deane à Beaumarchais, et un acte fut passé entre eux par lequel Silas Deane s'engageait au nom du Congrès à rembourser de six mois en six mois les fournitures, par des cargaisons de tabac ou autres denrées. Au bout d'un an, Beaumarchais avait expédié au congrès siégeant à Philadelphie pour cinq millions de fournitures, sans avoir reçu même une réponse à ses lettres d'envoi. Le Congrès s'était laissé persuader par un autre agent, Arthur Lee, jaloux de Silas Deane et arrivé à Paris après lui, que tout ce qu'on lui envoyait était un don gratuit de la part du gouvernement français. Cette hypothèse étant la plus commode, le Congrès la trouvait très-vraisemblable et faisait la sourde-oreille aux réclamations de Beaumarchais; tandis que celui-ci, déjà engagé fort au delà de la subvention fournie par le Ministère, était en proie aux plus cruels embarras. Sur ses instances et vu l'inexécution des engagements pris par l'agent du Congrès, M. de Vergennes lui avança encore successivement et par fraction une nouvelle somme d'un million qui lui permit de se soutenir. Ce ne fut qu'après deux ans, lorsque les succès des Américains, dus en partie aux envois de Beaumarchais, eurent déterminé le gouvernement français à rompre ouvertement avec l'Angleterre, que M. de Vergennes put donner, en septembre 1778, au Congrès de Philadelphie des explications qui obligèrent enfin cette assemblée à reconnaître les services rendus par l'auteur du *Barbier de Séville* et à l'accepter comme un créancier sérieux. Des explications de M. de Vergennes transmises au Congrès par le chargé d'affaires de France, il résultait en effet que le gouvernement, en soutenant par une subvention les entreprises commerciales de Beaumarchais, n'avait point entendu lui imposer l'obligation d'armer et d'habiller gratuitement les troupes

américaines, mais seulement de les armer et de les habiller à crédit, en subissant toutes les chances d'un commerce que les croiseurs anglais rendaient très-périlleux, et en s'engageant à ne *point trop les presser* pour le paiement des munitions de guerre. En présence de cette déclaration, le Congrès passa tout à coup envers Beaumarchais du silence le plus dédaigneux au plus brillant enthousiasme. Il lui fit écrire en son nom par son président une adresse où, entre autres choses, il était dit : « Le Congrès gémit des contre-temps que vous avez soufferts pour le soutien de ces États; mais il va prendre les mesures les plus promptes pour l'acquittement de la dette qu'il a contractée envers vous... Vous avez gagné l'estime de cette République naissante et mérité les applaudissements du Nouveau-Monde. » A la lecture de cette belle missive, Beaumarchais se crut enfin à la veille de recevoir, à défaut d'argent, au moins quelques-unes de ces cargaisons de tabac, d'indigo ou de poisson salé qui, d'après les engagements de Silas Deane, auraient dû lui arriver en six mois et qu'il sollicitait en vain depuis deux ans. C'était encore une illusion; un an se passa sans nouvelles du congrès et ce ne fut qu'en octobre 1779, c'est-à-dire trois ans après l'envoi de ses fournitures, que Beaumarchais reçut du Congrès, à valoir sur un compte de plus de cinq millions, des lettres de change payables dans trois ans pour une somme de 2,540,00 livres; lettres de change souscrites par un gouvernement à peine reconnu comme tel et alors dénué de tout crédit financier en Europe, et qui par conséquent ne pouvaient guère passer pour de l'argent comptant.

On voit que le Congrès usait largement du droit que lui avait conféré la déclaration de M. de Vergennes, de *n'être point trop pressé* par Beaumarchais. Il en usa si bien qu'à partir de ce moment, il fut impossible à son créancier d'obtenir un centime de plus. Arthur Lee persistant à dire à ses compatriotes que Beaumarchais avait reçu une subvention du gouvernement français pour leur venir en aide, ceux-ci en conclurent très-indûment qu'ils pouvaient se dispenser de solder le reste de sa créance. Vainement M. de Vergennes, en autorisant Beaumarchais à réclamer des Américains le paiement intégral de ses fournitures, leur prouvait par cela même que son agent avait rendu à qui de droit un compte satisfaisant de l'emploi du subside accordé;

vainement après la révolution française, Beaumarchais proscrit et ruiné implora leur justice, ils le laissèrent mourir sans l'avoir payé. Il ne leur vint pas à l'esprit qu'il y avait quelque chose d'ignoble dans l'attitude d'une nation devenue puissante qui, après avoir, dans un temps d'extrême détresse, dans un temps où dénuée de tout elle luttait pour son indépendance, reçu d'un particulier les services les plus signalés, s'obstinait à dire à ce particulier : « Prouvez-nous que l'argent que vous avez dépensé pour nous sortait uniquement de votre poche ; sinon nous ne vous payerons pas. » Cependant, en 1793, sur le rapport d'un membre du Congrès, de M. Hamilton, les États-Unis avaient reconnu qu'ils devaient depuis seize ans à Beaumarchais la somme de 2,280,000 livres ; mais ils prétendaient déduire sur cette somme un million, donné suivant eux par le gouvernement français pour être employé gratuitement à leur service. Beaumarchais mourut en se refusant à cette déduction, et ce fut seulement trente-six ans après sa mort que ses héritiers obtinrent enfin, non pas la somme due, mais 800 mille francs dont ils furent obligés de se contenter.

Ce n'est donc pas comme on l'a écrit souvent à tort, ce n'est pas dans ses rapports avec le gouvernement des États-Unis que Beaumarchais s'enrichit ; il y fit au contraire des pertes plutôt que des bénéfices. Mais lorsque le subside de la France et de l'Espagne lui eut permis de monter sur un grand pied une maison de commerce, tout en se conformant scrupuleusement aux instructions ministérielles, comme fournisseur du Congrès, il se livra à d'autres opérations très-diverses qui furent beaucoup plus lucratives pour lui. Dans cette période de sa vie, il eut jusqu'à quarante navires à la fois sur la mer ; quand la rupture eut éclaté entre la France et l'Angleterre, il fit combattre en ligne à la bataille de la Grenade un vaisseau de guerre à lui de cinquante-deux canons, nommé le *Fier-Roderigue*, et l'on trouve dans ses papiers un billet que lui écrit de la Grenade, le soir même du combat, l'amiral d'Estaing, et qui se termine par cette phrase : « J'espère que vous m'aidez à solliciter les grâces que *Votre Marine* à très-justement méritées. » Dans le même temps, où sa marine échange des coups de canon avec les Anglais et où il fait le commerce dans les quatre parties du monde, on le voit dirigeant une croisade contre les acteurs du Théâtre-Français, fondant la première société des

auteurs dramatiques et travaillant à obtenir pour eux une part plus équitable dans le produit de leurs pièces; on le voit occupé de l'établissement de la pompe à feu de Chaillot pour la distribution des eaux dans Paris, et prenant part à la fondation de la caisse d'Escompte. A la même époque il se fait fabricant de papier, imprimeur et éditeur pour donner au public la première édition complète des Œuvres de Voltaire, dont la moitié est prohibée en France, ce qui ne l'empêche pas de les introduire de Kehl avec la complicité du gouvernement lui-même. Devenu un financier important, il est fréquemment consulté par les ministres, il est assiégé de solliciteurs, d'hommes à projets et d'emprunteurs; il prête ou donne généreusement son argent à ceux qui l'intéressent et le refuse très-spirituellement à ceux qui ne l'intéressent point. Au milieu de ce tumulte d'affaires, il trouve le temps de cultiver le monde et de composer, dans ses rares moments de loisir, le *Mariage de Figaro*. J'ai raconté ailleurs la tactique habile et obstinée qu'il employa pour faire jouer, malgré le roi, cette comédie aristophanesque, où il prend à partie tous les pouvoirs sociaux, et résume en quelque sorte tous les instincts de réformation et de destruction qui agitent son siècle. Il faut se garder toutefois d'exagérer les intentions révolutionnaires de l'auteur du *Mariage de Figaro*. En fronçant des vanités, des abus, des privilèges dont il avait eu à souffrir; en entreprenant d'embrasser dans une seule pièce de théâtre la critique des diverses conditions sociales que d'autres auteurs avant lui, depuis Molière jusqu'à Lesage, avaient déjà attaquées séparément; en conduisant cette attaque avec la vivacité audacieuse et même licencieuse qui caractérise son talent, Beaumarchais était loin de s'imaginer qu'il concourait à préparer un bouleversement général. Quelques réformes auraient largement suffi à satisfaire son tempérament politique; il avait alors une fortune de cent cinquante mille francs de rente, encore engagée presque tout entière dans des opérations commerciales, et s'il eût prévu que sa comédie serait pour quelque chose dans la grande commotion sociale qui se préparait, il l'eût probablement jetée au feu : mais chacun marchait alors vers l'avenir avec un bandeau sur les yeux, et c'est ainsi qu'on voit ceux-là mêmes sur qui tombaient d'aplomb les terribles saillies de Beaumarchais, travailler de concert avec lui à forcer la main au roi pour la représentation de sa pièce; le duc de Fronsac intrigue de son

mieux pour qu'on fasse justice en plein théâtre des hommes qui sont tout pour s'être donné la peine de naître, et le comte de Vaudreuil écrit : *Hors le Mariage de Figaro point de salut.*

L'année 1784, qui vit jouer pour la première fois cette fameuse comédie, représente l'apogée de la fortune et de la popularité de Beaumarchais. Il a des ennemis et des envieux, mais il a des admirateurs passionnés : le public est pour lui et il peut dédaigner toutes les attaques ; à partir de 1785, il semble déjà que son étoile commence à pâlir. Ayant cru devoir repousser dans le *Journal de Paris* les critiques violentes d'un insulteur anonyme, il avait écrit cette phrase : « Quand j'ai dû vaincre lions et tigres pour faire jouer une comédie, pensez-vous, après son succès, me réduire, ainsi qu'une servante hollandaise, à battre l'osier tous les matins sur l'insecte vil de la nuit ? » On persuada à Louis XVI que ces mots lions et tigres, que l'auteur n'avait mis en avant que pour mieux faire valoir son antithèse, s'appliquaient à lui ; le roi, cédant à un mouvement de colère irréfléchi, le fit arrêter sur-le-champ, et, par un raffinement de vengeance suggéré peut-être (car il n'était pas dans son caractère), mais dans tous les cas indigne de lui, il donna l'ordre de conduire Beaumarchais dans une prison ridicule et honteuse pour ses cinquante-trois ans, à Saint-Lazare où l'on enfermait alors les adolescents dépravés. Cette désagréable surprise, faite à l'auteur du *Mariage de Figaro* au milieu même de son triomphe, amusa d'abord beaucoup la légèreté parisienne ; on en rit le premier jour, mais le lendemain on commença à murmurer hautement de cet acte d'arbitraire. Beaumarchais indigné demandait des juges ; au bout de cinq jours le roi embarrassé le fit sortir de prison, et, pour réparer délicatement ses torts envers lui, il lui donna la satisfaction de voir, sur le théâtre de Trianon, le *Barbier de Séville*, joué par la reine elle-même, le comte d'Artois et M. de Vaudreuil.

Quoique réparé, ce désagrément n'en était pas moins pénible pour Beaumarchais ; il fut bientôt suivi d'un autre peut-être plus pénible encore. Nous venons de dire que l'auteur du *Mariage de Figaro* était un des fondateurs de la Compagnie des eaux de Paris, il en était aussi un des administrateurs et un des principaux actionnaires ; des banquiers intéressés à la baisse des actions se servirent pour les déprécier de la plume de Mirabeau, qui sortait alors de

prison, qui n'était encore connu que par le scandale de ses procès et de ses amours, et qui ne demandait que des occasions de querelle. Beaumarchais voulut répondre au *factum* de Mirabeau, et quoiqu'il s'efforcât d'être modéré, il laissa néanmoins échapper quelques phrases qui offensèrent son irritable adversaire. Celui-ci lui répliqua par une philippique des plus véhémentes où il défigurait toute sa vie et le secouait rudement au nom de la morale et de l'ordre public. La défense de la morale et de l'ordre public n'était pas précisément le fait de Mirabeau ; mais son incompetence sur ces deux points ne l'empêchait pas d'être éloquent. Beaumarchais, qui commençait à vieillir, jugeant sans doute que cet adversaire était plus fort que lui ou avait moins à perdre, prit le parti de se taire devant ce nouvel assaillant. Mal lui en prit ; car, encouragé par ce silence qui paraissait de la faiblesse, un jeune avocat nommé Bergasse, encore plus inconnu alors que Mirabeau, mais qui ne manquait pas non plus d'une certaine éloquence, entreprit bientôt de se faire une réputation aux dépens de celle de Beaumarchais : prêtant sa plume à un banquier alsacien nommé Kornman, qui avait fait enfermer sa femme par une lettre de cachet et qui ne pardonnait pas à Beaumarchais d'avoir aidé à la faire sortir de prison, Bergasse trouva le moyen d'impliquer l'auteur du *Mariage de Figaro* dans un procès en adultère auquel il était parfaitement étranger — de là entre eux une polémique acharnée qui dura deux ans ou se trouvèrent engagées une foule de personnes, et qui fit un bruit effroyable. Le parlement condamna les adversaires de Beaumarchais ; mais le public, jadis si prévenu en sa faveur, s'obstina à prendre parti contre lui. Au milieu des tracasseries qui l'assiégeaient, il se délassait en écrivant l'opéra de *Tarare* dont le premier élève de Gluck Salieri avait fait la musique ; cette composition bizarre, représentée pour la première fois le 8 juin 1787, étonna le public par la singularité de sa mise en scène ; mais quoique elle ait été reprise deux fois depuis la mort de l'auteur, elle n'est pas restée au théâtre.

La prise de la Bastille surprit Beaumarchais, au moment où il faisait bâtir, dans le voisinage de ce château fort, une magnifique habitation ; l'impopularité qui pesait sur lui depuis son procès contre Bergasse, l'empêcha de prendre une part active aux affaires publiques. Il vécut en observateur attentif et inquiet, obligé de se défendre souvent

contre les accusations d'incivisme dirigées contre lui, recevant de temps en temps dans sa belle maison des visites peu amicales du peuple souverain, et voyant sa fortune gravement atteinte par le contre-coup de la crise sociale. Dans la dernière année du règne de Louis XVI, quand la guerre eut été déclarée à l'Autriche et à la Prusse, il eut la fâcheuse idée, espérant sans doute reconquérir ainsi sa popularité perdue, de se charger de fournir à la France *soixante mille fusils* qui se trouvaient en Hollande. Cette malheureuse affaire fut le tourment de sa vieillesse. Il est vrai de dire cependant que, si elle l'exposa à beaucoup de dangers, c'est peut-être aussi à elle qu'il dut de sauver sa tête.

Dénoncé une première fois après le 10 août par le capucin Chabot, comme cachant chez lui ces fusils qui étaient en Hollande, il fut arrêté et emprisonné à l'*Abbaye*. Il y était le 30 août, c'est-à-dire deux jours avant les massacres de septembre, où il eût certainement péri, lorsque Manuel vint le tirer de prison. Les nouveaux ministres l'envoient en Hollande chercher les soixante mille fusils, en lui promettant, en échange d'un fort cautionnement qu'il a fourni en contrats sur la ville de Paris, de lui faire tenir à la Haye l'argent nécessaire pour les acquérir. Au lieu d'argent, il reçoit à la Haye un journal qui lui apprend qu'il est dénoncé à la Convention et qu'on demande sa tête ; il revient la défendre, et écrit un long mémoire qu'il fait distribuer à la société des Jacobins et à toutes les autorités du jour. Survint la journée du 31 mai ; il avait toutes les chances possibles de monter sur l'échafaud, lorsque le Comité de Salut public juge plus utile de le renvoyer de nouveau en Hollande chercher les fusils en question. Mais déjà le gouvernement anglais, quoiqu'il ignorât à qui appartenaient ces armes détenues dans le port de Tervere, avait mis l'embargo sur elles, et, tandis que Beaumarchais s'épuise en subterfuges pour obtenir qu'elles lui soient livrées, il apprend qu'on l'a porté sur la liste des émigrés, que tous ses biens sont séquestrés, que sa femme, sa fille et sa sœur sont emprisonnées. Il prend alors le sage parti de se réfugier à Hambourg, où il se trouve un instant dans un tel état de misère, qu'il « met, dit-il, de côté une allumette pour la faire servir deux fois. »

En 1796, il obtient enfin sa radiation et rentre dans son

pays, à soixante-quatre ans, malade, sourd et obligé néanmoins de recommencer tout le travail de sa vie; car il trouve sa fortune abimée et se voit condamné à consumer ses derniers jours dans la poursuite d'une légion de débiteurs, poursuivi lui-même par une légion de créanciers. Au milieu de tous ces travaux pénibles auxquels il se dévoue surtout pour sa fille unique née d'un troisième mariage, qu'il aime tendrement et qu'il vient de marier, Beaumarchais retouche son drame de la *Mère coupable* qu'il a composé en 1794; ce drame n'avait eu alors que quelques représentations, il fut repris avec succès en mai 1797, et, des trois drames de l'auteur, c'est encore celui qui s'est le mieux soutenu, grâce aux situations émouvantes du quatrième acte. Faisant ainsi marcher de front ses préoccupations d'auteur dramatique et le soin de ses affaires privées, Beaumarchais y joint un zèle ardent pour les affaires publiques; jusqu'à la fin de sa vie, on le voit, gardant toute l'activité de son esprit, écrire sans relâche des mémoires à tous les ministres sur toutes sortes de sujets, en même temps qu'il les assiège de ses réclamations personnelles; car il plaide tout à la fois et contre la République française et contre la République des États-Unis. C'est dans cet état qu'il fut surpris par la mort, et emporté par une attaque d'apoplexie dans la nuit du 17 au 18 mai 1799, à l'âge de soixante-sept ans et trois mois.

LOUIS DE LOMÉNIE.

LE
BARBIER DE SÉVILLE
OU
LA PRÉCAUTION INUTILE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, en 1775.



LETTRE MODÉRÉE

SUR LA CHÛTE ET LA CRITIQUE

DU BARBIER DE SÉVILLE

L'AUTEUR, VÊTU MODESTEMENT ET COURBÉ, PRÉSENTANT SA
PIÈCE AU LECTEUR.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous offrir un nouvel opuscule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces moments heureux où, dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre maîtresse, de votre diner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier de Séville*; car il faut tout cela pour être homme amusable et lecteur indulgent.

Mais si quelque accident a dérangé votre santé; si votre état est compromis; si votre belle a forfait à ses serments; si votre diner fut mauvais ou votre digestion laborieuse, ah laissez mon *Barbier*; ce n'est pas là l'instant: examinez l'état de vos dépenses, étudiez le *factum* de votre adversaire, relisez ce traître billet surpris à Rose, ou parcourez les chefs-l'œuvre de Tissot sur la tempérance, et faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques ou morales.

Où si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier, enfoncez-vous dans une bergère, ouvrez le journal établi dans Bouillon avec encyclopédie, approbation et privilège, et dormez vite une heure ou deux.

Quel charme aurait une production légère au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe, en effet, si Figaro le barbier s'est bien moqué de Bartholo le médecin, en ridiculisant un rival à lui souffler sa maîtresse? On rit peu de la vanité d'autrui, quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce barbier espagnol, en arrivant dans Paris, essaya quelques traverses, et si la prohibition de ces exercices a donné trop d'importance aux rêveries de son bonnet? On ne s'intéresse guère aux affaires des autres que lorsqu'on est sans inquiétude sur les siennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous? Avez-vous à souhait double estomac, bon cuisinier, maîtresse honnête et repos

imperturbable ? Ah ! parlons , parlons : donnez au
mon *Barbier*.

Je sens trop, monsieur, que ce n'est plus le ten-
nant mon manuscrit en réserve, et semblable à la
qui refuse souvent ce qu'elle brûle toujours d'accor-
faisais quelque avare lecture à des gens préfér-
croyaient devoir payer ma complaisance par un élo-
peux de mon ouvrage.

O jours heureux ! Le lieu, le temps, l'auditoire à m-
tion, et la magie d'une lecture adroite assurant mon
je glissais sur le morceau faible en appuyant les b-
droits : puis, recueillant les suffrages du coin de l'œil
orgueilleuse modestie, je jouissais d'un triomphe
plus doux, que le jeu d'un fripon d'acteur ne m'en
pas les trois quarts pour son compte.

Que reste-t-il, hélas ! de toute cette gibecière ? A-
qu'il faudrait des miracles pour vous subjuguier, c-
verge de Moïse y suffirait à peine, je n'ai plus même
source du bâton de Jacob ; plus d'escamotage, de t-
de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illusion théâtre
C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, monsieur, si, r-
mon style à ma situation, je ne fais pas comme ces c-
qui se donnent le ton de vous appeler négligemment
ami lecteur, cher lecteur, bénin ou benoit lecteur, ou
autre dénomination cavalière, je dirais même indéci-
laquelle ces imprudents essayent de se mettre au p-
leur juge, et qui ne fait bien souvent que leur en-
l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne sé-
personne, et que le ton modeste d'un auteur pou-
inspirer un peu d'indulgence à son fier lecteur.

Eh ! quel écrivain en eut jamais plus besoin que
voudrais le cacher en vain : j'eus la faiblesse autrefo-
sieur, de vous présenter, en différents temps, deu-
dramas ; productions monstrueuses, comme on sait
tre la tragédie et la comédie, on n'ignore plus qu'i-
rien ; c'est un point décidé, le maître l'a dit, l'éco-
tentit : et pour moi j'en suis tellement convaincu, c-
voulais aujourd'hui mettre au théâtre une mère épéc-
épouse trahie, une sœur éperdue, un fils déshérité,
présenter décemment au public, je commencerais
supposer un beau royaume où ils auraient régné
mieux, vers l'un des archipels, ou dans tel autre
monde ; certain après cela que l'in vraisemblance du
l'énormité des faits, l'enflure des caractères, le gig-
des idées et la bouffissure du langage, loin de m'ê-
tés à reproche, assureraient encore mon succès.

Présenter des hommes d'une condition moyenne

le malheur ! si donc ! On ne doit jamais les montrer fous. Les citoyens ridicules et les rois malheureux, tout le théâtre existant et possible ; et je me le tiens ; c'est fait, je ne veux plus quereller avec personne. Donc eu la faiblesse autrefois, monsieur, de faire des qui n'étaient pas *du bon genre* ; et je m'en repens up.

se depuis par les événements, j'ai hasardé de malheures, que mes ennemis n'ont pas trouvés *du bon* et j'en ai le remords cruel.

urd'hui, je fais glisser sous vos yeux une comédie forte certains maîtres de goût n'estiment pas *du bon* je ne m'en console point.

-être un jour oserai-je affliger votre oreille d'un opéra et jeunes gens d'autrefois diront que la musique n'est *bon français* ; et j'en suis tout honteux d'avance.

i, de fautes en pardons, et d'erreurs en excuses, je ti ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne foi avec laquelle je reconnaitrai les unes en vous présentant autres.

it au *Barbier de Séville*, ce n'est pas pour corrompre jugement que je prends ici le ton respectueux ; mais fort assuré que lorsqu'un auteur était sorti, quoique vainqueur au théâtre, il ne lui manquait plus que agréé par vous, monsieur, et lacéré dans quelques dix, et pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma est donc certaine, si vous daignez m'accorder le laur votre agrément ; persuadé que plusieurs de messieurs rnalistes ne me refuseront pas celui de leur dénit.

l'un d'eux, établi dans Bouillon avec approbation et ge, m'a fait l'honneur encyclopédique d'assurer à ses s que ma pièce était sans plan, sans unité, sans caractéride d'intrigue et dénuée de comique.

utre plus naïf encore, à la vérité sans approbation, ivilège, et même sans encyclopédie, après un canposé de mon drame, ajoute au laurier de sa critique ge flatteur de ma personne : « La réputation du sieur unarchais est bien tombée ; et les honnêtes gens sont onvaincus que lorsqu'on lui aura arraché les plumes n, il ne restera plus qu'un vilain corbeau noir, avec ronnerie et sa voracité. »

qu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la comédie du *de Séville*, pour remplir l'horoscope entier, je pousi voracité jusqu'à vous prier humblement, monsieur, juger vous-même, et sans égard aux critiques passés, ts et futurs ; car vous savez que, par état, les gens de sont souvent ennemis des gens de lettres ; j'aurai

même la voracité de vous prévenir qu'étant saisi de mon affaire, il faut que vous soyez mon juge absolument, soit que vous le vouliez ou non ; car vous êtes mon lecteur.

Et vous sentez bien, monsieur, que si, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raisonne mal, vous refusiez constamment de me lire, vous feriez vous-même une pétition de principe au-dessous de vos lumières : n'étant pas mon lecteur, vous ne seriez pas celui à qui s'adresse m'a requête.

Que si, par dépit de la dépendance où je parais vous mettre, vous vous avisiez de jeter le livre en cet instant de votre lecture, c'est, monsieur, comme si, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du tribunal par la mort, ou tel accident qui vous rayât du nombre des magistrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti ; qu'en cessant d'exister en qualité de mon lecteur.

Eh ! quel tort vous fais-je en vous élevant au-dessus de moi ? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, monsieur, n'est-il pas de les juger ?

Voilà donc qui est arrangé. Je ne reconnais plus d'autre juge que vous ; sans excepter messieurs les spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier ressort, voient souvent leur sentence infirmée à votre tribunal.

L'affaire avait d'abord été plaidée devant eux au théâtre ; et ces messieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penser que j'avais gagné ma cause à l'audience. Point du tout ; le journaliste établi dans Bouillon prétend que c'est de moi qu'on a ri. Mais ce n'est là, monsieur, comme on dit en style de palais, qu'une mauvaise chicane de procureur : mon but ayant été d'amuser les spectateurs, qu'ils aient ri de ma pièce ou de moi, s'ils ont ri de bon cœur, le but est également rempli : ce que j'appelle avoir gagné ma cause à l'audience.

Le même journaliste assure encore, ou du moins laisse entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces messieurs, en leur faisant des lectures particulières, en achetant d'avance leur suffrage par cette prédilection. Mais ce n'est encore là, monsieur, qu'une difficulté de publiciste allemand. Il est manifeste que mon intention n'a jamais été que de les instruire : c'étaient des espèces de consultations que je faisais sur le fond de l'affaire. Que si les consultants, après avoir donné leur avis, se sont mêlés parmi les juges, vous voyez bien, monsieur, que je n'y pouvais rien de ma part, et que c'était à eux de se récuser par délicatesse, s'ils se sentaient de la partialité pour mon barbier andalou.

Eh ! plutôt au ciel qu'ils en eussent un peu conservé pour ce jeune étranger ! nous aurions eu moins de peine à soutenir notre malheur éphémère. Tels sont les hommes : avez-vous du succès, ils vous accueillent, vous parlent, vous caressent, ils s'honorent de vous ; mais gardez de broncher dans la car-

ère ; au moindre échec, ô mes amis ! souvenez-vous qu'il est plus d'amis.

Et c'est précisément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triste soirée. Vous eussiez vu les faibles amis du barbier se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir ; les femmes, toujours si braves quand elles protègent, enfoncées dans les queluchons jusqu'aux panaches, et baissant des yeux conis ; les hommes courant se visiter, se faire amende honorable ou bien qu'ils avaient dit de ma pièce, et rejetant sur ma mauvaise façon de lire les choses tout le faux plaisir qu'ils y avaient goûté. C'était une désertion totale, une vraie désolation.

Les uns lorgnaient à gauche, en me sentant passer à droite, et ne faisaient plus semblant de me voir : ah dieux ! D'autres, plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardait, m'attiraient dans un coin pour me dire :

— Eh ! comment avez-vous produit en nous cette illusion ? Or, il faut en convenir, mon ami, votre pièce est la plus grande platitudo du monde.

— Hélas ! messieurs, j'ai lu ma platitudo, en vérité, tout exactement comme je l'avais faite ; mais, au nom de la bonté de vous avez de me parler encore après ma chute, et pour l'honneur de votre second jugement, ne souffrez pas qu'on donne la pièce au théâtre : si, par malheur, on venait à la jouer comme je l'ai lue, on vous ferait peut-être une nouvelle omperie, et vous vous en prendriez à moi de ne plus savoir quel jour vous eûtes raison ou tort ; ce qu'à Dieu ne plaise !

On ne m'en crut point ; on laissa rejouer la pièce, et pour coup je fus prophète en mon pays. Ce pauvre Figaro, assésé par la cabale en faux-bourdon, et presque enterré le vendredi, ne fit point comme Candide ; il prit courage, et on héros se releva le dimanche avec une vigueur que l'austérité d'un carême entier et la fatigue de dix-sept séances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui sait combien la durera ? Je ne voudrais pas jurer qu'il en fût seulement question dans cinq ou six siècles, tant notre nation est instantane et légère !

Les ouvrages de théâtre, monsieur, sont comme les enfants des femmes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleur, et vivant rarement assez pour payer les parents de leurs soins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaisirs. Suivez-les dans leur carrière : à peine ils voient le jour, que, sous prétexte d'enflure, on leur applique les censeurs ; plusieurs en sont restés en partre. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel parre les rudoie et les fait tomber. Souvent, en les berçant, le comédien les estropie. Les perdez-vous un instant de vue, et les retrouve, hélas ! trainants partout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'extraits et couverts de critiques. Échap-

pés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde, le plus grand de tout les atteint; le mortel oubli les tue; ils meurent, et, replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immensité des livres.

Je demandais à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le parterre et l'auteur, à la première représentation des ouvrages, même de ceux qui devaient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle et le vieux Denys sont morts de joie d'avoir remporté le prix des vers au théâtre? Nous aimons trop nos auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant : aussi, pour les conserver, avons-nous grand soin que leur triomphe ne soit jamais si pur qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoi qu'il en soit des motifs de cette rigueur, l'enfant de mes loisirs, ce jeune, cet innocent *Barbier*, tant dédaigné le premier jour, loin d'abuser le surlendemain de son triomphe, ou de montrer de l'humeur à ses critiques, ne s'en est que plus empressé de les désarmer par l'enjouement de son caractère.

Exemple rare et frappant, monsieur, dans un siècle d'éruditisme, où l'on calcule tout jusqu'au rire; où la plus légère diversité d'opinions fait germer des haines éternelles; où tous les jeux tournent en guerre; où l'injure qui repousse l'injure est à son tour payée par l'injure, jusqu'à ce qu'une autre effaçant cette dernière en enfante une nouvelle, auteur de plusieurs autres, et propage ainsi l'aigreur à l'infini, depuis le rire jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût, à l'indignation même du lecteur le plus caustique.

Quant à moi, monsieur, s'il est vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes soient frères (et c'est une belle idée), je voudrais qu'on pût engager nos frères les gens de lettres à laisser, en discutant, le ton rogue et tranchant à nos frères les libellistes qui s'en acquittent si bien! ainsi que les injures à nos frères les plaideurs... qui ne s'en acquittent pas mal non plus! Je voudrais surtout qu'on pût engager nos frères les journalistes à renoncer à ce ton pédagogue et magistral avec lequel ils gourmandent les fils d'Apollon, et font rire la sottise aux dépens de l'esprit.

Ouvrez un journal : ne semble-t-il pas voir un dur répétiteur, la férule ou la verge levée sur des écoliers négligents, les traiter en esclaves au plus léger défaut dans le devoir? Eh! mes frères, il s'agit bien de devoir ici! la littérature en est le délassement et la douce récréation.

A mon égard au moins, n'espérez pas asservir dans ses jeux mon esprit à la règle : il est incorrigible, et, la classe du devoir une fois fermée, il devient si léger et badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liège emplumé qui bondit sur la raquette, il s'élève, il retombe, égaye mes yeux,

repart en l'air, y fait la roue, et revient encore. Si quelque joueur adroit veut entrer en partie et balloter à nous deux le léger volant de mes pensées, de tout mon cœur : s'il riposte avec grâce et légèreté, le jeu m'amuse et la partie s'engage. Alors on pourrait voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, pressés, relevés même avec une prestesse, une agilité propre à réjouir autant les spectateurs qu'elle animerait les acteurs.

Telle au moins, monsieur, devrait être la critique ; et c'est ainsi que j'ai toujours conçu la dispute entre les gens polis qui cultivent les lettres.

Voyons, je vous prie, si le journaliste de Bouillon a conservé dans sa critique ce caractère aimable et surtout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La pièce est une farce, dit-il.

Passons sur les qualités. Le méchant nom qu'un cuisinier étranger donne aux ragoûts français ne change rien à la saveur : c'est en passant par ses mains qu'ils se dénaturent. Analysons la farce de Bouillon.

La pièce, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Est-ce parce qu'il est trop simple qu'il échappe à la sagacité de ce critique adolescent ?

Un vieillard amoureux prétend épouser demain sa pupille ; un jeune amant plus adroit le prévient, et ce jour même en fait sa femme à la barbe et dans la maison du tuteur. Voilà le fond, dont on eût pu faire, avec un égal succès, une tragédie, une comédie, un drame, un opéra, *et cætera*. *L'Avare* de Molière est-il autre chose ? le *Grand Mithridate* est-il autre chose ? Le genre d'une pièce, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choses que des caractères qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, sur ce plan, qu'une pièce amusante et sans fatigue, une espèce d'*imbroille*, il m'a suffi que le machiniste, au lieu d'être un noir scélérat, fût un drôle de garçon, un homme insouciant, qui rit également du succès et de la chute de ses entreprises, pour que l'ouvrage, loin de tourner en drame sérieux, devint une comédie fort gaie, et de cela seul que le tuteur est un peu moins sot que tous ceux qu'on trompe au théâtre, il a résulté beaucoup de mouvement dans la pièce, et surtout la nécessité d'y donner plus de ressort aux intrigants.

Au lieu de rester dans ma simplicité comique, si j'avais voulu compliquer, étendre et tourmenter mon plan à la manière tragique ou *dramatique*, imagine-t-on que j'aurais manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en scène que la partie la moins merveilleuse ?

En effet, personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque

historique où la pièce finit gaiement dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échauffer, comme qui dirait derrière la toile, entre le docteur et Figaro, sur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le docteur, étrillé par Figaro, fit tomber, en se débattant, le *rescille* ou filet qui coiffait le barbier ; et l'on vit, non sans surprise, une forme de spatule imprimée à chaud sur sa tête rasée. Suivez-moi, monsieur, je vous prie.

A cet aspect, moulu de coups qu'il est, le médecin s'écrie avec transport : « Mon fils ! ô ciel, mon fils ! mon cher fils !... » Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions sur son cher père. Et, en effet, ce l'était.

Ce Figaro, qui pour toute famille avait jadis connu sa mère, est fils naturel de Bartholo. Le médecin, dans sa jeunesse, eut cet enfant d'une personne en condition, que les suites de son imprudence firent passer du service au plus affreux abandon.

Mais, avant de les quitter, le désolé Bartholo, frater alors, a fait rougir sa spatule ; il en a timbré son fils à l'occiput, pour le reconnaître un jour, si jamais le sort les rassemble. La mère et l'enfant avaient passé six années dans une honorable mendicité, lorsqu'un chef de bohémiens, descendu de Luc Gauric ¹, traversant l'Andalousie avec sa troupe, et consulté par la mère sur le destin de son fils, déroba l'enfant furtivement, et laissa par écrit cet horoscope à sa place :

Après avoir versé le sang dont il est né,
Ton fils assommera son père infortuné :
Puis, tournant sur lui-même et le fer et le crime,
Il se frappe, et devient heureux et légitime.

En changeant d'état sans le savoir, l'infortuné jeune

¹ Luc Gauric, célèbre astrologue des xv^e et xvi^e siècles. Il fut si célèbre, qu'à force d'erreurs et d'audace il parvint à la confiance de plusieurs papes et à l'épiscopat.

Jules II, Léon X, Clément VII, lui témoignèrent la plus grande considération, précisément dans le temps où le nord de l'Europe commençait à s'affranchir du joug de la papauté, et des superstitions qui fondaient la célébrité de Luc Gauric. Paul III le nomma évêque de Civita-Castellana.

La plupart des princes de son temps le consultèrent. Catherine de Médicis lui fit demander ce que les astres annonçaient et quelle serait la destinée de Henri II. Il répondit que ce roi parviendrait à une extrême vieillesse, *extrema senectute*, et qu'il mourrait paisiblement, *morbo placidissimo* ; et ce prince fut tué dans un tournois, à l'âge de quarante ans.

Luc Gauric écrivit aussi un traité de *miraculosa eclipsi in passione Domini observata*, quoiqu'il ne fût point arrivé d'éclipse à cette époque.

On a dit qu'un Jean Bentivoglio, irrité de ses prédictions qui le menaçaient d'être chassé de sa petite souveraineté, le fit pendre, sans respect de sa mitre et de sa renommée ; mais c'est un conte. Luc Gauric, né dans la marche d'Ancone, selon de Thou et Giffoni, dans le royaume de Naples, selon d'autres, mourut à Ferrare, vers l'an 1536, âgé de plus de soixante et dix ans.

homme a changé de nom sans le vouloir : il s'est élevé sous celui de Figaro : il a vécu. Sa mère est cette Marceline, devenue vieille et gouvernante chez le docteur, que l'affreux horoscope de son fils a consolée de sa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En saignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma pièce, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier vers :

Après avoir versé le sang dont il est né.

Quand il étrille innocemment le docteur, après la toile tombée, il accomplit le second vers :

Ton fils assommera son père infortuné.

A l'instant, la plus touchante reconnaissance a lieu entre le médecin, la vieille et Figaro : « C'est vous ! c'est lui ! c'est toi ! c'est moi ! » Quel coup de théâtre ! Mais le fils, au désespoir de son innocente vivacité, fond en larmes, et se donne un coup de rasoir, selon le sens du troisième vers :

Puis, tournant sur lui-même et le fer et le crime,
Il se frappe, et

Quel tableau ! En n'expliquant point si, du rasoir, il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage, on voit que j'avais le choix de finir ma pièce au plus grand pathétique. Enfin, le docteur épouse la vieille ; et Figaro, suivant la dernière leçon,

. devient heureux et légitime.

Quel dénouement ! Il ne m'en eût coûté qu'un sixième acte. Et quel sixième acte ! Jamais tragédie au Théâtre-Français... Il suffit. Reprenons ma pièce en l'état où elle a été jouée et critiquée. Lorsqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait, ce n'est pas l'instant de louer ce que j'aurais pu faire.

La pièce est invraisemblable dans sa conduite, a dit encore le journaliste établi dans Bouillon avec approbation et privilège.

— Invraisemblable ! Examinons cela par plaisir.

Son Excellence M. le comte Almaviva, dont j'ai, depuis longtemps, l'honneur d'être ami particulier, est un jeune seigneur, ou, pour mieux dire, était ; car l'âge et les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi-même. Son Excellence était donc un jeune seigneur espagnol, vif, ardent, comme tous les amants de sa nation, que l'on croit froide, et qui n'est que paresseuse.

Il s'était mis secrètement à la poursuite d'une belle personne qu'il avait entrevue à Madrid, et que son tuteur a bientôt ramenée au lieu de sa naissance. Un matin qu'il se promenait sous ses fenêtres à Séville, où, depuis huit jours, il cherchait à s'en faire remarquer, le hasard conduisit au même endroit Figaro le barbier. « Ah! le hasard, dira mon critique : et si le hasard n'eût pas conduit ce jour-là le barbier dans cet endroit, que devenait la pièce? — Elle eût commencé, mon frère, à quelque autre époque. — Impossible, puisque le tuteur, selon vous-même, épousait le lendemain. — Alors il n'y aurait pas eu de pièce; ou, s'il y en avait eu, mon frère, elle aurait été différente. Une chose est-elle invraisemblable, parce qu'elle était possible autrement? »

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le cardinal de Retz nous dit froidement : « Un jour j'avais besoin d'un homme : à la vérité, je ne voulais qu'un fantôme; j'aurais désiré qu'il fût petit-fils de Henri le Grand; qu'il eût de longs cheveux blonds; qu'il fût beau, bien fait, bien séditieux; qu'il eût le langage et l'amour des halles; et voilà que le hasard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la prison du roi : c'était justement l'homme qu'il me fallait; » va-t-on dire au coadjuteur : Ah! le hasard! Mais si vous n'eussiez pas rencontré M. de Beaufort? Mais ceci, mais cela?....

Le hasard donc conduisit en ce même endroit Figaro le barbier, beau diseur, mauvais poète, hardi musicien, grand fringueneur de guitare et jadis valet de chambre du comte; établi dans Séville, y faisant avec succès des barbes, des romances et des mariages; y maniant également le fer du phlébotome et le piston du pharmacien; la terreur des maris, la coqueluche des femmes, et justement l'homme qu'il nous fallait. Et comme en toute recherche ce qu'on nomme passion n'est autre chose qu'un désir irrité par la contradiction, le jeune amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaisie pour cette beauté s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle est enfermée, au point de faire l'impossible pour l'épouser.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la pièce, monsieur, serait douter de la sagacité, de l'adresse avec laquelle vous saisissez le dessein de l'auteur, et suivrez le fil de l'intrigue, à travers un léger dédale. Moins prévenu que le journal de Bouillon, qui se trompe, avec approbation et privilège, sur toute la conduite de cette pièce, vous verrez que « tous les soins de l'amant *ne sont pas* destinés à remettre simplement une lettre, » qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue, mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance et le soupçon; surtout à tromper un homme qui, sans cesse

éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de se retourner assez lestement pour n'être pas désarçonné d'emblée.

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénouement consiste en ce que le tuteur a fermé sa porte, en donnant son passe-partout à Bazile, pour que lui seul et le notaire pussent entrer et conclure son mariage, vous ne laisserez pas d'être étonné qu'un critique aussi équitable se joue de la confiance de son lecteur, ou se trompe, au point d'écrire, et dans Bouillon encore : « Le comte s'est donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne soit pas fermée. »

Enfin, lorsque vous verrez le malheureux tuteur, abusé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de signer au contrat du comte et d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir, vous laisserez au critique à décider si ce tuteur était un *imbécile*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachait tout, lorsque lui, critique, à qui l'on ne cachait rien, ne l'a pas devinée plus que le tuteur.

En effet, s'il l'eût bien conçue, aurait-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'ouvrage ?

Qu'il n'ait point remarqué la manière dont le premier acte annonce et déploie avec gaieté tous les caractères de la pièce, on peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas aperçu quelque peu de comédie dans la grande scène du deuxième acte, où, malgré la défiance et la fureur du jaloux, la pupille parvient à lui donner le change sur une lettre remise en sa présence, et à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré, je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la scène de stupéfaction de Bazile au troisième acte, qui a paru si neuve au théâtre, et a tant réjoui les spectateurs, je n'en suis point surpris du tout.

Passé encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'auteur s'est jeté volontairement au dernier acte, en faisant avouer par la pupille à son tuteur que le comte avait dérobé la clef de sa jalousie; et comment l'auteur s'en démêle en deux mots, et sort, en se jouant de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée aux spectateurs. C'est peu de chose en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit que la pièce, une des plus gaies qui soient au théâtre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot dont la pudeur, même des petites loges, ait à s'alarmer; ce qui pourtant est bien quelque chose, monsieur, dans un siècle où l'hypocrisie de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs. Très-volontiers.

Et le journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés à nombre, use encre et papier, approbation, privilège, à mettre un pareil ouvrage au-dessous même de la critique ! me couperait le cou, monsieur, que je ne saurais m'en re.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le cruel ! « que, pour ne pas voir expirer ce barbier sur ce théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre actes, le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembours, de jeux de mots, en un mot, de bas comique ? »

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes et ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la pièce d'aucuns des *calembours, jeux de mots*, etc., qui lui eussent nui le premier jour, l'auteur a fait rentrer dans les actes restés au théâtre tout ce qu'il en a pu reprendre à l'acte en portefeuille : tel un charpentier économe cherche, dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à cheviller et boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée* ? Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter sur autrui, comme s'il n'en était pas l'auteur, en employant cette expression banale : *On trouve à la jeune personne*, etc. On trouve !...

Que voulait-il donc qu'elle fit ? Quoi ! qu'au lieu de se briser aux vœux d'un jeune amant très-aimable et qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre médecin ? Le noble établissement qu'il lui destinait là ! Et parce qu'on n'est pas de l'avis de monsieur, on a *tous les défauts d'une jeune fille mal élevée* !

En vérité, si le journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse et la candeur de ses critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au delà des Pyrénées, et qu'il est surtout un peu bien dur pour les dames espagnoles.

Eh ! qui sait si Son Excellence madame la comtesse Almaviva, l'exemple des femmes de son état, et vivant comme un ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on se donne à Bouillon sur elle, avec approbation et privilège ?

L'imprudent journaliste a-t-il au moins réfléchi que Son Excellence ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les bureaux, eût put lui faire obtenir quelque pension sur la Gazette elle-même ; et que, dans la carrière qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagements pour les

femmes de qualité ? Qu'est-ce que cela me fait à moi ? Je snet bien que c'est pour lui seul que j'en parle.

Il est temps de laisser cet adversaire, quoiqu'il soit à tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me soutenir cinq actes, je me suis mis en quatre pour ramener le public*. Et quand cela serait ! Dans un moment d'oppression, vaut-il pas mieux sacrifier un cinquième de son bien que le voir aller tout entier au pillage ?

Mais ne tombez pas, chez lecteur... (Monsieur, veu-dire), ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui ferait grand tort à votre jugement.

Ma pièce, qui paraît n'être aujourd'hui qu'en quatre actes, est réellement, et de fait, en cinq, qui sont le premier, le deuxième, le troisième, le quatrième et le cinquième, l'ordinaire.

Il est vrai que, le jour du combat, voyant les ennemis acharnés, le parlerre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer, et trop certain que ces mugissements sourds, précurseurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de pièces en cinq actes (comme la mienne), toutes très-bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auraient pas été au diable en entier (comme la mienne), si l'auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien.)

Le dieu des cabales est irrité, dis-je aux comédiens avec force :

Enfants ! un sacrifice est ici nécessaire.

Alors, faisant la part au diable, et déchirant mon manuscrit : Dieu des siffleurs, moucheurs, cracheurs, touseurs et perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du sang ; bois mon quatrième acte, et que ta fureur s'apaise !

A l'instant vous eussiez vu ce bruit infernal, qui faisait pâlir et broncher les acteurs, s'affaiblir, s'éloigner, s'anéantir ; l'applaudissement lui succéder, et des bas-fonds du parlerre un *bravo* général s'élever en circulant jusqu'aux hauts bancs du paradis.

De cet exposé, monsieur, il suit que ma pièce est restée en cinq actes, qui sont le premier, le deuxième, le troisième au théâtre, le quatrième au diable, et le cinquième avec les trois premiers. Tel auteur même vous soutiendra que ce quatrième acte qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la pièce, en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde ; il me suffit d'avoir prouvé mon dire ; il me suffit, en faisant mes cinq actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace, Aubignac et les modernes, et d'avoir mis ainsi l'honneur de la règle à couvert.

Par le second arrangement, le diable a son affaire ; mon

Char n'en roule pas moins bien sans la cinquième roue : le public est content, je le suis aussi. Pourquoi le journal de Bouillon ne l'est-il pas ? — Ah ! pourquoi ? C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies assez sérieuses, ni les graves assez enjouées.

Je me flatte, monsieur, que cela s'appelle raisonner principes, et que vous n'êtes pas mécontent de mon petit syllogisme.

Reste à répondre aux observations dont quelques personnes ont honoré le moins important des drames hasardés depuis un siècle au théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux comédiens, à moi-même, sans signature, et vulgairement appelées anonymes ; on juge, à l'âpreté du style, que leurs auteurs, peu versés dans la critique, n'ont pas assez senti qu'une mauvaise pièce n'est point une mauvaise action, et que telle injure convenable à un méchant homme est toujours déplacée à un méchant écrivain. Passons aux autres.

Des connaisseurs ont remarqué que j'étais tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des usages français par un plaisant de Séville à Séville ; tandis que la vraisemblance exigeait qu'il s'étayât sur les mœurs espagnoles. Ils ont raison : j'y avais même tellement pensé, que, pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite, j'avais d'abord résolu d'écrire et de faire jouer la pièce en langage espagnol ; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdrait peut-être un peu de sa gaieté pour le public de Paris, raison qui m'a déterminé à l'écrire en français : en sorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de sacrifices à la gaieté, mais sans pouvoir parvenir à dérider le journal de Bouillon.

Un autre amateur, saisissant l'instant qu'il y avait beaucoup de monde au foyer, m'a reproché, du ton le plus sérieux, que ma pièce ressemblait à *On ne s'avise jamais de tout*. — Ressembler, monsieur ! Je soutiens que ma pièce est *On ne s'avise jamais de tout*, lui-même. — Et comment cela ? — C'est qu'on ne s'était pas encore avisé de ma pièce. L'amateur resta court, et l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochait *On ne s'avise jamais de tout*, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien.

Quelques jours après (ceci est plus sérieux), chez une dame inconnue, un monsieur grave, en habit noir, coiffure bouffante et canne à corbin, lequel touchait légèrement le poignet de la dame, proposa civilement plusieurs doutes sur la vérité des traits que j'avais lancés contre les médecins. « Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux ? Je serais désolé qu'un badinage... — On ne peut pas moins :

je vois que vous ne me connaissez pas ; je ne prends jamais le parti d'aucun ; je parle ici pour le corps en général. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvait être. — En fait de plaisanterie, ajoutai-je, vous savez, monsieur, qu'on ne demande jamais si l'histoire est vraie, mais si elle est bonne. — Eh ! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier ? — A merveille, docteur, dit la dame. Le monstre qu'il est ! n'a-t-il pas osé parler mal aussi de nous ? Faisons cause commune. »

A ce mot de *docteur*, je commençai à soupçonner qu'elle parlait à son médecin. — Il est vrai, madame et monsieur, repris-je avec modestie, que je me suis permis ces légers torts, d'autant plus aisément qu'ils tirent moins à conséquence.

Eh ! qui pourrait nuire à deux corps puissants, dont l'empire embrasse l'univers et se partage le monde ? Malgré les envieux, les belles y régneront toujours par le plaisir, et les médecins par la douleur : et la brillante santé nous ramène à l'amour, comme la maladie nous rend à la médecine.

Cependant je ne sais si, dans la balance des avantages, la Faculté ne l'emporte pas un peu sur la beauté. Souvent on voit les belles nous renvoyer aux médecins ; mais plus souvent encore les médecins nous gardent, et ne nous renvoient plus aux belles.

En plaisantant donc, il faudrait peut-être avoir égard à la différence des ressentiments, et songer que, si les belles se vengent en se séparant de nous, ce n'est là qu'un mal négatif ; au lieu que les médecins se vengent en s'en emparant, ce qui devient très-positif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent ; au lieu que les belles, toutes belles qu'elles sont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des belles nous les rend bientôt moins nécessaires ; au lieu que l'usage des médecins finit par nous les rendre indispensables.

Enfin, que l'un de ces empires ne semble établi que pour assurer la durée de l'autre ; puisque, plus la verte jeunesse est livrée à l'amour, plus la pâle vieillesse appartient sûrement à la médecine.

Au reste, ayant fait contre moi cause commune, il était juste, madame et monsieur, que je vous offrissse en commun mes justifications. Soyez donc persuadés que, faisant profession d'adorer les belles et de redouter les médecins, c'est toujours en badinant que je dis du mal de la beauté ; comme ce n'est jamais sans trembler que je plaisante un peu la Faculté.

Ma déclaration n'est point suspecte à votre égard, mesdames ; et mes plus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que, dans un instant d'humeur, où mon dépit contre une

belle allait s'épancher trop librement sur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au vingt-cinquième couplet, et, par le plus prompt repentir, faire ainsi, dans le vingt-sixième, amende honorable aux belles irritées :

Sexe charmant, si j'écèle
 Votre cœur en proie au désir,
 Souvent à l'amour affidèle,
 Mais toujours fidèle au plaisir ;
 D'un badinage, ô ces déesses !
 Ne cherchez point vous venger :
 Tel glose, hélas ! et vos faiblesses,
 Qui brûle de les partager.

Quant à vous, monsieur le docteur, on sait assez que Molière...

— Au désespoir, dit-il ne se levant, de ne pouvoir profiter plus longtemps de vos lumières ; mais l'humanité qui gémit ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa, ma foi, ma bouche ouverte avec ma phrase en l'air. — Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne ; mais je vois bien que notre docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre, madame ? il ne sera jamais le mien. — Eh ! pourquoi ? — Je ne sais ; je craindrais qu'il ne fût au-dessous de son état, puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art par en avouer de bonne foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infailible, tel est mon médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites, en me donnant ses conseils qu'ils nomment des ordonnances, il remplit dignement, et sans faste, la plus noble fonction d'une âme éclairée et sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, et c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, et la nature fait le reste. Aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est-il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatué qui lui dit gravement : « De quatre-vingts fluxions de poitrine que j'ai traitées cet automne, un seul malade a péri » dans mes mains ; » mon docteur répond en souriant : « Pour moi, j'ai prêté mes secours à plus de cent cet hiver ; » hélas ! je n'en ai pu sauver qu'un seul. » Tel est mon aimable médecin.

— Je le connais. — Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie, qu'une bégueule n'obtiendrait mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeler mon amende honorable au beau sexe, je

devais lui chanter le couplet la bégueule; il est tout fait pour lui.

Pour égayer ma poée,
 Au hasard j'assemble traits;
 J'en fais, peintre de utaisie,
 Des tableaux, jamais es portraits;
 La femme d'esprit, q' s'en moque,
 Sourit fluement à l'aur :
 Pour l'imprudente qu'en choque,
 Sa colère est son délater.

— A propos de chanson, d. la dame, vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre pièce aux Français ! moi qui n'ai de petite loge qu'aux Italiens ! Pourquoi n'en avoir pas fait un opéra-comique ? Ce fut, et-on, votre première idée. La pièce est d'un genre à compoter de la musique.

— Je ne sais si elle est propre à la supporter, ou si je m'étais trompé d'abord en le suposant; mais, sans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, madame, répond à tout.

Notre musique dramatique ressemble trop encore à notre musique chansonnière, pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au théâtre, quand on sentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler; quand nos musiciens se rapprocheront de la nature, et surtout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toujours revenir à la première partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est-ce qu'il y a des reprises et des rondeaux dans un drame ? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt, et dénote un vûe insupportable dans les idées.

Moi qui ai toujours chéri la musique sans inconstance et même sans infidélité, souvent, aux pièces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Eh ! va donc, musique ! pourquoi toujours répéter ? N'es-tu pas assez lente ? Au lieu de narrer vivement, tu rabâches ! au lieu de peindre a passion tu t'accroches aux mots ! Le poète se tue à serrer l'événement, et toi tu le délayes ! Que lui sert de rendre son style énergique et pressé, si tu t'ensevelis sous d'inutiles fredons ? Avec ta stérile abondance, reste, reste aux chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connaisses le langage sublime et tumultueux des passions.

En effet, si la déclamation est déjà un abus de la narration au théâtre, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phrases, et voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croissant, l'intérêt marche en sens contraire; l'action s'alanguit; quelque chose

me manque; je deviens distrait; ennui me gagne; et si je cherche alors à deviner ce que je voudrais, il m'arrive souvent de trouver que je voudrais la fin du spectacle.

Il est un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la musique, mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement, la danse élevée est déjà le modèle du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fied'Auberval engager un pas de caractère. Il ne danse pas enroué; mais, d'aussi loin qu'il paraît, son port libre et dégagé fait déjà lever la tête des spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisir. Il est parti... Pendant que le musicien redit vingt fois ses phrases et monotone ses mouvements, le danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légèrement à petits bonds, reculer à grands pas, et faire oublier le ombre de l'art par la plus ingénieuse négligence? Tantôt sur un pied, gardant le plus savant équilibre, et suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures, il étonne, il surprend par l'immobilité de son aplomb... Et soudain, comme s'il regrettait le temps du repos, il part comme un trait, vole au fond du théâtre, et revient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut suivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonne, se répéter, se radorer, il ne se répète point, lui! Tout en éployant les mâles beautés d'un corps souple et puissant, il peint les mouvements violents dont son âme est agitée: il vous lance un regard passionné que ses bras mollement ouverts rendent plus expressif: et, comme s'il se lassait bientôt de vous plaire, il se relève avec dédain, se dérobe. L'œil qui le suit, et la passion la plus fougueuse semble alors naître et sortir de la plus douce ivresse. Impétueux, turbulent, il exprime une colère si bouillante et si vraie, qu'il n'arrache à mon siège et me fait froncer le sourcil. Mais, reprenant soudain le geste et l'accent d'une volupté paisible, il erre nonchalamment avec une grâce, une mollesse et des mouvements si délicats, qu'il enlève autant de suffrages qu'il y a de regards attachés sur sa danse enchanteresse.

Compositeurs, chantez comme il danse, et nous aurons, au lieu d'opéras, des mélodrames! Mais j'entends mon éternel censeur (je ne sais plus s'il est d'ailleurs ou de Bouillon) qui me dit: Que prétend-on par ce tableau? Je vois un talent supérieur, et non la danse en général. C'est dans sa marche ordinaire qu'il faut saisir un art pour le comparer, et non dans ses efforts les plus sublimes. N'avons-nous pas...

— Je l'arrête à mon tour. Eh quoi! si je veux peindre un coursier et me former une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher ongre et vieux, gémissant au timon du

fiacre, ou trotinant sous le plâtrier qui siffle ? je le prends au haras, fier étalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre et soufflant le feu par les naseaux ; bondissant de désirs et d'impudence, ou fendant l'air qu'il électrise, et dont le brusquemenissement réjouit l'homme, et fait tressaillir toutes les aiales de la contrée. Tel est mon danseur.

Et quand je crayonne un art, c'est parmi les plus grands sujets qui l'exercent que j'entends choisir mes modèles ; tous les efforts du génie... mais je m'éloigne trop de mon sujet, revenons au *Barbier de Séville*... ou plutôt, monsieur, n'y revenons pas. C'est assez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberais dans le défaut reproché trop injustement à nos Français, de toujours faire de petites chansons sur les grandes affaires, et de grandes dissertations sur les petites.

Je suis, avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L'AUTEUR.

PERSONNAGES

MTE ALMAVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de
le.

OLO, médecin, tuteur de Rosine.

E, jeune personne d'extraction noble, et pupille de Bar-

O, barbier de Séville.

AZILE, organiste, maître à chanter de Rosine.

JNESSE, vieux domestique de Bartholo.

LLÉ, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi.

TAIRE.

CADE, homme de justice.

es alguazils et valets avec des flambeaux.

HABILLEMENT DES PERSONNAGES

SUIVANT L'ANCIEN COSTUME ESPAGNOL

LE COMTE ALMAVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paraît, au premier acte, en veste et culotte de satin ; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole ; chapeau noir rabattu, avec un ruban de couleur autour de la forme. Au deuxième acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier ; cheveux ronds, grande fraise au cou ; veste, culotte, bas et manteau d'abbé. Au quatrième acte, il est vêtu superbement à l'espagnole, avec un riche manteau ; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

BARTHOLO, médecin, tuteur de Rosine : habit noir, court, boutonné ; grande perruque ; fraise et manchettes relevées ; une ceinture noire ; et quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.

ROSINE, jeune personne d'extraction noble, et pupille de Bartholo : habillée à l'espagnole.

FIGARO, barbier de Séville : en habit de major espagnol. La tête couverte d'un rescille, ou filet ; chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme, un fichu de soie attaché fort lâche à son cou, gilet et haut-de-chausses de satin, avec des boutons et boutonnières frangés d'argent ; une grande ceinture de soie, les jarretières nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe ; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet ; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE, organiste, maître à chanter de Rosine : chapeau noir rabattu, souflette et long manteau, sans fraise ni manchettes.

LA JEUNESSE, vieux domestique de Bartholo.

L'ÉVEILLE, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi. Tous deux habillés en Galiciens ; tous les cheveux sans la queue ; gilet couleur de chamois ; large ceinture de peau avec une boucle ; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, homme de justice, avec une longue baguette blanche à la main.

PLUSIEURS ALGUAZILS et **VALETS** avec des flambeaux.

La scène est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine, au premier acte ; et, le reste de la pièce, dans la maison du docteur Bartholo.

LE
BARBIER DE SÉVILLE

ACTE PREMIER

Une rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, seul, en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.

Le jour est moins avancé que je ne croyais. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe ; il vaut mieux arriver trop tôt, que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvait me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendrait pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi l'suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles ? — Et c'est cela même que je fuis. Je suis las de conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même ! Et si je pouvais m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun !

SCÈNE II

FIGARO, LE COMTE, caché.

FIGARO, une guitare sur le dos, attachée en bandoulière avec un large ruban ; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.

Bannissons le chagrin,
Il nous consume :
Sans le feu du bon vin
Qui nous rallume,

Réduit à languir,
L'homme sans plaisir
Vivrait comme un sot,
Et mourrait bientôt.

Jusque-là ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourrait bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur.

Eh non ! ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on se partagent?... Eh ! mon Dieu, nos faiseurs de ras-comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. (Il chante.)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, qui eût l'air d'une pensée. (Il met un genou en terre et écrit en chantant.)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse...
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse :

Si l'une... est ma maîtresse,
L'autre...

Eh ! parbleu, j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro !... (Il écrit en chantant.)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur ;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-dessous nous verrons encore, messieurs de la cabale, si je ne suis que je dis... (Il aperçoit le comte.) J'ai vu cet abbé-là qui part. (Il se relève.)

LE COMTE, à part.

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Eh non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point ; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Maraud ! si tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur ; et ma reconnaissance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jaser sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi ?

FIGARO.

Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée ?

FIGARO.

Non ; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, riant.

Beau début !

FIGARO.

Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuaient les sujets du roi !

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remède universel, mais qui n'ait pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.

Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh ! grâce ! grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris ; que j'envoyais des énigmes aux journaux ; qu'il courait des madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné ! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout ; je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh ! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?

LE COMTE, riant.

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO

Non, pas tout de suite.

LE COMTE, l'arrêtant.

Un moment..... J'ai cru que c'était elle..... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah ! miséricorde !

FIGARO.

(Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah ! la cabale ! monsieur l'auteur tombé.

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux ?

FIGARO :

Ah ! comme je leur en garde, morbleu !

LE COMTE.

Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges ?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les

moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuellistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abimé de dettes et léger d'argent ; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Moréna, l'Andalousie ; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là ; aidant au bon temps, supportant le mauvais ; me moquant des sots, bravant les méchants ; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde ; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

LE COMTE.

Sauvons-nous !

FIGARO.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux ! tu me perds. (Ils se cachent.)

SCÈNE III

BARTHOLO, ROSINE. (La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer !... Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la *Précaution inutile*, que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la *Précaution inutile*

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore! quelque sottise d'un nouveau genre !¹

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Heu, heu! les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare!...

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté! Qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'Encyclopédie, et les drames...

ROSINE, le papier lui échappe et tombe dans la rue.

Ah! ma chanson! ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, monsieur! ma chanson, elle sera perdue.

BARTHOLO.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient. (Il quitte le balcon.)

ROSINE regarde en dedans et fait signe dans la rue.

St, st. (Le comte paraît.) Ramassez vite et sauvez-vous. (Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.)

BARTHOLO sort de la maison et cherche.

Où donc est-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commission! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu personne,

BARTHOLO, à lui-même.

Et moi qui ai la bonté de chercher!... Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (Il rentre.)

¹ Bartholo n'aimait pas les drames. Peut-être avait-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

ROSINE, toujours au balcon.

Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage ?

BARTHOLO, paraissant au balcon.

Rentrez, signora ; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson ; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous en jure. (Il ferme la jalousie à la clef.)

SCÈNE IV

LE COMTE, FIGARO. Ils entrent avec précaution.

LE COMTE.

A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet !

FIGARO.

Il demandait ce que c'est que la *Précaution inutile* !

LE COMTE lit vivement.

« Votre empressement excite ma curiosité : sitôt que mon tuteur sera sorti, chantez indifféremment, sur l'air connu de ces couplets, quelque chose qui m'apprenne enfin le nom de l'état et les intentions de celui qui paraît s'attacher si obstinément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, contrefaisant la voix de Rosine.

Ma chanson, ma chanson est tombée ; courez, courez donc (il rit) ; Ah, ah, ah, ah ! Oh ! ces femmes ! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue ? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chère Rosine !

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade ; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit ; mais si tu jases...

FIGARO.

Moi, jaser ! Je n'emploierai point pour vous rassurer de grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée ; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répète de moi ; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté... ! Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain.

Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai
 art qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble,
 ie, et mariée à un vieux médecin de cette ville,
 Bartholo.

FIGARO.

iseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a
 lle était la femme du docteur?

LE COMTE.

le monde.

FIGARO.

une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid,
 nner le change aux galants et les écarter; elle n'est
 ue sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, vivement.

s. Ah! quelle nouvelle! J'étais résolu de tout oser
 présenter mes regrets, et je la trouve libre! Il n'y a
 noment à perdre; il faut m'en faire aimer, et l'arra-
 indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais
 tuteur?

FIGARO.

ie ma mère.

LE COMTE.

omme est-ce?

FIGARO, vivement.

in beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé,
 é, blasé, qui guette et furète et gronde et geint tout

LE COMTE, impatienté.

l'ai vu. Son caractère?

FIGARO.

, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille,
 ait à la mort.

LE COMTE.

ses moyens de plaire sont...

FIGARO.

LE COMTE.

nieux. Sa probité?

FIGARO.

iste autant qu'il en faut pour n'être point perdu.

LE COMTE.

nieux! Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public et particulier : et d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa po

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurais-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai! *Primo*, la maison que j'occupe appartient docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah!

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix toles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, impatienté.

Tu es son locataire?

FIGARO.

De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicain ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de cette ou de piston, qui ne soit de la main de votre servit

LE COMTE l'embrasse.

Ah! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libéral mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les tances! Parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE.

Heureux Figaro, tu vas voir ma Rosine! tu vas la v Conçois-tu ton bonheur?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant! Est-ce que je l'ad moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE.

Ah! si l'on pouvait écarter tous les surveillants!

FIGARO.

C'est à quoi je rêvais.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement!

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, rêvant.

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vite que le soupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée : le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah ! oui, moi ! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (Prenant un ton ivre.) N'est-ce pas ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO.

Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu avinées. (D'un ton plus ivre.) N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE.

Fi donc ! tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V

LE COMTE ET FIGARO, cachés, BARTHOLO.

BARTHOLO, sort en parlant à la maison.

Je reviens à l'instant ; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu ! Dès qu'elle m'en priait je devais bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas ! Il devait tout arranger pour que mon mariage se fit secrètement demain : et point de nouvelles ! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu ? Demain il épouse Rosine en secret !

FIGARO.

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage ?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, dont il sera facile de venir à bout, monseigneur... (Regardant à la jalousie.) La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc ?

FIGARO.

Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas !

LE COMTE.

Pourquoi ?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas : *Chantez indifféremment ?* c'est-à-dire, chantez comme si vous chantiez... seulement pour hanter. Oh ! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris ; mon triomphe en aura plus de charmes. (Il déploie le papier que Cosine a jeté.) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... Et prenez ma guitare.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en fasse ? j'en joue si mal !

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose ? Avec le dos de la main ; from, from, from... Chanter sans guitare à Séville ! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (Figaro se colle au mur, sous le balcon.)

LE COMTE, chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare.

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connaître ;
Plus inconnu, j'osais vous adorer :
En me nommant, que pourrais-je espérer ?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, bas.

Fort bien, parbleu ! Courage, monseigneur !

LE COMTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis Lindor, ma naissance est commune ;
 Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier :
 Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier,
 À vous offrir le rang et la fortune !

FIGARO.

Et comment, diable ! Je ne ferais pas mieux, moi qui
 pique.

LE COMTE.

TROISIÈME COUPLET.

Tous les matins, ici, d'une voix tendre,
 Je chanterai mon amour sans espoir ;
 Je donnerai mes plaisirs à vous voir ;
 Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO.

Oh ! ma foi, pour celui-ci... ! (Il s'approche, et baise le
 l'habit de son maître.)

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, en dedans, chante.

Air du Maître en droit.

Tout me dit que Lindor est charmant,
 Que je dois l'aimer constamment...

(On entend une croisée qui se ferme avec bruit.)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu, cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est
 chez elle.

FIGARO.

Ah ! la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant
 Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout
 dit que Lindor est charmant.* Que de grâces ! que d'esprit

FIGARO.

Que de ruse ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y man-
quer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monsieur Figaro ! je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera
ma femme ; et si vous servez bien mon projet en lui cachant
mon nom... Tu m'entends, tu me connais...

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, vivement.

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un
seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller
l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renver-
ser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi l'habit
de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui, de l'or ?

FIGARO, vivement.

De l'or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, s'en allant.

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est ?

LE COMTE.

Et ta guitare ?

FIGARO revient.

J'oublie ma guitare, moi ! je suis donc fou ! (Il s'en va.)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi ?

FIGARO revient.

Ah ! réellement je suis frappé ! — Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Consilio manuque*, FIGARO. (Il s'enfuit.)

ACTE DEUXIÈME

Appartement de Rosine. La croisée dans le fond du théâtre est fermée par une jalousie grillée.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSINE seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table et se met à écrire.

Marceline est malade ; tous les gens sont occupés ; et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon Argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé ; mais je ne puis dire un mot ni faire un pas dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah ! Lindor ! (Elle cache la lettre.) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler longtemps au barbier Figaro. C'est un bonhomme qui m'a montré quelquefois de la pitié : si je pouvais l'entretenir un moment !

SCÈNE II

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, surprise.

Ah ! monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir !

FIGARO.

Votre santé, madame ?

ROSINE.

Pas trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

crois ; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

qui parliez-vous donc là-bas si vivement ? Je n'en pas ; mais...

FIGARO.

un jeune bachelier de mes parents, de la plus espérance ; plein d'esprit, de sentiments, de talents, et figure fort revenante.

ROSINE.

tout à fait bien, je vous assure ! Il se nomme... ?

FIGARO.

Or. Il n'a rien ; mais s'il n'eût pas quitté brusquement , il pouvait y trouver quelque bonne place.

ROSINE étourdimement.

trouvera, monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune tel que vous le dépeignez n'est pas fait pour rester u.

FIGARO, à part.

bien. (Haut.) Mais il a un grand défaut, qui nuira tout son avancement.

ROSINE.

défaut, monsieur Figaro ! Un défaut ! en êtes-vous ir ?

FIGARO.

; amoureux.

ROSINE.

; amoureux ! et vous appelez cela un défaut ?

FIGARO.

vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise

ROSINE.

que le sort est injuste ! Et nomme-t-il la personne me ? Je suis d'une curiosité...

FIGARO.

; êtes la dernière, madame, à qui je voudrais faire une nce de cette nature.

ROSINE, vivement.

quoi, monsieur Figaro ? Je suis discrète. Ce jeune vous appartient, il m'intéresse infiniment... dites

FIGARO, la regardant finement.

rez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre,

accorte et fraîche, agaçant l'appétit; pied furtif adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des des joues! des dents! des yeux!...

ROSINE.

Qui reste en cette ville ?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue, peut-être ?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant... pour monsieur votre
Et cette personne est... ?

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, vivement.

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, mo
Figaro. Dites donc, dites donc vite; si l'on rentrait,
pourrais plus savoir...

FIGARO.

Vous le voulez absolument, madame ? Eh bien, cett
sonne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

(La pupille... ?

FIGARO.

Du docteur Bartholo : oui, madame.

ROSINE, avec émotion.

Ah! monsieur Figaro!... je ne vous crois pas, je
assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-m

ROSINE.

Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame. Qua
cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la
D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos
veillants jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver en restant absol
tranquille.

FIGARO.

Eh ! madame ! amour et repos peuvent-ils habiter un même cœur ? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, baissant les yeux.

Repos sans amour... paraît...

FIGARO.

Ah ! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grâce ; et pour moi, si j'étais femme...

ROSINE, avec embarras.

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment. |

ROSINE.

Mais s'il allait faire quelque imprudence, monsieur Figaro, nous perdrait.

FIGARO à part.

Il nous perdrait ! (Haut.) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci ; mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (Elle écoute.)

FIGARO.

Personne, madame. |

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu ! l'amour a bien une autre allure !

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains seulement de, rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un feu qu'il m'a presque enfiévré¹ de sa passion, moi qui n'y ai que voir !

¹ Le mot *enfiévré*, qui n'est plus français, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires ; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir : mais M. Figaro !...

ROSINE.

Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouve
Passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus
cément que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (A part, montrant la lettre.) Voici qui
mieux que toutes mes observations. (Il entre dans le cabi

SCÈNE III

ROSINE seule.

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors..
je l'aime, ce bon Figaro! c'est un bien honnête homme
bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage
(Elle souffle la bougie, s'assied, et prend une broderie au tambour)

SCÈNE IV

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, en colère.

Ah! malédiction! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro
La, peut-on sortir un moment de chez soi sans être sa
rentrant...?

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colère, monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné de barbier qui vient d'éclopper toute ma
son en un tour de main: il donne un narcotique à l'Émile
un sternutatoire à la Jeunesse; il saigne au pied Marc-Antoine
il n'y a pas jusqu'à ma mule... Sur les yeux d'une pauvre
bête aveugle, un cataplasme! Parce qu'il me doit cent écus
il se presse de faire des mémoires. Ah! qu'il les apporte
Et personne à l'antichambre! on arrive à cette appartenance
comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer
précaution. Tout est plein de gens entreprenants, d'impudents
cieux... N'a-t-on pas, ce matin encore, ramassé les débris
votre chanson pendant que j'allais la chercher? Oh! j'ai

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! Le
peut avoir éloigné ce papier, le premier venu; que se

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, monsieur ?

BARTHOLO.

Oui, madame, a l'air.

ROSINE à part. }

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux; murez les fenêtres tout d'un coup: d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose!

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue, ce ne serait peut-être pas si mal... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude ?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos répliques sont honnêtes!

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de M. Figaro ?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes, et combien j'en ai vu de ces vertus à principes...!

ROSINE, en colère.

Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaidez-vous si fort ?

BARTHOLO stupéfait.

Pourquoi?... pourquoi?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier.

ROSINE, outrée.

Eh bien! oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable; et puissiez-vous en mourir de dépit! (Elle sort.)

SCÈNE V

BARTHOLO seul.

Oh! les juifs, les chiens de valets! La Jeunesse! L'Éveillé!
l'Éveillé maudit!

SCÈNE VI

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ arrive tout en bâillant, tout endormi.

Aah, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étais-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur j'étais... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espièglerie, sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en-entendant parl... Ah, ah, aah...

BARTHOLO le contrefait.

Rien qu'en l'en-entendant!... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance. Il y a quelque friponnerie là-dessous..

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA JEUNESSE. (La Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.)

L'ÉVEILLÉ, toujours bâillant.

La Jeunesse?

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment! (Il éternue.) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demandé à tous deux s'il est...

quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier...

L'ÉVEILLÉ, continuant de bâiller.

Est-ce que c'est quelqu'un donc, M. Figaro? Ah, ah...

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, pleurant comme un sot.

Moi... je m'entends!...

LA JEUNESSE, éternuant.

Eh mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?...

BARTHOLO.

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, éternuant.

Mais, pardi, quand une chose est vraie...

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! Si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE, éternuant.

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer!

L'ÉVEILLÉ, pleurant.

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien! (Il les contrefait.) Et t'chi et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah! monsieur, je vous jure que, sans mademoiselle, il n'y aurait... il n'y aurait pas moyen de rester dans la maison. (Il sort en éternuant.)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous! Je vois ce que c'est : le maraud voudrait me payer mes cent écus sans bourse délier...

SCÈNE VIII

BARTHOLO, DON BAZILE; FIGARO, caché dans le cabinet, paraît de temps en temps, et les écoute.

BARTHOLO continue.

Ah! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous ?

BAZILE.

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid ?

BAZILE.

Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE.

Si c'était un particulier, on viendrait à bout de l'écartier.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE.

Bone Deus ! se compromettre ! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure ; et, pendant la fermentation, calomnier à dire d'experts ; *concedo*.

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme !

BAZILE.

La calomnie ' monsieur ! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et, *rinforzando* de bouche en bouche, il va le diable ; puis, tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élançe, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne,

Éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE.

Comment, quel rapport ? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le dire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher ? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui, mais vous avez lésiné sur les frais ; et dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, lui donnant de l'argent.

Il faut en passer par où vous voulez ; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé ; c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO, l'accompagne.

Serviteur.

BAZILE.

Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX

FIGARO seul, sortant du cabinet.

Oh ! la bonne précaution ! Ferme, ferme la porte de la rue ; et moi je vais la rouvrir au comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile ! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calculant. Mais un Bazile ! il médierait, qu'on ne le croirait pas.

SCÈNE X

ROSINE accourant ; FIGARO.

ROSINE.

Quoi ! vous êtes encore là, monsieur Figaro ?

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur et votre maître à chanter, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert.

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro ? Mais savez-vous que c'est fort mal !

FIGARO.

D'écouter ? C'est pourtant tout ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE,

Ah ! grands dieux !

FIGARO.

Ne craignez rien ; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient ; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur. (Figaro s'enfuit.)

SCÈNE XI

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur ?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été M. Figaro ?

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrais bien savoir ce que ce barbier avait de si pressé à vous dire ?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Oh, de qui ! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi ? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, à part.

Il n'en a pas manqué une seule. (Haut.) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO regarde les mains de Rosine.

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, avec embarras.

Il serait assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, lui prenant la main droite.

Moi ! point du tout ; mais votre doigt encore taché d'encre ! Hein ? rusée signora !

ROSINE, à part.

Maudit homme !

BARTHOLO, lui tenant toujours la main.

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah ! sans doute... La belle preuve !... Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie ; et l'on m'a toujours dit qu'il allait aussitôt tremper dans l'encre : c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait ? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier le papier où je suis certain qu'il y avait six feuilles ; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, à part.

Oh ! imbécile !...

BARTHOLO, comptant.

Trois, quatre, cinq...

ROSINE.

La sixième...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, baissant les yeux.

La sixième ? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro ? Et la plume qui était toute neuve, comment est-elle devenue noire ? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro ?

ROSINE, à part.

Cet homme a un instinct de jalousie !... (Haut.) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant ! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité ; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Eh ! qui ne rougirait pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites ?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort. Se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour ! quoi de plus innocent ? Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait !... « *Je suis seule, on ne me voit point ; je pourrai mentir à mon aise.* » Mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque ! On ne saurait penser à tout. Bien certainement, signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, en uniforme de cavalier, ayant l'air d'être entre deux vins, et chantant : *Réveillons-la*, etc.

BARTHOLO.

Mais que nous veut cet homme ? Un soldat ! Rentrez chez vous, signora.

LE COMTE, chante, *Réveillons-la*, et s'avance vers Rosine.

de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Ba-
? (A Rosine, bas.) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

tholo !

ROSINE, à part.

arle de Lindor.

LE COMTE.

ordo, Barque à l'eau ; je m'en moque comme de ça. Il
seulement de savoir laquelle des deux... (A Rosine, lui
nt un papier.) Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

uelle ! Vous voyez bien que c'est moi ! Laquelle ! Ren-
onc, Rosine ; cet homme paraît avoir du vin.

ROSINE.

st pour cela, monsieur ; vous êtes seul. Une femme
se quelquefois.

BARTHOLO.

ntrez, rentrez : je ne suis pas timide.

SCÈNE XIII

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, au comte, qui serre la lettre.

est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre
? ?

LE COMTE.

le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas
e c'est.

BARTHOLO.

à signalement ! Ces gens-là croient toujours parler à
oldats.

LE COMTE.

aissez-vous que ce soit une chose si difficile à faire qu
signalement !

AIR : *Ici sont venus en personne.*

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin,
La taille lourde et déjetée,
L'épaule droite surmontée,

LE BARBIER DE SÉVILLE.

Le teint grenu d'un Maroquin,
 Le nez fait comme un baldaquin,
 La jambe potte et circonflexe,
 Le ton bourru, la voix perplexe,
 Tous les appétits destructeurs;
 Enfin, la perle des docteurs ¹.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Êtes-vous ici pour
 ter ? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger ! Ah, fi ! que c'est mal parler ! Savez-vous
 docteur... Barbe à l'eau ?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh ! que cela ne vous fasse point de peine ; car,
 suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela ?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux
 giment ? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez
 frère.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal... !

AIR : *Vive le vin.*

LE COMTE.

Sans } Non, docteur, je ne prétends pas
chanter. } Que notre art obtienne le pas
 } Sur Hippocrate et sa brigade.

En } Votre savoir, mon camarade,
chantant. } Est d'un succès plus général ;
 } Car s'il n'emporte point le mal,
 } Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là ?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipulateur ignorant, de rava
 le premier, le plus grand et le plus utile des arts !

LE COMTE.

Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

¹ Bartholo coupe le signalement à l'endroit qu'il lui plaît.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès!

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal-appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah, docteur! pour un docteur esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous?

LE COMTE, feignant une grande colère.

Eh bien, donc, il s'enflamme! Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCÈNE XIV

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, accourant.

Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grâce! (A Bartholo.) Parlez-lui doucement, monsieur: un homme qui raisonne...

LE COMTE.

Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, et vous jolie... enfin suffit. La bonté, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la raison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

LE COMTE la reprend et dit :

Tenez... moi qui allais vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète, en vérité ne voit-
t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, papa! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe était tombée de la vôtre ?

ROSINE avance la main.

Ah! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (Elle prend la lettre, qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE.

Eh bien, je sors. Adieu, docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO.

Allez toujours. Si j'avais ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? Vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (Il sort.)

SCÈNE XV

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, le regarde aller.

Il est enfin parti! (A part.) Dissimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE.

Quel papier ?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, montrant la pochette.

Tu l'as mise là.

ROSINE.

Ah, ah ! par distraction.

BARTHOLO.

Ah ! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, à part.

Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur ? Est-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO.

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas la montrer ?

ROSINE.

Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute écachetée ; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout et que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas.

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont pressés ? Si c'est jalousie, elle m'insulte ; s'il s'agit de abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment, révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense me parlez-vous ?

ROSINE.

C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme ?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-elle la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amoureux. Mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes ; mais, pour vous en ôter la fantaisie, vais fermer la porte.

ROSINE, pendant qu'il y va.

Ah ciel ! que faire ?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre. (Elle l'échange, et met la lettre du cousin dans sa pochette de façon qu'elle sorte un peu.)

BARTHOLO, revenant.

Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, frappant du pied.

Madame ! madame !...

ROSINE tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal.

Ah ! quelle indignité !...

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

ROSINE, renversée.

Malheureuse Rosine !

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc ?

ROSINE.

Quel avenir affreux !

BARTHOLO.

Rosine !

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affaiblis, je meurs.

BARTHOLO lui tâte le pouls et dit, à part :

Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite.
(Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre, qu'il tache de lire en se tournant un peu.)

ROSINE, toujours renversée.

Infortunée ! ah !...

BARTHOLO, lui quitte le bras, et dit à part.

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

ROSINE.

Ah ! pauvre Rosine !

BARTHOLO.

L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques. (Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, et se remet sans parler.—A part.) O ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! comment l'apaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue ! (Il fait semblant de la soutenir, et remet la lettre dans la pochette.)

ROSINE soupire.

Ah !...

BARTHOLO.

Eh bien, ce n'est rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié. (Il va prendre un flacon sur la console.)

ROSINE, à part.

Il a remis la lettre ! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, à genoux.

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts ; et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon ! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, lui présentant la lettre.

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperait mes soupçons, si j'étais assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lisez-la donc, monsieur.

BARTHOLO se retire.

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro, a, je ne sais pourquoi, saignée du pied : n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvais m'aimer, ah ! comme tu serais heureuse !

ROSINE, baissant les yeux.

Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerais.

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai ; quand je te dis que je te plairai ! (Il sort.)

SCÈNE XVI

ROSINE le regarde aller.

Ah ! Lindor ! Il dit qu'il me plaira !... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (Elle lit et s'écrie.) Ha !... j'ai lu trop tard ; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur : j'en avais une si bonne, et je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. Ah ! mon tuteur a raison : je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion ! Mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de l'innocence même.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

BARTHOLO, seul et désolé.

Quelle humeur ! quelle humeur ! Elle paraissait apaisée... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile ! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (On heurte à la porte.) Faites tout au monde pour plaire aux femmes ; si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... (On heurte une seconde fois.) Voyons qui c'est.

SCÈNE II

BARTHOLO, LE COMTE, en bachelier.

LE COMTE.

Que la paix et la joie habitent toujours céans !

BARTHOLO, brusquement.

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier licencié...

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

... Élève de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! organiste! qui a l'honneur!... Je sais; au fait.

LE COMTE, à part.

Quel homme! (Haut.) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! Il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE, à part.

Oh diable! (Haut.) Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé. Marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, embarrassé.

Monsieur, j'étais chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO, à part.

C'est quelque fripon. (Haut.) Eh non, monsieur le mystérieux! parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE, à part.

Maudit vieillard! (Haut.) Don Bazile m'avait chargé de vous apprendre...

BARTHOLO.

Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, élevant la voix.

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui restait à la grande place...

BARTHOLO, effrayé.

Parlez bas! parlez bas!

LE COMTE, plus haut.

... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, du même ton.

... Était en cette ville, et que j'ai découvert que la signora Rosine lui a écrit...

BARTHOLO.

Lui a écrit ? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ! Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, fièrement.

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avait prié de vous montrer sa lettre ; mais la manière dont vous prenez les choses...

BARTHOLO.

Eh mon dieu ! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas ?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO.

Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur ; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien, vous avez la lettre ?

LE COMTE.

A la bonne heure sur ce ton, monsieur ! Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh ! qui voulez-vous ? tous mes valets sur les dents ! Rosine enfermée de fureur ! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer... (Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.)

LE COMTE, à part.

Je me suis enfermé de dépit. Garder la lettre à présent ! il faudra m'enfuir : autant vaudrait n'être pas venu... La lui montrer !... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO revient sur la pointe du pied.

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avais décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE lui remet la lettre de Rosine.

La voici. (A part.) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO lit.

« Depuis que vous m'avez appris votre nom et votre état. »
Ah ! la perfide ! c'est bien là sa main.

LE COMTE, effrayé.

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher !...

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage ?

LE COMTE.

Vous aurais-je arrêté sans cela ? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors, si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrons sa lettre ; et, s'il le faut (plus mystérieusement), j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sacrifiée. Vous sentez que le trouble, la honte, le dépit, peuvent le porter sur-le-champ...

BARTHOLO, riant.

De la calomnie ! Mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile ! Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne serait-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE réprime un grand mouvement de joie.

C'était assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire ? Il est tard... au peu de temps qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie. Si elle va se douter ?...

BARTHOLO.

Présenté par moi, quelle apparence ? Vous avez plus l'air d'un amant déguisé que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne ferait que vous voir... Son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif ? Elle perdrait tout son effet. Il ne
pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les
dire deux fois. (Il s'en va.)

SCÈNE III

LE COMTE, seul.

Me voilà sauvé. Ouf ! Que ce diable d'homme est rude à
manier ! Figaro le connaît bien. Je me voyais mentir ; cela
ne donnait un air plat et gauche ; et il a des yeux !... Ma foi,
sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étais
conduit comme un sot. O ciel ! on dispute là-dedans. Si elle
venait s'obstiner à ne pas venir ! Écoutons... Elle refuse de
sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (Il retourne
à son cabinet.) La voici ; ne nous montrons pas d'abord. (Il entre dans
son cabinet.)

SCÈNE IV

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, avec une colère simulée.

Tout ce que vous direz est inutile, monsieur. J'ai pris
parti ; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Écoute donc, mon enfant ; c'est le seigneur Alonzo l'élève
et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos
émoins. — La musique te calmera, je l'assure.

ROSINE.

Oh ! pour cela, vous pouvez vous en détacher. Si je chante
ce soir !... Où donc est-il ce maître que vous craignez de
renvoyer ? Je vais, en deux mots, lui donner son compte, et
celui de Bazile. (Elle aperçoit son amant : elle fait un cri.) Ah !...

BARTHOLO.

Qu'avez-vous ?

ROSINE, les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.

Ah ! mon Dieu, monsieur... Ah ! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal ! Seigneur Alonzo !

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tour-
nant... Ah !...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, madame ?

ROSINE.

Ah ! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal heu

LE COMTE.

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, regardant le comte.

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici ? (Il va le chercher.)

LE COMTE.

Ah ! Rosine !

ROSINE.

Quelle imprudence !

LE COMTE.

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO apporte un fauteuil.

Tiens, mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'appel de bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir ; ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, au comte.

Non, attendez ; ma douleur est un peu apaisée. (A Bartholo.) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur : je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO.

Oh ! le bon petit naturel de femme ! Mais, après une telle émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, au comte.

Un moment, de grâce ! (A Bartholo.) Je croirai, moi, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets en prenant ma leçon.

LE COMTE, à part, à Bartholo.

Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureux. Je suis si loin de chez moi, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, monsieur. Je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, au comte, à part.

uis au supplice.

LE COMTE, prenant un papier de musique sur le pupitre.
ce là ce que vous voulez chanter, madame ?...

ROSINE.

c'est un morceau très-agréable de la *Précaution*

BARTHOLO.

ours la *Précaution inutile* !

LE COMTE.

t ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une
du printemps, d'un genre assez vif. Si madame veut
er...

ROSINE, regardant le comte.

c grand plaisir : un tableau du printemps me ravit ;
jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble
cœur acquière un plus haut degré de sensibilité :
e un esclave, enfermé depuis longtemps, goûte avec
e plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être

BARTHOLO, bas au comte.

ours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, bas.

entez-vous l'application ?

BARTHOLO.

bleu ! (Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.)

ROSINE, chante¹.

Quand, dans la plaine

L'amour ramène

Le printemps

Si chéri des amants,

Tout reprend l'être,

Son feu pénètre

e ariette, dans le goût espagnol, fut chantée le premier jour à Paris,
es huées, les rumeurs et le train usités au parterre en ces jours de
le combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la re-
les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence.
a dignité de la Comédie française y a gagné quelque chose, il faut
que *le Barbier de Séville* y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur
res où quelque peu de musique ne tirera pas tant à conséquence,
ritons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous
rs à l'écouter, et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du
la pièce et du plaisir que leur fera le morceau.

LE BARBIER DE SÉVILLE.

Dans les fleurs
 Et dans les jeunes cœurs.
 On voit les troupeaux
 Sortir des hameaux;
 Dans tous les coteaux
 Les cris des agneaux
 Retentissent ;
 Ils bondissent :
 Tout fermente,
 Tout augmente ;
 Les brebis paissent
 Les fleurs qui naissent ;
 Les chiens fidèles
 Veillent sur elles ;
 Mais Lindor enflammé
 Ne songe guère
 Qu'au bonheur d'être aimé
 De sa bergère.

MÊME AIR.

Loin de sa mère,
 Cette bergère
 Va chantant
 Où son amant l'attend.
 Par cette ruse,
 L'amour l'abuse ;
 Mais chanter
 Sauve-t-il du danger ?
 Les doux chalumeaux,
 Les chants des oiseaux,
 Ses charmes naissans,
 Ses quinze ou seize ans,
 Tout l'excite,
 Tout l'agite ;
 La pauvrety
 S'inquiète ;
 De sa retraite,
 Lindor la guette ;
 Elle s'avance ;
 Lindor s'élançe ;
 Il vient de l'embrasser ;
 Elle, bien aise,
 Feint de se courroucer
 Pour qu'on l'apaise.

PETITE REPRISE.

Les soupirs,
 Les soins, les promesses,
 Les vives tendresses,
 Les plaisirs,
 Le fin badinage,
 Sont mis en usage ;
 Et bientôt la bergère
 Ne sent plus de colère.

Si quelque jaloux
 Trouble un bien si doux,
 Nos amants d'accord
 Ont un soin extrême.
 . . . De voiler leur transport;
 Mais quand on s'aime, j
 La gêne ajoute encor
 Au plaisir même.

utant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise, arde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion et le chant de Rosine, l'affaiblit, et finit même par lui couper la main au milieu de la cadence, au mot *extrême*. L'orchestre suit les mouvements de la chanteuse, affaiblit son jeu, et se tait avec elle. Le silence du bruit qui avait endormi Bartholo, le réveille. Le comte se réveille. Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la reprise se répète, le même jeu recommence.)

LE COMTE.

Chère Rosine, c'est un morceau charmant; et madame est si sage avec une intelligence...

ROSINE.

Ne me flattez, seigneur; la gloire est tout entière au

BARTHOLO, bâillant.

Je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, que je m'assieds, mes pauvres jambes. (Il se lève et se frotte.)

ROSINE, bas au comte.

Il ne vient point!

LE COMTE.

Attendez le temps.

BARTHOLO.

Mon bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il y aurait pas moyen de lui faire étudier des choses utiles que toutes ces grandes arias, qui vont en haut, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant de réveries? Là, de ces petits airs qu'on chantait dans les bals, et que chacun retenait facilement? J'en savais des choses... Par exemple... (Pendant la ritournelle il cherche en se frottant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des pas comme les vieillards.)

Veux-tu, ma Rosinette,
 Faire emplette
 Du roi des maris?...

(Le comte en riant.) Il y a Fanchonnette dans la chanson,

mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah, bien ! pas vrai ?

LE COMTE, riant.

Ah, ah, ah ! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V

FIGARO, dans le fond, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE

BARTHOLO chante.

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris ?
Je ne suis point Tircis ;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix ;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite vement.)

Je ne suis point Tircis.

(Apercevant Figaro.) Ah ! entrez, monsieur le docteur, avancez ; vous êtes charmant !

FIGARO salue.

Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit ainsi, mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (au comte.) Bravo, monseigneur ! (Pendant toute cette scène, Figaro fait ce qu'il peut pour parler à Rosine ; mais l'œil inquiet et inquiet du docteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous deux étranger au débat du docteur et de Figaro.)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, et le grabat toute ma maison ?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête ; mais pour compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir qu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on le lui mande...

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas ! Que direz-vous, moi zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire saigner au crâne et jaillir la cervelle ! que leur direz-vous ?

FIGARO.

Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO.

FIGARO.

Je dirai... Eh, parbleu ! je dirai à celui qui éternue : *Mes bénisses !* et *Va te coucher*, à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Je n'y entends rien ; mais c'est la saignée et les médicaments qui grossiraient, si je voulais y entendre. Est-ce par zèle que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ? et le taplasme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO.

Ça ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui lui rendra d'y voir.

BARTHOLO.

Où ça trouve sur le mémoire !... On n'est pas de cette année-là !

FIGARO.

Allez, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir entre la sottise et la folie, où je ne vois point de profit je prends moins du plaisir ; et vive la joie ! Qui sait si elle durera encore trois semaines ?

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me donner ces cent écus et les intérêts sans lanterner ; je vous en suis reconnaissant.

FIGARO.

Ne vous en souciez pas de ma probité, monsieur ? Vos cent écus ! Je vous en rends mieux vous les devez toute ma vie, que vous les avez eus seul instant.

BARTHOLO.

Montrez-moi un peu comment la petite Figaro, a trouvé ces cent écus que vous lui avez portés ?

FIGARO.

Les bonbons ? Que voulez-vous dire ?

BARTHOLO.

Les bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier, ce matin.

FIGARO.

Je l'emporte si...

ROSINE, l'interrompant.

Vous en avez eu soin au moins de les lui donner de ma part, n'est-ce pas Figaro ? Je vous l'avais recommandé.

mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus ag et la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah bien ! pas vrai ?

LE COMTE, riant.

Ah, ah, ah ! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V

FIGARO, dans le fond, ROSINE, BARTHOLO, LE C

BARTHOLO chante.

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris ?
Je ne suis point Tircis ;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix ;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite s vements.)

Je ne suis point Tircis.

(Apercevant Figaro.) Ah ! entrez, monsieur le b avancez ; vous êtes charmant !

FIGARO salue.

Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit au mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (A comte.) Bravo, monseigneur ! (Pendant toute cote scène, fait ce qu'il peut pour parler à Rosine ; mais l'œil inquiet et v tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous le étranger au débat du docteur et de Figaro.)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, me le grabat toute ma maison ?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête ; ma compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir qu qu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lu mande...

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas ! Que direz-vous, mons zélé, à ce malheureux qui baille et dort tout éve l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sa crâne et jaillir la cervelle ! que leur direz-vous ?

FIGARO.

Ce que je leur dirai ?

Oui!

BARTHOLO.

FIGARO.

Je leur dirai... Eh, parbleu! je dirai à celui qui éternue : *Dieu vous bénisse!* et *Va te coucher*, à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiraient, si je voulais y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule? et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire!... On n'est pas de cette extravagance-là!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois point de profit je veux au moins du plaisir; et vive la joie! Qui sait si le monde durera encore trois semaines?

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, monsieur? Vos cent écus! j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie, que vous les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite, Figaro, a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? Que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si...

ROSINE, l'interrompant.

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro? Je vous l'avais recommandé.

FIGARO.

Ah! ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi! j'avais perdu tout cela de vue... Oh! excellents, madame! admirables!

BARTHOLO.

Excellents! admirables! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas! Vous faites là un joli métier, monsieur!

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, monsieur!

FIGARO.

Je la soutiendrai, monsieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, monsieur! Sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO, lui tourne le dos.

Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO.

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO.

On fait comme on peut. Mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirais de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal, je m'en rapporte à votre confrère qui est là révassant.

LE COMTE, revenant à lui.

Je... je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO.

Non ! Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, en colère.

Enfin, quel sujet vous amène ? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame ? Parlez, faut-il que je me retire ?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde ! Eh ! parbleu, monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour ?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah ! oui, revenir ! Toute la garnison prend médecine demain matin, j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre ! Monsieur passe-t-il chez lui ?

BARTHOLO.

Non, monsieur ne passe point chez lui. Eh mais... qui empêche qu'on ne me rase ici ?

ROSINE, avec dédain.

Vous êtes honnête ! Et pourquoi pas dans mon appartement ?

BARTHOLO.

Tu te fâches ! Pardon, mon enfant, tu vas achever de prendre ta leçon ; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, bas au comte.

On ne le tirera pas d'ici ! (Haut.) Allons, l'Éveillé ? la Jeunesse ? le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appelez-les ! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher !

FIGARO.

Eh bien, j'irai tout chercher, n'est-ce pas, dans votre chambre ? (Bas au comte.) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO, détache son trousseau de clefs, et dit par réflexion :

Non, non, j'y vais moi-même. (Bas au comte en s'en allant.) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

Ah! que nous l'avons manqué belle! il allait me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCÈNE VII

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, revenant.

(A part.) Bon! je ne sais ce que je fais, de laisser ici ce maudit barbier. (A Figaro.) Tenez. (Il lui donne le trousseau.) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez rien.

FIGARO.

La peste! il y ferait bon, méfiant comme vous êtes! (A part, en s'en allant.) Voyez comme le ciel protège l'innocence!

SCÈNE VIII

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, bas au comte.

C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, bas.

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il était plus prudent de l'envoyer dans ma chambre que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auraient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse! Et ma leçon? (Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.)

BARTHOLO, criant.

Qu'est-ce que j'entends donc ! Le cruel barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire !... (Il court dehors.)

SCÈNE IX

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah ! Lindor !

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie ; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

SCÈNE X

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

Je ne m'étais pas trompé ; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train ! On ne voit goutte sur l'escalier. (Il montre la clef au comte.) Moi, en montant, j'ai accroché une clef...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accroché une clef ! L'habile homme !

FIGARO.

Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI

LES MÊMES, DON BAZILE.

ROSINE, effrayée, à part.

Don Bazile !...

LE COMTE, à part.

Juste ciel !

FIGARO, à part.

C'est le diable !

BARTHOLO, va au-devant de lui.

Ah ! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites ? En vérité, le seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état ; demandez-lui, je parlais pour vous aller voir, et s'il ne m'avait point retenu..

BAZILE, étonné.

Le seigneur Alonzo ?...

FIGARO, frappant du pied.

Eh quoi ! toujours des accros ? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique !

BAZILE, regardant tout le monde.

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs... ?

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudrait-il...

LE COMTE.

Il faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore ? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, plus étonné.

La leçon de musique !... Alonzo !...

ROSINE, à part, à Bazile.

Eh ! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi !

LE COMTE, bas à Bartholo.

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, à Bazile, à part.

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève, vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah ! Ah !

BARTHOLO, haut.

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, stupéfait.

Que mon élève !... (Bas.) Je venais pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, bas.

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, bas.

Qui vous l'a dit ?

BARTHOLO, bas.

Lui, apparemment !

LE COMTE, bas.

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, bas à Bazile.

Est-il difficile de vous taire ?

FIGARO, bas à Bazile.

Hum ! Grand escogriffe ! Il est sourd !

BAZILE, à part.

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici ? Tout le monde est dans le secret !

BARTHOLO, haut.

Eh bien, Bazile, votre homme de loi ?...

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, à Bazile.

Un mot ; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi ?

BAZILE, effaré.

De l'homme de loi ?

LE COMTE, souriant.

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi ?

BAZILE, impatienté.

Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, à Bartholo, à part.

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, bas au comte.

Vous avez raison. (A Bazile.) Mais quel mal vous a donc pris si subitement ?

BAZILE, en colère.

Je ne vous entends pas.

LE COMTE, lui met à part une bourse dans la main.

Oui : Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes ?

FIGARO.

Il est pâle comme un mort !

BAZILE.

Ah ! je comprends...

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous sorti ? On dit que cela se
Allez vous coucher.

BAZILE, au dernier étonnement.

Que j'aïlle me coucher !

TOUS.

Eh ! sans doute.

BAZILE, les regardant tous.

En effet, messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de
retirer ; je sens que je ne suis pas ici dans mon assis
ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours, si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je serai chez vous de très-bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre

ROSINE.

Bonsoir, monsieur Bazile.

BAZILE, à part.

Diable emporte si j'y comprends rien ! et sans ce
bourse...

TOUS.

Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, en s'en allant.

Eh bien, bonsoir donc, bonsoir. (Ils l'accompagnent tous
riant.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, excepté BAZILE.

BARTHOLO, d'un ton important.

Cet homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parlait tout seul ? Ce que c'est que de nous ! (A Bartholo.) Ah çà, vous décidez-vous, cette fois ? (Il lui pousse un fauteuil très-loin du comte et lui présente le linge.)

LE COMTE.

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (Il s'approche, et lui parle bas à l'oreille.)

BARTHOLO, à Figaro.

Eh ! mais, il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, bas à Rosine.

Nous avons la clef de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO, passe le linge au cou de Bartholo.

Quoi voir ? Si c'était une leçon de danse, on vous passerait d'y regarder ; mais du chant !... ah ! ah !

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil. (Il rapproche sa tête.)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort ? (Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment et va derrière les amants écouter leur conversation.)

LE COMTE, bas à Rosine.

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, de loin pour avertir.

Hem !... hem !...

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, passant entre deux.

Votre déguisement inutile !

ROSINE, effrayée.

Ah!...

BARTHOLO.

Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux mêmes, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent ^{whim} des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut : je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice.
(Rosine sort.)

SCÈNE XIII

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

La colère me suffoque!

LE COMTE.

En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme et un grand âge, voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! Maudit barbier! il me prend des envies...

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur, il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou... (Ils sortent.)

SCÈNE XIV

BARTHOLO, seul les poursuit.

Je suis fou! Infâmes suborneurs, émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous... je suis fou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément...! Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà, quelqu'un... Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit! (Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit: on entend un bruit d'orage, et l'orchestre joue celui qui est gravé dans le recueil de la musique du *Barbier*, n. 5.

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre est obscur.

SCÈNE PREMIÈRE

BARTHOLO, DON BAZILE, une lanterne de papier à la main.

BARTHOLO.

Comment, Bazile, vous ne le connaissez pas! Ce que vous dites est-il possible?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois, que je vous ferais toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourrait que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO.

Quelle apparence? Mais, à propos de ce présent, eh! quoi l'avez-vous reçu?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendais rien; et les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paraît ~~un~~ un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe qui est bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, est bon...

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, surpris.

Ah! ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits prov avec des variations. Mais allons au fait : à quoi vous ar vous ?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers e pour la posséder?

BAZILE.

Ma foi non, docteur. En toute espèce de bien, pos est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux : mon av qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est poser...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents ?

BAZILE.

Hé, hé, monsieur... on en voit beaucoup cette anné ne ferai point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m's que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie ? Épousez, docteur, épousez.

BARTHOLO.

Ainsi ferai-je et cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupill les rendre tous plus noirs que l'enfer,

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, docteur, la calomnie ! Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise ; et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plus tôt ?

BAZILE.

Impossible ; le notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage ?

BAZILE.

Oui, chez le barbier Figaro ; c'est sa nièce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa nièce ? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot : que diable !...

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez... ?

BARTHOLO.

Ma foi ces gens-là sont si alertes ! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc ?

BARTHOLO.

Je vous reconduis : n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro ! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout. Je vous attends, je veille ; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II

ROSINE, seule, sortant de sa chambre.

Il me semblait avoir entendu parler. Il est minuit et Lindor ne vient point ! Ce mauvais temps même était à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah ! Là si vous m'aviez trompée !... Quel bruit entends-je ?... B c'est mon tuteur. Revenons.

SCÈNE III

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO tenant de la lumière.

Ah ! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée votre appartement...

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez p j'ai des choses très-pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, monsieur ? N'est-ce donc pas d'être tourmentée le jour ?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grâce !

ROSINE, à part.

S'il allait venir !

BARTHOLO, lui montre sa lettre.

Connaissez-vous cette lettre ?

ROSINE, la reconnaît.

Ah ! grands dieux !...

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de r ches : à votre âge, on peut s'égarer ; mais je suis votre écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE, étonnée.

Comte Almaviva ?

BARTHOLO.

quel homme affreux est ce comte : aussitôt qu'il l'a
l'en a fait trophée. Je le tiens d'une femme à qui il
flée.

ROSINE.

Comte Almaviva !...

BARTHOLO.

avez peine à vous persuader cette horreur. L'inex-
périence, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule ; mais
dans quel piège on vous attirait. Cette femme m'a
pris sans que je m'en aperçusse, pour écarter une ri-
sible danger que vous. J'en frémis ! le plus abomi-
nable complot entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet
opposé de Bazile, qui porte un autre nom, et n'est que
le valet du comte, allait vous entraîner dans un abîme
d'où n'eût pu vous tirer.

ROSINE, accablée.

Quelle horreur !... quoi, Lindor !... quoi, ce jeune
homme !...

BARTHOLO, à part.

C'est Lindor.

ROSINE.

Comment pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO.

ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE, outrée.

Quelle indignité !... Il en sera puni. — Monsieur,
comment pouvez-vous désirer de m'épouser ?

BARTHOLO.

Comment mais la vivacité de mes sentiments.

ROSINE.

Comment peut-vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Comment en, le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Comment est pas tout. O ciel ! suis-je assez humiliée !... Appre-
nez dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie,
comment ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, regardant au trousseau.

Comment ces scélérats ! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, avec effroi.

Ah, monsieur ! et s'ils sont armés ?

BARTHOLO.

Tu as raison : je perdrais ma vengeance. Monte Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais cher main-forte, et l'attendre auprès de la maison. Ah ! comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois gés et délivrés ! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, au désespoir.

Oubliez seulement mon erreur. (A part.) Ah ! je m'en passe assez !

BARTHOLO, s'en allant.

Allons nous embusquer. A la fin je la tiens. (Il sort.)

SCÈNE IV

ROSINE, seule.

Son amour me dédommagera !... Malheureuse !... (Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.) Que faire ?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah ! j'en ai grand besoin. Figurez-vous un homme, air doux, une voix si tendre !... et ce n'est que le complice d'un corrupteur ! Ah, malheureuse ! malheureuse ! Ciel ! on ouvre la jalousie ! (Elle se sauve.)

SCÈNE V

LE COMTE, FIGARO, enveloppé d'un manteau, paraît à la fenêtre.

FIGARO, parle en dehors.

Quelqu'un s'enfuit : entrerais-je ?

LE COMTE, en dehors.

Un homme ?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO, saute dans la chambre.

Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, enveloppé d'un long manteau.

Donne-moi la main. (Il saute à son tour.) A nous la victoire !

FIGARO, jette son manteau.

Nous sommes tout percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune ! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit ?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui ; mais pour un confident ?... Et si quelqu'un allait nous surprendre ici ?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi ? J'ai bien une autre inquiétude : c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions toutes-puissantes sur le beau sexe : l'amour, la haine et la crainte.

LE COMTE, regarde dans l'obscurité.

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi ; elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos sentiments.

SCÈNE VI

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.

LE COMTE.

La voici. — Ma belle Rosine !...

ROSINE, d'un ton très-composé.

Je commençais, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude !... mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné ; mais quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avait pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la

nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irgulier.

LE COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux, sans fortune, sans naissance!...

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons là les jeux du hasard; et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, à ses pieds.

Ah! Rosine! je vous adore!...

ROSINE, indignée.

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner...! Tu m'adres!... Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendais ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend (En pleurant.), apprends que je t'aimais; apprends que je faisais mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allais tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendais, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma faiblesse. Connais-tu cette lettre?

LE COMTE, vivement.

Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, fièrement.

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance; et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah, Rosine! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement!

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même....

ROSINE.

Monseigneur!... Que dit-il?

LE COMTE, jetant son large manteau, paraît en habit magnifique.

O la plus simée des femmes! il n'est plus temps de vous abuser: l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE, tombe dans les bras du comte.

Ah!...

LE COMTE, effrayé.

aro!

FIGARO.

nt d'inquiétude, monseigneur : la douce émotion de la
a jamais de suites fâcheuses; la voilà, la voilà qui re-
ses sens. Morbleu, qu'elle est belle!

ROSINE.

, Lindor !... Ah, monsieur, que je suis coupable ! j'ai
ne donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE.

is, Rosine!

ROSINE.

voyez que ma punition ! J'aurais passé ma vie à vous
ter. Ah, Lindor ! le plus affreux supplice n'est-il pas
ir quand on sent qu'on est faite pour aimer ?

FIGARO, regarde à la fenêtre.

nseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

evée!

ROSINE, troublée.

, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma
ilité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait
ous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO, regarde encore.

nseigneur! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, courant dans les bras du comte avec frayeur.

, Lindor!...

LE COMTE, avec fermeté.

ine, vous m'aimez! Je ne crains personne; et vous se-
a femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré
ux vieillard!...

ROSINE.

, non; grâce pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si
que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE NOTAIRE, DON BAZILE.

FIGARO.

nseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE.

'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

Ah ! qu'est-ce que j'aperçois ?

FIGARO.

Et ! par quel hasard, notre ami... !

BAZILE.

Par quel accident, messieurs... ?

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Rosine cette nuit, chez le barbier Figaro ; mais nous avons quitté cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à Son Excellence monseigneur le comte Almaviva ?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, à part.

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur, et nous ne devons pas nous confondre : voici le vôtre ; et c'est ici celui de monseigneur Bartholo avec la signora... Rosine aussi ? Les deux noms apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom.

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (Ils signent.)

BAZILE.

Mais, Votre Excellence... je ne comprends pas...

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout étonné.

BAZILE.

Monseigneur... Mais si le docteur...

LE COMTE, lui jetant une bourse.

Vous faites l'enfant ! Signez donc vite.

BAZILE, étonné.

Ah ! ah !...

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer ?

BAZILE, pesant la bourse.

Il n'y en a plus. Mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (Il me.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BARTHOLO, UN ALCADÉ, DES ALGUAZILS, DES VALETS avec des flambeaux.

BARTHOLO voit le comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile ; il crie en prenant le notaire à la gorge :
Rosine avec ces fripons ! Arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre notaire.

BAZILE.

C'est notre notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah ! don Bazile, eh ! comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE, montrant Figaro.

Un moment ! je connais celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de Son Excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva !

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laissons cela. — Partout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de Votre Excellence ; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force ; mais ce qui en a beaucoup, est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine ?

ROSINÉ.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne dev pas, cette nuit même, être vengée d'un trompeur ? Je le

BAZILE.

Quand je vous disais que c'était le comte lui-même, teur ?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi ? Plaisant mariage ! Où sont témoins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux ~~mets~~

BARTHOLO.

Comment, Bazile ! vous avez signé ?

BAZILE.

Que voulez-vous ? ce diable d'homme a toujours ses ches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses arguments. J'userai de mon aut

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en abusant.

BARTHOLO.

La demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon ?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble et belle ; je suis homme de qu jeune et riche ; elle est ma femme : à ce titre, qui nou nore également, prétend-on me la disputer ?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'au des lois ; et monsieur, que vous avez amené vous-mêm protégé contre la violence que vous voulez lui faire vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on prime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus hono mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise adm tration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il r compte.

LE COMTE.

qu'il consente à tout, et je ne lui demande rien.

FIGARO.

la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, irrité.

taient tous contre moi ; je me suis fourré la tête dans
pier.

BAZILE.

guépier ? Ne pouvant avoir la femme, calculez, doc-
ue l'argent vous reste ; et oui, vous reste !

BARTHOLO.

laissez-moi donc en repos, Bazile ! Vous ne songez
argent. Je me soucie bien de l'argent, moi ! A la
heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce soit le
ui me détermine ? (Il signe.)

FIGARO, riant.

ah, ah, monseigneur ! ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

, messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles
t pas deux demoiselles qui portent le même nom ?

FIGARO.

, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, se désolant.

moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage
s sûr ! Ah ! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

e de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeu-
et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard,
; qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler à bon
1 *Précaution inutile.*

FIN DU BARBIER DE SÉVILLE.

LE
MARIAGE DE FIGARO
OU
LA FOLLE JOURNÉE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, en 1784.

PRÉFACE

DU MARIAGE DE FIGARO

En écrivant cette préface, mon but n'est pas de rechercher oiseusement si j'ai mis au théâtre une pièce bonne ou mauvaise; il n'est plus temps pour moi : mais d'examiner scrupuleusement (et je le dois toujours) si j'ai fait une œuvre blâmable.

Personne n'étant tenu de faire une comédie qui ressemble aux autres, si je me suis écarté d'un chemin trop battu, pour des raisons qui m'ont paru solides, ira-t-on me juger, comme l'ont fait messieurs tels, sur des règles qui ne sont pas les miennes? Imprimer puérilement que je reporte l'art à son enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau sentier à cet art dont la loi première, et peut-être la seule, est d'amuser en instruisant? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il y a souvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en pense. Le trait qui nous poursuit, le mot qui importune reste enseveli dans le cœur, pendant que la bouche se venge en blâmant presque tout le reste : de sorte qu'on peut regarder comme un point établi au théâtre, qu'en fait de reproche à l'auteur, ce qui nous affecte le plus est ce dont on parle le moins.

Il est peut-être utile de dévoiler, aux yeux de tous, ce double aspect des comédies ; et j'aurai fait encore un bon usage de la mienne, si je parviens, en la scrutant, à fixer l'opinion publique sur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'est-ce que LA DÉCENCE THÉÂTRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connaisseurs, et d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuser et de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? des bégueules rassasiées qui ne savent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déjà ces mots si rebattus, *bon ton, bonne compagnie*, toujours ajustés au niveau de chaque insipide coterie, et dont la latitude est si grande qu'on ne sait

où ils commencent et finissent, ont détruit **franche** la
vraie gaieté qui distinguait de tout autre le **col** que de **na**
nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres **grands** **na**
décence et bonnes mœurs, qui donnent un air si importun
si supérieur, que nos juges de comédies seraient **dé**
de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les **pièces** **de**
théâtre, et vous connaîtrez à peu près ce qui **garrotte** **le**
génie, intimide tous les auteurs, et porte un coup **ma**
à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a **pour** **na**
que du bel esprit à la glace et des comédies de quatre **jou** **na**

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la **société** **na**
parvenus à se soustraire à la censure dramatique : **on** **na**
pourrait mettre au théâtre *les Plaideurs* de Racine, sans **en** **na**
tendre aujourd'hui les *Dandins* et les *Brid'oisons*, même **de** **na**
gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni **mœurs**, **ni** **na**
respect pour les magistrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, sans avoir à l'instant **na**
les bras fermes, sous-fermes, traites et gabelles, **dra** **na**
réunis, tailles, taillons, le trop-plein, le tro-bu, tous **les** **na**
impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* **n'** **na**
plus de modèles. On l'offrirait sous d'autres traits ; l'obstacle
resterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Em-*
prunteurs de Molière, sans révolter à la fois la haute, **la**
moyenne, la moderne et l'antique noblesse. Ses *Femmes*
savantes irriteraient nos féminins bureaux d'esprit. Mais **quel**
calculateur peut évaluer la force et la longueur du levier
qu'il faudrait, de nos jours, pour élever jusqu'au **théâtre**
l'œuvre sublime de *Tartuffe*? Aussi l'auteur qui se **com-**
promet avec le public *pour l'amuser ou pour l'instruire*, au
lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il **obligé** **de**
tourniller dans des incidents impossibles, de **persifler** **au**
lieu de rire, et de prendre ses modèles hors de la **société**,
crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne **connaissait**
aucun en composant son triste drame.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux **ne** **se-**
couait pas toute cette poussière, bientôt l'ennui des **pièces**
françaises porterait la nation au frivole opéra-comique, et
plus loin encore, aux boulevards, à ce ramas infect de **tré-**
teaux élevés à notre honte, où la décente liberté, **bannie** **du**
théâtre français, se change en une licence effrénée ; où la
jeunesse va se nourrir de grossières inepties, et perdre, avec
ses mœurs, le goût de la décence et des chefs-d'œuvre de
nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme ; et si je **n'ai** **pas**
mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention
s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encore, qu'on n'obtient ni grand pa-

rhétique, ni profonde moralité, ni bon et vrai comique au théâtre, sans des situations fortes, et qui naissent toujours d'une disconvenance sociale, dans le sujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce, les conspirations, l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste dans *OEdipe* et *Phèdre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Macbeth*, etc., etc. La comédie, moins audacieuse, n'exède pas les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs; ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisable avare? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, épousant sa fille et convoitant sa femme? un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes? un joueur effréné, sans l'envelopper de fripons, s'il ne l'est pas déjà lui-même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux; l'auteur ne les donne pas pour tels: il n'est le patron d'aucun d'eux, il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est féroce, le loup vorace et glouton, le renard rusé, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? Quand l'auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie: s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait son apologue ainsi: *Le renard s'en saisit, le dévore; mais le fromage était empoisonné.* La fable est une comédie légère, et toute comédie n'est qu'un long apologue: leur différence est que, dans la fable, les animaux ont de l'esprit, et que, dans notre comédie, les hommes sont souvent des bêtes, et, qui pis est, des bêtes méchantes.

Ainsi, lorsque *Molière*, qui fut si tourmenté par les sots, donne à l'*Avare* un fils prodigue et vicieux qui lui vole sa cassette et l'injurie en face, est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité? Que lui importent ces fantômes? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs et balayeurs littéraires de son temps ne manquèrent pas d'apprendre au bon public combien tout cela était horrible! Il est aussi prouvé que des envieux très-importants, ou des importants très-envieux, se déchainèrent contre lui. Voyez le sévère *Boileau*, dans son épître au grand *Racine*, venger son ami qui n'est plus, en rappelant ainsi les faits:

L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur voulait la scène plus exacte;
 Le vicomte, indigné, sortait au second acte:

L'un, défenseur zélé des dévots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu ;
 L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
 Vouloit venger la cour immolée au parterre.

On voit même dans un placet de *Molière à Louis XIV*, duquel notre théâtre n'aurait pas un seul chef-d'œuvre de *Molière* ; on voit ce philosophe auteur se plaindre amèrement au roi que, pour avoir démasqué les hypocrites, ils imputaient partout qu'il était *un libertin, un impie, un démon vêtu de chair, habillé en homme* ; et cela s'imputait avec APPROBATION ET PRIVILÈGE de ce roi qui le protégeait : rien là-dessus n'est empiré.

Mais parce que les personnages d'une pièce s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la scène ? Que poursuivrait-on au théâtre ? les travers et les ridicules, cela vaut bien la peine d'écrire ! ils sont chez nous comme les modes : on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque et les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant, Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir. Malheur à lui, s'il s'en écarte ! On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont. La comédie utile et véridique n'est point un éloge menteur, un vain discours d'académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la satire odieuse et personnelle : l'avantage de la première est de corriger sans blesser. Faites prononcer au théâtre, par l'homme juste, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes sont des ingrats* : quoique chacun soit bien près de penser comme lui, personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat sans qu'il existe un bienfaiteur, ce reproche même établit une balance égale entre les bons et mauvais cœurs ; on le sent, et cela console. Que si l'humoriste répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats*, on répliquera justement *qu'il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur* : et cela console encore. Et c'est ainsi qu'en généralisant, la critique la plus amère porte du fruit, sans nous blesser ; quand la satire personnelle, aussi stérile que funeste, blesse toujours et ne produit jamais. Je hais partout cette dernière, et je la crois un si punissable abus, que j'ai plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du magistrat, pour empêcher que le théâtre ne devint une arène de gladiateurs, où le puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances

imes vénales, et malheureusement trop commu-
lettent leur bassesse à l'enchère.

donc pas assez, ces grands, des mille et un feuil-
eurs de bulletins, afficheurs, pour y trier les plus
n choisir un si léger mal, et dénigrer qui les offens-
olère un si léger mal, parce qu'il est sans consé-
que la vermine éphémère démange un instant
mais le théâtre est un géant qui blesse à mort tout
ppe. On doit réserver ses grands coups pour les
ur les maux publics.

donc ni le vice, ni les incidents qu'il amène, qui
ence théâtrale ; mais le défaut de leçons et de mo-
'auteur, ou faible ou timide, n'ose en tirer de son
ce qui rend sa pièce équivoque ou vicieuse.

je mis *Eugénie* au théâtre (et il faut bien que je
que c'est toujours moi qu'on attaque), lorsque je
ie au théâtre, tous nos jurés-crieurs à la décence
s flammes dans les foyers sur ce que j'avais osé
seigneur libertin, habillant ses valets en prêtres,
d'épouser une jeune personne qui paraît enceinte
, sans avoir été mariée.

eurs cris, la pièce a été jugée, sinon le meilleur,
e plus moral des drames, constamment jouée sur
éâtres, et traduite dans toutes les langues. Les
s ont vu que la moralité, que l'intérêt y naissaient
it de l'abus qu'un homme puissant et vicieux fait
n, de son crédit, pour tourmenter une faible fille,
t, trompée, vertueuse et délaissée. Ainsi tout ce
age a d'utile et de bon nait du courage qu'eut
oser porter la disconvenance sociale au plus haut
berté.

j'ai fait les *Deux Amis*, pièce dans laquelle un
à sa prétendue nièce qu'elle est sa fille illégitime.
est aussi très-moral, parce qu'à travers les sacri-
plus parfaite amitié, l'auteur s'attache à y mon-
voirs qu'impose la nature sur les fruits d'un an-
ir, que la rigoureuse dureté des convenances
u plutôt leur abus, laisse trop souvent sans appui.
utres critiques de la pièce, j'entendis dans une
ès de celle que j'occupais, un jeune *important* de
i disait gaiement à des dames : « L'auteur, sans
t un garçon fripier qui ne voit rien de plus élevé
commiss des fermes et des marchands d'étoffes ;
u fond d'un magasin qu'il va chercher les nobles
il traduit à la scène française ! » Hélas ! monsieur,
n m'avançant, il a fallu du moins les prendre où
impossible de les supposer. Vous ririez bien plus
, s'il eût tiré deux vrais amis de l'OEil-de-bœuf ou

des carrosses ? Il faut un peu de vraisemblance, même les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, *Barbier de Séville*, de ramener au théâtre l'ancienne che gaité, en l'alliant avec le ton léger de notre plrie actuelle ; mais comme cela même était une es nouveauté, la pièce fut vivement poursuivie. Il semb j'eusse ébranlé l'État ; l'excès des précautions qu'on des cris qu'on fit contre moi, décéla surtout la fray certains vicieux de ce temps avaient de s'y voir dém La pièce fut censurée quatre fois, cartonnée trois ! l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au ment d'alors ; et moi, frappé de ce tumulte, je per demander que le public restât le juge de ce que j'av tiné à l'amusement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans, après les clameurs ges ; et chacun me disait tout bas : Faites-nous d pièces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous q rire en face.

Un auteur désolé par la cabale et les criards, mais sa pièce marcher, reprend courage ; et c'est ce que Feu M. le prince de *Conti*, de patriotique mémoir frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux trie), feu M. le prince de *Conti*, donc, me porta le blic de mettre au théâtre ma préface du *Barbier*, p disait-il, que la pièce, et d'y montrer la famille, d que j'indiquais dans cette préface. « Monseigneur, li dis-je, si je mettais une seconde fois ce caractère sur comme je le montrerais plus âgé, qu'il en saurait peu davantage, ce serait bien un autre bruit ; et qu verrait le jour ? » Cependant, par respect, j'accepta le composai cette *Folle Journée*, qui cause aujourd'l meur. Il daigna la voir le premier. C'était un hon grand caractère, un prince auguste, un esprit nobl le dirai-je ? il en fut content.

Mais quel piège, hélas ! j'ai tendu au jugement d tiques en appelant ma comédie du vain nom de *Fc née !* Mon objet était bien de lui ôter quelque imp mais je ne savais pas encore à quel point un cha d'annonce peut égarer tous les esprits. En lui lai véritable titre, on eût lu l'*Époux suborneur*. C'était une autre piste ; on me courait différemment. Mais de *Folle Journée* les a mis à cent lieues de moi : plus rien vu dans l'ouvrage que ce qui n'y sera ja cette remarque un peu sévère, sur la facilité de p change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu d *Georges Dandin*, si *Molière* eût appelé son drame l *des alliances*, il eût porté bien plus de fruit ; si *Roq*

son *Légataire*, la *Punition du célibat*, la pièce nous frémir. Ce à quoi il ne songea pas, je l'ai fait avec moi. Mais qu'on ferait un beau chapitre sur tous les vices des hommes et la morale du théâtre, et qu'on ne l'intitulât de *l'Influence de l'affiche* ?

Qu'il en soit, la *Folle Journée* resta cinq ans au porteur ; les comédiens ont su que je l'avais, ils me l'ont rachetée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on peut voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre à leur émulation, soit qu'ils sentissent avec le public que pour lui plaire en comédie il fallait de nouveaux efforts, cette pièce aussi difficile n'a été jouée avec autant d'enthousiasme ; et si l'auteur (comme on le dit) est resté au-dessous de son mérite, il n'y a pas un seul acteur dont cet ouvrage a accru, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à la lecture, à l'adoption des comédiens.

L'éloge outré qu'ils en firent, toutes les sociétés voulurent le connaître, et dès lors il fallut me faire des querelles de toute espèce, ou céder aux instances universelles. Dès que j'eus vus les grands ennemis de l'auteur ne manquèrent pas à se rendre à la cour qu'il blessait dans cet ouvrage, d'ailleurs tissu de bêtises, la religion, le gouvernement, tous les vices de la société, les bonnes mœurs ; et qu'enfin la vertu opprimée et le vice triomphant, comme de raison, on s'en vante. Si les graves messieurs qui l'ont tant répété me font honneur de lire cette préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste ; et la bourgeoise intégrité que je me suis réservée dans mes citations n'en fera que mieux ressortir la noblesse de leur caractère.

Enfin, dans le *Barbier de Séville*, je n'avais qu'ébranlé dans ce nouvel essai, plus infâme et plus séditionnaire, l'édifice universel de fond en comble. Il n'y avait plus rien de solide si l'on permettait cet ouvrage. On abusait l'autorité par les plus insidieux rapports ; on cabalait auprès des corps savants ; on alarmait les dames timorées ; on me faisait remettre sur le prie-Dieu des oratoires : et moi, selon les circonstances et les lieux, je repoussais la basse intrigue par l'excès de patience, par la roideur de mon respect, par la raison de ma docilité ; par la raison, quand on voulait le dire.

Cet combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du *Figaro* : que reste-t-il des allusions qu'on s'efforce à nous enlever dans l'ouvrage ? Hélas ! quand il fut composé, tout ce qui est aujourd'hui n'avait pas même encore germé : tout un autre univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandais qu'un jour que l'on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans ce jour, objet d'un tel déchainement ? La plus badine des

intrigues. Un grand seigneur espagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire, et les efforts que cette fille fait pour épouser celui qu'elle doit épouser, et la femme du seigneur, résistent pour faire échouer dans son dessein un maître abominable que son rang, sa fortune et sa prodigalité rendent tout-sans pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La pièce est sous vos yeux.

D'où naissent donc ces cris perçants ? De ce qu'au lieu de poursuivre un seul caractère vicieux, comme le jaloux, l'ambitieux, l'avare, ou l'hypocrite, ce qui ne lui eût fait que les bras qu'une seule classe d'ennemis, l'auteur a pu faire d'une composition légère, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la société. Mais comme ce n'est pas là ce qui a frappé un ouvrage aux yeux du censeur éclairé, tous, en l'appréhendant, l'ont réclamé pour le théâtre. Il a donc fallu l'y laisser : alors les grands du monde ont vu jouer avec ses

Cette pièce où l'on peint un insolent valet
Disputant sans pudeur son épouse à son maître.

M. GUDIN.

Oh ! que j'ai de regrets de n'avoir pas fait de ce sujet moral une tragédie bien sanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas fait de *Figaro*, dans sa jalouse fureur je lui aurais fait noblement poignarder le puissant vicieux ; et comme il aurait vu son honneur dans des vers carrés, bien ronflants, et qu'un jaloux, tout au moins général d'armée, aurait eu pour quelque tyran bien horrible, et régnant au plus mal sur un peuple désolé ; tout cela, très-loin de nos cœurs, n'aurait je crois, blessé personne ; on eût crié *bravo ! ouvrage moral !* Nous étions sauvés, moi et mon *Figaro* sauvés.

Mais ne voulant qu'amuser nos Français et non faire verser les larmes de leurs épouses, de mon coupable j'ai fait un jeune seigneur de ce temps-là, prodigue et galant, même un peu libertin, à peu près comme les seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oserait-on dire au d'un seigneur, sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie ? N'est-ce pas là le défaut le plus contesté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup d'ici et modestement (et c'est un noble effort) en convenant de la raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respectueux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Mais vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été blessé les vraisemblances ? Concluez donc en faveur de moi, puis-je enfin je ne l'ai pas fait.

à défaut même dont je l'accuse n'aurait produit aucun effet comique, si je ne lui avais gaiement opposé même le plus dégourdi de sa nation, *le véritable Figaro*, tout en défendant *Suzanne*, sa propriété, se moque des efforts de son maître, et s'indigne très-plaisamment qu'il jouster de ruse avec lui, maître passé dans ce genre de crime.

Enfin, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, et les principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que l'éducation a de plus entraînant, et le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu peut opposer à cette supériorité, il naît dans ma pièce un jeu plaisant d'intrigue, où le héros, contrarié, lassé, harassé, toujours arrêté par ses vœux, est obligé, trois fois dans cette journée, de se prosterner aux pieds de sa femme, qui, bonne, indulgente et sensible, finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font tous les jours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, messieurs ?

Vous trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends ? Accueillez-en une plus sévère qui blesse vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est un seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses vices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer, dans ses domaines, de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, et finir, comme celui-ci, par être la risée de ses valets. Et c'est ce que l'auteur a très-fortement prononcé, lorsqu'en sur, au cinquième acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidèle, montre à son jardinier un cabinet, en lui dit : *Entres-y, toi, Antonio ; conduis devant son juge l'infidèle qui m'a déshonoré ;* et que celui-ci lui répond : *il y a, Seigneur, une bonne Providence ! Vous en avez tant fait dans les autres, qu'il faut bien aussi qu'à votre tour...*

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage ; et si il convenait à l'auteur de démontrer aux adversaires à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la moralité du coupable plus loin qu'on ne devait l'attendre de son serment de son pinceau, je leur ferais remarquer que, inséré dans tous ses projets, le comte *Almaviva* se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la comtesse usait de ruse pour aveugler sa justice dans le dessein de le trahir, devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ses pieds son époux sans le gradier à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse brise un lien respecté, l'on reprocherait justement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables : car nos jugements sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes ; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point de conduite. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage est que nul ne veut faire une

tromperie au comte, mais seulement l'empêcher d'en à tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve moyens du reproche ; et de cela seul que la comtesse n que ramener son mari, toutes les confusions qu'il ép sont certainement très-morales ; aucune n'est avilissai

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'i oppose à ce mari peu délicat la plus vertueuse des fem par goût et par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé, quand l'expose-t vos regards ? Dans le moment critique où sa bienveil pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'app prendre trop d'empire sur elle. C'est pour mieux fair sortir l'amour vrai du devoir, que l'auteur la met u ment aux prises avec un goût naissant qui le combal combien on s'est étayé de ce léger mouvement dram pour nous accuser d'indécence ! On accorde à la tri que toutes les reines, les princesses, aient des passion allumées qu'elles combattent plus ou moins ; et l'on n fre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire lutter contre la moindre faiblesse ! O grande infam l'affiche ! jugement sûr et conséquent ! Avec la différe genre, on blâme ici ce qu'on approuvait là. Et cepend ces deux cas, c'est toujours le même principe : point d sans sacrifice.

J'ose en appeler à vous, jeunes infortunées que vot heur attache à des *Almaviva* ! distingueriez-vous t votre vertu de vos chagrins, si quelque intérêt im pendant trop à les dissiper, ne vous avertissait enfin q temps de combattre pour elle ? Le chagrin de perdre t n'est pas ici ce qui nous touche : un regret aussi pe est trop loin d'être une vertu. Ce qui nous plait dans tesse, c'est de la voir lutter franchement contre un go sant qu'elle blâme, et des ressentiments légitimes. Les qu'elle fait alors pour ramener son infidèle époux, dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles goût et de sa colère, on n'a nul besoin d'y penser p plaudir à son triomphe ; elle est un modèle de vertu, ple de son sexe et l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des scènes, si cipe avoué de toute decence théâtrale n'a point frap juges à la représentation, c'est vainement que j'en ét ici le développement et les conséquences : un tribuna quité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est de perdre ; et ma comtesse n'est point traduite au pai de la nation : c'est une commission qui la juge.

On a vu la légère esquisse de son aimable caractèr la charmante pièce d'*Heureusement*. Le goût naissant

Une femme éprouve pour son petit cousin l'officier n'y paraît blâmable à personne, quoique la tournure des scènes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre manière, si l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'auteur, *heureusement*. Heureusement aussi l'on n'avait pas le projet de calomnier l'auteur : chacun se livra de bonne foi à ce doux intérêt que lui inspire une jeune femme honnête et sensible, qui réprime ses premiers goûts ; et notez que, dans cette pièce, l'époux paraît qu'un peu sot ; dans la mienne il est infidèle : mais la comtesse a plus de mérite.

Aussi, dans l'ouvrage que je défends, le plus véritable intérêt se porte-t-il sur la comtesse ; le reste est dans le même esprit.

Pourquoi *Suzanne* la camériste, spirituelle, adroite et rusée, a-t-elle aussi le droit de nous intéresser ? C'est qu'attaquée par un séducteur puissant, avec plus d'avantage qu'il en faudrait pour vaincre une fille de son état, elle n'hésite pas à confier les intentions du comte aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite : sa maîtresse et son fiancé. C'est que, dans tout son rôle, presque le plus long de la pièce, il n'y a pas une phrase, un mot, qui ne respire la sagesse et l'attachement à ses devoirs : la seule ruse qu'elle se permette est en faveur de sa maîtresse, à qui son dévouement est cher, et dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi, dans ses libertés sur son maître, *Figaro* m'abuse-t-il, au lieu de m'indigner ? C'est que, l'opposé des vains, il n'est pas, et vous le savez, le malhonnête homme de la pièce : en le voyant forcé, par son état, de repousser l'injure avec adresse, on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il se ruse avec son seigneur que pour garantir ce qu'il aime et sauver sa propriété.

Donc, hors le comte et ses agents, chacun fait dans la pièce à peu près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes parce qu'ils disent du mal les uns des autres, c'est une erreur très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du siècle : on laisse la vie à ne faire autre chose ! Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absents, que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très-souvent : « Quel diable d'homme, et qu'il est contrariant ! il dit du bien de tout le monde ! »

Est-ce mon page, enfin, qui vous scandalise ? et l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage serait-elle dans l'accessoire ? O censeurs délicats, beaux-esprits sans fatigue, inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réflexions de cinq années, soyez justes une fois, sans tirer à conséquence ! Un enfant de treize ans, aux premiers battements du cœur cherchant tout sans rien démêler, idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux, d'un objet cé-

leste pour lui, dont le hasard fit sa marra-ine. t-il un su-
de scandale ? Aimé de tout le monde au châ-ur, vil, espè-
gle et brûlant comme tous les enfants spiri-ueils, par sa
agitation extrême il dérange dix fois, sans le vouloir, les œu-
rables projets du comte. Jeune adepte de la nature, tout
qu'il voit à droit de l'agiter : peut-être n'est plus un en-
fant, mais il n'est pas encore un homme ; et c'est le moment
que j'ai choisi pour qu'il obtint de l'intérêt, et, sans forcer per-
sonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inspire
partout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour ? Cen-
seurs, ce n'est pas là le mot. Vous êtes trop éclairés pour
ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéressé :
on ne l'aime donc pas encore ; on sent qu'un jour on l'aimera.
Et c'est ce que l'auteur a mis avec gaieté dans la bouche de
Suzanne, quand elle dit à cet enfant : *Oh ! dans trois ou qua-
tre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit va-
rien !...*

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'en-
fance, nous le faisons exprès tutoyer par *Figaro*. Supposez-
lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces
libertés ? Voyez-le à la fin de son rôle ; à peine a-t-il un habil-
d'officier qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries
du comte, sur le quiproquo d'un soufflet. Il sera fier, notre
étourdi ! mais c'est un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu
nos dames, dans les loges, aimer mon page à la folie ? Que
lui voulaient-elles ? hélas ! rien : c'était de l'intérêt aussi ;
mais, comme celui de la comtesse, un pur et naïf intérêt...
un intérêt... sans intérêt.

Mais est-ce la personne du page ou la conscience du sei-
gneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que
l'auteur les condamne à se rencontrer dans la pièce ? Fixez
ce léger aperçu, il peut vous mettre sur la voie ; ou plutôt
apprenez de lui que cet enfant n'est amené que pour ajouter
à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le
plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut
être mis au désespoir par l'être le moins important, par ce-
lui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon page aura dix-huit ans, avec le caractère vil
et bouillant que je lui ai donné, je serai coupable à mon
tour si je le montre sur la scène. Mais à treize ans, qu'ins-
pire-t-il ? quelque chose de sensible et doux, qui n'est amitié
ni amour, et qui tient un peu de tous deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces im-
pressions, si nous vivions dans un siècle moins chaste, dans
un de ces siècles de calcul, où, voulant tout prématuré,
comme les fruits de leurs serres chaudes, les grands ma-
riaient leurs enfants à douze ans, et faisaient plier la nature,
la décence et le goût aux plus sordides convenances, en se

tant surtout d'arracher de ces êtres non formés des enfants encore moins formables, dont le bonheur n'occupait personne, et qui n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages qui n'avait nul rapport à eux, mais uniquement leur noia. Heureusement nous en sommes bien loin : et le caractère de mon page, sans conséquence pour lui-même, n'a une relative au comte, que le moraliste aperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos juges. Ainsi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque chose de moral. Le seul qui semble y déroger est le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement dont son *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, se voir au moins punie par la confession de sa faute, lorsqu'elle reconnaît son fils. L'auteur eût pu en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille séduite est celle des hommes et non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? Il l'a fait, censeurs raisonnables ! Étudiez la scène suivante, qui faisait le nerf du troisième acte, et que les comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau si sévère n'obscurcît la gaieté de l'action.

Quand *Molière* a bien humilié la coquette ou coquine du *Misanthrope* par la lecture publique de ses lettres à tous ses parents, il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés : cela raison ; qu'en ferait-il ? Vicieuse par goût et par choix, jeune aguerrie, femme de cour, sans aucune excuse d'erreur, et fléau d'un fort honnête homme, il l'abandonne à nos reproches, et telle est sa moralité. Quant à moi, saisissant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnaissance, je montrai cette femme humiliée, et *Bartholo* qui la refuse, et *Figaro* leur fils commun, dirigeant l'attention publique sur les vrais auteurs du désordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure. Telle est la marche de la scène.

BRID'OISON.

(Parlant de Figaro qui vient de reconnaître sa mère en *Marceline*.)
C'est clair : i-il ne l'épousera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! Et votre fils ? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait venu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

Et si l'on y regardait de si près, personne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE, s'échauffant par degrés.

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! Mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est la règle.

MARCELINE, vivement.

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes, c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse : vous et vos magistrats si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister ! Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO.

Ils font broder jusqu'aux soldats !

MARCELINE, exaltée.

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes : Ah ! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, à part.

Que trop raison.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste ? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle l'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mère tendre, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour

toi, mon fils ! gai, libre et bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mère. *

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot, en effet ! il y a des mille et mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! Tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau ; et maintenant que la pièce est connue, si les comédiens avaient le courage de le restituer à ma prière, je pense que le public leur en saurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde, qui me reprochaient, à la lecture, de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs. — Non, messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique, *la corruption des jeunes personnes* ; et j'avais raison de le dire, que vous trouvez ma pièce trop gaie, parce qu'elle est souvent trop sévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* est un soleil tournant, qui brûle, en jaillissant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître : au temps qui court, on a beau jeu sur cette matière au théâtre. M'est-il permis de composer en auteur qui sort du collège ? de toujours faire rire des enfants, sans jamais rien dire à des hommes ? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale en faveur de ma gaieté, comme on passe aux Français un peu de folie en faveur de leur raison ?

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévères : quiconque a dit tout ce qu'il sait dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent pour un des sujets les plus moraux du théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mère coupable* ; et si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'élèverai mon langage à la hauteur de mes situations ; j'y prodiguerai les traits de la plus austère morale, et je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop

ménagés. Apprêtez-vous donc bien, messieurs, à me tourmenter de nouveau : ma poitrine a déjà grondé ; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colère.

Et vous, honnêtes indifférents, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien ; jeunes personnes modestes et timides, qui vous plaisez à ma *Folle Journée* (et je n'entreprends sa défense que pour justifier votre goût), lorsque vous verrez dans le monde un de ces hommes tranchants critiquer vaguement la pièce, tout blâmer sans rien désigner, surtout la trouver indécente ; examinez bien cet homme-là, sachez son rang, son état, son caractère, et vous connaîtrez sur-le-champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

On sent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*abbé Bazile*, peuvent calomnier ; *ils médieraient, qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encore de ces libellistes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage, l'assassinat étant trop dangereux, que de lancer, du cintre de nos salles, des vers inlâmes contre l'auteur, pendant que l'on jouait sa pièce. Ils savent que je les connais : si j'avais eu dessein de les nommer, ç'aurait été au ministère public ; leur supplice est de l'avoir craint, il suffit à mon ressentiment : mais on n'imaginera jamais jusqu'où ils ont osé élever les soupçons du public sur une aussi lâche épigramme ! semblables à ces vils charlatans du pont Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farcissent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importants, qui, blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal, sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en bas au spectacle, dans le très-plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colère ; s'avancant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'auteur, et se retirant aussitôt pour celer un peu de grimace ; emportés par un mot de la scène, et soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste : au plus léger trait de gaieté jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en faisant les pudiques, et regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale ; puis, aux grands applaudissements, lancer sur le public un regard inéprisant, dont il est écrasé ; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle *Motière* lequel, outré du succès de l'*École des femmes*, criait des balcons au public : *Ris donc, public, ris donc ?* En vérité, c'est un plaisir, et j'en ai joué bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de la

urnée, on s'échauffait dans le foyer (même d'hon-
 béiens) sur ce qu'ils nommaient spirituellement *mon*
 Un petit vieillard sec et brusque, impatienté de tous
 frappe le plancher de sa canne, et dit en s'en al-
 Français sont comme les enfants qui braillent quand
berne. Il avait du sens, ce vieillard! Peut-être on
 mieux parler : mais pour mieux penser, j'en défie.
 cette intention de tout blâmer, on conçoit que les
 plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je
 du vingt fois un murmure descendre des loges à
 onse de *Figaro*?

LE COMTE.

éputation détestable!

FIGARO.

vous mieux qu'elle! Y a-t-il beaucoup de seigneurs
sont en dire autant?

moi, qu'il n'y en a point; qu'il ne saurait y en
 moins d'une exception bien rare. Un homme ob-
 peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui
 le l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un sot en
 paraît une fois plus sot parce qu'il ne peut plus rien
 de même un grand seigneur, l'homme élevé en di-
 que la fortune et sa naissance ont placé sur le grand
 et qui, en entrant dans le monde, eut toutes les
 ions pour lui, vaut toujours moins que sa réputation,
 vient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple
 n du sarcasme devait-elle exciter le murmure? Si
 lication paraît fâcheuse aux grands peu soigneux de
 ire, en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui
 t nos respects? et quelle maxime plus juste au théâ-
 servir de frein aux puissants, et tenir lieu de leçon
 qui n'en reçoivent point d'autres?

qu'il faille oublier (a dit un écrivain sévère, et je
 à le citer parce que je suis de son avis), non qu'il
 blier, dit-il, ce qu'on doit aux rangs élevés : il est
 contraire que l'avantage de la naissance soit le
 contesté de tous, parce que ce bienfait gratuit de
 é, relatif aux exploits, vertus ou qualités des aïeux
 reçu, ne peut aucunement blesser l'amour-propre
 auxquels il fut refusé; parce que, dans une monar-
 l'on ôtait les rangs intermédiaires, il y aurait trop
 monarque aux sujets; bientôt on n'y verrait qu'un
 et des esclaves : le maintien d'une échelle graduée
 ireur au potentat intéresse également les hommes
 les rangs, et peut-être est le plus ferme appui de la
 tion monarchique. »

quel auteur parlait ainsi? qui faisait cette profession
 ir la noblesse, dont on me suppose si loin? C'était

PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS, plaidant par écrit au parlement d'Aix, en 1778, une grande et sévère question qui décida bientôt de l'honneur d'un noble et du sien. Dans l'ouvrage que je défends, on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens seuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais. Voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc ! les abus sont-ils devenus si sacrés, qu'on n'en puisse attaquer aucun sans lui trouver vingt défenseurs ?

Un avocat célèbre, un magistrat respectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oison* ? Ce mot de *Figaro* sur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours (*c'est dégrader le plus noble institut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat ; et mon respect pour la magistrature ne sera pas plus suspecté quand on saura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau suivant, aussi tiré d'un moraliste, lequel, parlant des magistrats, s'exprime en ces termes formels :

• Quel homme aisé voudrait, pour le plus modique honoraire, faire le métier cruel de se lever à quatre heures, pour aller au palais tous les jours s'occuper, sous des formes prescrites, d'intérêts qui ne sont jamais les siens ? d'éprouver sans cesse l'ennui de l'importunité, le dégoût des sollicitations, le bavardage des plaideurs, la monotonie des audiences, la fatigue des délibérations, et la contention d'esprit nécessaire aux prononcés des arrêts, s'il ne se croyait pas payé de cette vie laborieuse et pénible par l'estime et la considération publiques ? Et cette estime est-elle autre chose qu'un jugement, qui n'est même aussi flatteur pour les bons magistrats qu'en raison de sa rigueur excessive contre les mauvais ? »

Mais quel écrivain m'instruisait ainsi par ses leçons. Vous allez croire encore que c'est **PIERRE-AUGUSTIN** ; vous l'avez dit : c'est lui, en 1773, dans son quatrième mémoire, en défendant jusqu'à la mort sa triste existence, attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer, et je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de saper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhensibles au théâtre ; votre monologue surtout contient, sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence. — Eh ! croyez-vous, messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure et l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage ? que je n'aie pas dû justifier ce que j'avais osé écrire ? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé ? *Que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours*. Est-ce donc là une vérité d'une

conséquence dangereuse ? Au lieu de ces inquisitions puériles et qui seules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais, si, comme en Angleterre, on était assez sage ici pour traiter les sottises avec ce mépris qui les tue, loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriraient en germant, et ne se propageraient point. Ce qui multiplie les libelles est la faiblesse de les craindre ; ce qui fait vendre les sottises est la sottise de les défendre.

Et comment conclut Figaro ? *Que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardiesses coupables, ou bien des aiguillons de gloire ? des moralités insidieuses, ou des maximes réfléchies, aussi justes qu'encourageantes ?

Supposez-les le fruit des souvenirs. Lorsque, satisfait du présent, l'auteur veille pour l'avenir dans la critique du passé, qui peut avoir droit de s'en plaindre ? Et si, ne désignant ni temps, ni lieu, ni personnes, il ouvre la voie au théâtre à des réformes désirables, n'est-ce pas aller à son but ?

La *Folle Journée* explique donc comment, dans un temps prospère, sous un roi juste et des ministres modérés, l'écrivain peut tonner sur les oppresseurs, sans craindre de blesser personne. C'est pendant le règne d'un bon prince qu'on écrit sans danger l'histoire des méchants rois ; et plus le gouvernement est sage, est éclairé, moins la liberté de dire est en presse : chacun y faisant son devoir, on n'y craint pas les allusions ; nul homme en place ne redoutant ce qu'il est forcé d'estimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature qui fait notre gloire au dehors, et nous y donne une sorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous ? Chaque peuple tient à son culte et chérit son gouvernement. Nous ne sommes pas restés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-dessus d'eux. Notre littérature seule, estimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue française, et nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée, qui justifie, en l'honorant, la protection que le gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le seul avantage qui lui manque, c'est alors qu'on peut voir dans nos académies l'homme de la cour siéger avec les gens de lettres ; les talents personnels et la considération héritée se disputer ce noble objet, et les archives académiques se remplir presque également de papiers et de parchemins.

Revenons à la *Folle Journée*.

Un monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise

un peu trop, me disait un soir au spectacle : « Expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi dans votre pièce on trouve tant de phrases négligées qui ne sont pas de votre style? — De mon style, monsieur! Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie : ne connaissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit. »

Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages et les mets en situation. — Songe à toi, *Figaro*, ton maître va te deviner. Sauvez-vous vite, *Chérubin*! c'est le comte que vous touchez. — Ah! comtesse, quelle imprudence avec un époux si violent! — Ce qu'ils diront, je n'en sais rien; c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas; que je reconnaitrai *Bazile*, lequel n'a pas l'esprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du comte, qui n'a pas la sensibilité de la comtesse, qui n'a pas la gaieté de *Zuzanne*, qui n'a pas l'espièglerie du page, et surtout aucun d'eux la sublimité de *Brid'oison*. Chacun y parle son langage : eh! que le dieu du naturel les préserve d'en parler à d'autres! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, et non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style.

Quelques malveillants ont voulu jeter de la défaveur sur cette phrase de *Figaro* : *Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche!* A travers le nuage d'une conception indigeste, ils ont feint d'apercevoir que je répands une lumière décourageante sur l'état pénible du soldat; et il y a des choses qu'il ne faut jamais dire. Voilà dans toute sa force l'argument de la méchanceté; reste à en prouver la bêtise.

Si, comparant la dureté du service à la modicité de la paye, ou discutant tel autre inconvénient de la guerre, et comptant la gloire pour rien, je versais de la défaveur sur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderait justement compte d'un mot indiscretement échappé. Mais du soldat au colonel, au général exclusivement, quel imbécile homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les secrets du cabinet, pour lesquels il fait la campagne? C'est de cela seul qu'il s'agit dans la phrase de *Figaro*. Que ce fou-là se montre s'il existe; nous l'enverrons étudier sous le philosophe *Babouc*, lequel éclaircit disertement ce point de la discipline militaire.

En raisonnant sur l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les occasions difficiles, *Figaro* pouvait également opposer à sa situation tout état qui exige une obéissance implicite; et le cénobite zélé, dont le devoir est de tout croire

sans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire est de tout affronter sur des ordres non motivés, de tuer et se faire tuer pour des intérêts qu'il ignore. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, sinon qu'un homme libre de ses actions doit agir sur d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu ! si j'avais fait usage d'un mot qu'on attribue au *grand Condé*, et que j'entends louer à outrance par ces mêmes logiciens qui déraisonnent sur ma phrase ? A les croire, le *grand Condé* montra la plus noble présence d'esprit, lorsque arrêtant *Louis XIV* prêt à pousser son cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque : *Sire, avez-vous besoin du bâton de maréchal ?*

Heureusement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande sottise. C'eût été dire au roi, devant toute son armée : Vous moquez-vous donc, sire, de vous exposer dans un fleuve ? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir besoin d'avancement ou de fortune !

Ainsi l'homme le plus vaillant, le plus grand général du siècle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotisme et la gloire ! un misérable calcul d'intérêt eût été, selon lui, le seul principe de la bravoure ! Il eût dit là un affreux mot ! et si j'en avais pris le sens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laissons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hasard, sans se rendre compte de rien ; s'extasier sur une sottise qui n'a pu jamais être dite, et proscrire un mot juste et simple, qui ne montre que du bon sens.

Un autre reproche assez fort, mais dont je n'ai pu me laver, est d'avoir assigné pour retraite à la comtesse un certain couvent d'*Ursulines*. *Ursulines !* a dit une dame, joignant les mains avec éclat. *Ursulines !* a dit un seigneur, en se renversant de surprise sur un jeune Anglais de sa loge. *Ursulines !* ah, milord ! si vous entendiez le français !... Je sens, je sens beaucoup, madame, dit le jeune homme en rougissant. — C'est qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux *Ursulines !* Abbé, parlez-nous donc ! L'abbé (toujours appuyée sur l'Anglais), comment trouvez-vous *Ursulines ?* — Fort indécent, répond l'abbé, sans cesser de lorgner *Suzanne* ; et tout le beau monde a répété : *Ursulines est indécent*. Pauvre auteur ! on te croit jugé, quand chacun songe à son affaire. En vain j'essayais d'établir que, dans l'événement de la scène, moins la comtesse a dessein de se cloître, plus elle doit le feindre et faire croire à son époux que sa retraite est bien choisie : ils ont proscriit mes *Ursulines !*

Dans le plus fort de la rumeur, moi, bon homme, j'avais été jusqu'à prier une des actrices qui font le charme de ma pièce de demander aux mécontents à quel autre couvent de

filles ils estimaient qu'il fût *décent* que l' [] fit entrer la comtesse ? A moi, cela m'était égal ; je l'a [] mise où l'on aurait voulu ; aux *Augustines*, aux *Célestines*, aux *Clairelles*, aux *Visitandines*, même aux *Petites-Cordelières*, tant j'ai tiens peu aux *Ursulines*. Mais on agit si durement !

Enfin, le bruit croissant toujours, pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laissé le mot *Ursulines* à la place où je l'avais mis : chacun alors content de soi, de tout l'esprit qu'il avait montré, s'est apaisé sur *Ursulines*, et l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi, ils n'en ont point fait à ma pièce ; et s'ils sentaient seulement autant de joie à la déchirer que j'eus de plaisir à la faire, il n'y aurait personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point ; et ils ne rient point à ma pièce, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais plusieurs amateurs qui sont même beaucoup mieux depuis le succès du *Mariage* : excusons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'ensemble et de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaieté ; à un dialogue assez vil, dont la facilité nous cache le travail, si l'auteur a joint une intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, qui se noue et se dénoue sans cesse, à travers une foule de situations comiques, de tableaux piquants et variés qui soutiennent, sans la fatiguer, l'attention du public pendant les trois heures et demie que dure le même spectacle (essai que nul homme de lettres n'avait encore osé tenter) ; que restait-il à faire à de pauvres méchants que tout cela irrite ? Attaquer, poursuivre l'auteur par des injures verbales, manuscrites, imprimées : c'est ce qu'on a fait sans relâche. Ils ont même épuisé jusqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'esprit de tout ce qui influe en France sur le repos d'un citoyen. Heureusement que mon ouvrage est sous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois le voit, le juge et l'apprécie. Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir, est la seule vengeance que je me sois permise. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels : le récit d'un mal trop connu touche peu ; mais dans quatre-vingts ans il portera son fruit. Les auteurs de ce temps-là compareront leur sort au nôtre, et nos enfants sauront à quel prix on pouvait amuser leurs pères.

Allons au fait ; ce n'est pas tout cela qui blesse. Le vrai motif qui se cache, et qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, est renfermé dans ce quatrain :

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter

Est-il avec fureur déchiré par les sots ?

Recevoir, prendre et demander,

Voilà le secret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtisan, le définit dans ces termes sévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais viendrai-je sur ce point? Si c'est un mal, le remède serait dire : il faudrait poser méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer, revenir à montrer qu'il n'y a point de synonyme en français entre *l'homme de la cour*, *l'homme de cour*, et *le courtisan par métier*.

Il faudrait répéter qu'*homme de la cour* peint seulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la noblesse et l'éclat que son rang lui impose ; que si cet *homme de la cour* aime le bien par goût, sans intérêt ; qu'il, loin de jamais nuire à personne, il se fait estimer de ses maîtres, aimer de ses égaux et respecter des autres, alors cette acception reçoit un nouveau lustre ; et j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaisir, s'il en était question.

Il faudrait montrer qu'*homme de cour*, en bon français, est moins l'énoncé d'un état que le résumé d'un caractère adroit, liant, mais réservé ; pressant la main de tout le monde en glissant chemin à travers ; menant finement son intrigue avec l'air de toujours servir ; ne se faisant point d'ennemis, mais donnant près d'un fossé, dans l'occasion, de l'épaule au meilleur ami, pour assurer sa chute et le remplacer sur la crête ; laissant à part tout préjugé qui pourrait ralentir sa marche ; souriant à ce qui lui déplaît, et critiquant ce qu'il approuve, selon les hommes qui l'écoutent ; dans les liaisons utiles de sa femme ou de sa maîtresse, ne voyant que ce qu'il doit voir ; enfin...

Prenant tout, pour le faire court,
En véritable homme de cour.

LA FONTAINE.

Cette acception n'est pas aussi défavorable que celle du *courtisan par métier*, et c'est l'homme dont parle *Figaro*.

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier ; quand, parcourant tous les possibles, je le montrerais avec son maintien équivoque, haut et bas à la fois ; rampant avec orgueil ; ayant toutes les prétentions sans en justifier une ; se donnant l'air du *protégement* pour se faire chef de parti ; dénigrant tous les concurrents qui balanceraient son crédit ; faisant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer ; vendant ses maîtresses à son maître, lui faisant payer ses plaisirs, etc., etc., et quatre pages d'etc., il faudrait toujours revenir au distique de *Figaro* : *Recevoir, prendre et demander, voilà le secret en trois mots*.

Pour ceux-ci, je n'en connais point ; il y en eut, dit-on, sous *Henri III*, sous d'autres rois encore ; mais c'est l'affaire de l'historien : et quant à moi, je suis d'avis que les vicieux

du siècle en sont comme les saints; qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais puisque j'ai promis la critique de ma pièce, il faut enfin que je la donne.

En général, son grand défaut est *que je ne l'ai point faite en observant le monde; qu'elle ne peint rien de ce qui existe, et ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit; que ses mœurs, basses et corrompues, n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'est ce qu'on lisait dernièrement dans un beau discours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique et torse avec laquelle un sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du stylet au flanc, je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressemblait beaucoup à ma pièce; que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi; mais que pour la génération présente, elle ne lui ressemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur, ni seigneur libertin, ni courtisan avide, ni juge ignorant ou passionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur bassement jaloux. Et que si des âmes pures, qui ne s'y reconnaissent point du tout, s'irritent contre ma pièce et la déchirent sans relâche, c'est uniquement par respect pour leurs grands-pères et sensibilité pour leurs petits-enfants. J'espère, après cette déclaration, qu'on me laissera bien tranquille; ET J'AI FINI.

PERSONNAGES

- LE COMTE ALMAVIVA**, grand corrégidor d'Andalousie.
LA COMTESSE, sa femme.
FIGARO, valet de chambre du comte et concierge du château.
JEANNE, première camériste de la comtesse, et fiancée de Figaro.
MARCELINE, femme de charge.
ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne et père de Fan-
chette.
FANCHETTE, fille d'Antonio.
MÉRUBIN, premier page du comte.
ARTHOLLO, médecin de Séville.
LAZILE, maître de clavecin de la comtesse.
DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siège.
DOUBLE-MAIN, greffier, secrétaire de don Gusman.
UN HUISSIER-AUDIENCIER.
TRIPLE-SOLEIL, jeune pastoureau.
UNE JEUNE BERGÈRE.
PIÉDRILLE, piqueur du comte.

PERSONNAGES MUETS

- TROUPE DE VALETS**.
TROUPE DE PAYSANNES.
TROUPE DE PAYSANS.

La scène est au château d'Agua-Frescas, à trois lieues de Séville.

CARACTÈRES ET HABILLEMENTS

DE LA PIÈCE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très-noblement, mais avec et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au bon ton de manières. Dans les mœurs de ce temps-là les grands traitaient en badinages l'entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien jouer que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien tel (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement des premier et deuxième actes est un habit de chasse et bottines à mi-jambes, de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer sensibilité réprimée, ou une colère très-moderée ; rien surtout qui déplaît aux yeux du spectateur, son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, le plus difficile de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de la demoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement des premier, deuxième et quatrième actes, est une robe à la mode, et nul ornement sur la tête : elle est chez elle, et comédie française. Au cinquième acte elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y a autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier comédien de théâtre, M. Prévile, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées, et pourrait s'élever à une haute conception.

Son vêtement comme dans le *Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et ricieuse, mais non de gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices ; son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a point vu la demoiselle Coutat doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à la mode, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appelée depuis, par nos chandises, à la *Suzanne*. Dans la fête du quatrième acte, le comte lui sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes et à rubans blancs. Elle porte, au cinquième acte, la levite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les

et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteur très-morale qui suit la reconnaissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés; de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoit presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très-jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très-jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la comtesse, ailleurs un charmant polisson; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère, il s'élançait à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, et tout entier à chaque événement; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, aux premier et deuxième actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans le *Barbier de Séville*; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans le *Barbier de Séville*; il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie; et l'acteur se tromperait lourdement et jouerait à contre-sens, s'il y cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au cou, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge; mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue, à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIFE-SOLEIL. Habit de paysan, les manchos pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

426 CARACTÈRES ET HABILLEMENTS.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une raie sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habit paysans, les autres en habits de livrée.

PLACEMENT DES ACTEURS

Pour faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque scène le nom des personnages dans l'ordre où le spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la scène, il est désigné un nouvel ordre de noms, écrit en note à l'instant qu'il arrive. Il est important de conserver les bonnes positions théâtrales, le relâchement dans l'habitude donnée par les premiers acteurs en produit bientôt un total dans les pièces, qui finit par assimiler les troupes négligentes aux plus faibles médiocres de société.

LE

MARIAGE DE FIGARO

ACTE PREMIER

Une chambre à demi démeublée ; un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appelé chapeau de la mariée.

SCÈNE PREMIÈRE

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

FIGARO, lui prend les mains.

Sans comparaison, ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux !...

SUZANNE, se retire.

Que mesures-tu donc là, mon fils ?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre ?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

Pourquoi ?
FIGARO.

Je n'en veux point.
SUZANNE.

Mais encore ?
FIGARO.

Elle me déplaît.
SUZANNE.

On dit une raison.
FIGARO.

Si je n'en veux pas dire ?
SUZANNE.

Oh ! quand elles sont sûres de nous !
FIGARO.

Prouver que j'ai raison serait accorder que je **paie** tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?
SUZANNE.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du **châ** plus commode, et qui tient le milieu des deux appartem La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera d côté ; zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur il quelque chose ? Il n'a qu'à tinter du sien ; **crac**, et sauts me voilà rendu.
FIGARO.

Fort bien ! Mais quand il aura **tinté** le matin, pour t ner quelque bonne et longue commission ; **zeste**, en pas, il est à ma porte, et **crac**, en trois sauts...
SUZANNE.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?
FIGARO.

Il faudrait m'écouter tranquillement.
SUZANNE.

Et qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ?
FIGARO.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les **beauté** environs, M. le comte Almaviva veut rentrer au **teau**, mais non pas chez sa femme ; c'est sur la **tienne** tends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il **espère** q logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal **Bazile**, nête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à **cha** me répète chaque jour, en me donnant leçon.
SUZANNE.

Bazile ! ô mon mignon, si jamais volée de **bois vert**
FIGARO.

Figaro sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donnait pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO.

J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes !

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seul, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il était triste !

FIGARO.

Je le sais tellement, que si M. le comte en se mariant n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Eh bien, s'il l'a détruit, il s'en repent ; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, se frottant la tête.

Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas !

FIGARO.

Quel danger ?

SUZANNE, riant.

S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux...

FIGARO.

Tu ris, friponne ! Ah ! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empocher son or !

SUZANNE.

De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte ?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, d'échapper au péril en la menant à bien : car d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien de plus simple que mille sots coquins l'ont fait. Mais... (On sonne de l'intérieur.)

SUZANNE.

Voilà madame éveillée ; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous ?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses débauchées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro ; rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui ? Je t'en souhaite ! Et qu'en dirait demain mon mari ? (Figaro l'embrasse.)

SUZANNE.

Hé bien ! hé bien !

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, se défriquant.

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir ?

FIGARO, mystérieusement.

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin (On sonne une seconde fois.)

SUZANNE, de loin, les doigts unis sur sa bouche.

Voilà votre baiser, monsieur ; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO, court après elle.

Oh ! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II

FIGARO, seul.

La charmante fille ! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices ! mais sage !... (marche vivement en se frottant les mains.) Ah ! monseigneur, monseigneur ! vous voulez m'en donner... à garder !

Merchais aussi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmena à son ambassade, et m'établit courrier de dé-
 pêches. J'entends, monsieur le comte : trois promotions à la
 fois : vous, compagnon ministre ; moi, casse-cou politique, et
 Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette
 courrier ! Pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez
 mine de l'autre à ma belle un joli chemin ! Me crottant,
 s'échinant pour la gloire de votre famille ; vous, daignant
 concourir à l'accroissement de la mienne ! Quelle douce réci-
 rocité ! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres,
 en même temps, les affaires de votre maître et celles de
 votre valet ! représenter à la fois le roi et moi dans une cour
 étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile,
 ripon mon cadet, je veux t'apprendre à clocher devant les
 roiteux ; je veux... Non, dissimulons avec eux, pour les
 préférer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur
 Figaro ! D'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour
 pousser plus sûrement ; écarter une Marceline qui de vous
 est friande en diable ; empocher l'or et les présents ; donner
 change aux petites passions de M. le comte ; étriller ron-
 nement M. du Bazile, et...

SCÈNE III

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO, s'interrompt.

.... Hé ééé, voilà le gros docteur ; la fête sera complète.
 Hé, bonjour, cher docteur de mon cœur ! Est-ce ma noce
 avec Suzon qui vous attire au château ?

BARTHOLO, avec dédain.

Ah ! mon cher monsieur, point du tout !

FIGARO.

Cela serait bien généreux !

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre !

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire ?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule !

BARTHOLO, en colère.

Bavard enragé, laissez-nous !

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur ? Les gens de votre état sont

bien durs! Pas plus de pitié des pauvres animaux... et
rité... que si c'était des hommes! Adieu, **Marceline** :
vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se baise?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (Il sort.)

SCÈNE IV

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO le regarde aller.

Ce drôle est toujours le même ! Et à moins qu'on ne
che vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fle
lent...

MARCELINE le retourne.

Enfin, vous voilà donc, éternel docteur ? toujours si
et compassé, qu'on pourrait mourir en attendant vos st
comme on s'est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante ! Hé bien, qui ren
ma présence au château si nécessaire ? M. le comte
eu quelque accident ?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incom
dieu merci ?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi ?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, avec joie.

Ah, le digne époux qui me venge !

MARCELINE.

On ne sait comment définir le comte ; il est jaloux et
tin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité ; cela va san

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que son excellence a rendue nécessaire ?

MARCELINE.

Pas tout à fait; mais dont son excellence voudrait égayer son secret l'événement avec l'épousée...

BARTHOLO.

De M. Figaro ? C'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici ? C'est une caverne ! Eh qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si longtemps.

BARTHOLO.

Je me serais débarrassée vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière ?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix ? Ne le devez-vous pas ? Où est le souvenir de vos engagements ? Qu'est devenu celui de notre petit Emmanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces ?

BARTHOLO, ôtant son chapeau.

Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville ? Et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE.

Eh bien, n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah ! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes... ?

MARCELINE.

Eh! qui pourrait-ce être, docteur, sinon le beau, le gentil, l'aimable Figaro?

BARTHOLO.

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché, toujours en belle humeur; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu qu'on du passé; semillant, généreux! généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur. Charmant enfin : mais c'est le plus grand monstre...!

BARTHOLO.

Et sa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés; et si je ne craignais d'ébruiter un petit secret des femmes!...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous. Mon être est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventureuse sent et elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des faits qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela mènera-t-il ?

MARCELINE.

Que, la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage : alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu! c'est un bon tour que de faire

épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, vite.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs en trompant mes espérances.

BARTHOLO, vite.

Et qui m'a volé dans le temps cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah ! quelle volupté... !

BARTHOLO.

De punir un scélérat...

MARCELINE.

De l'épouser, docteur, de l'épouser !

SCÈNE V

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.

L'épouser, l'épouser ! Qui donc ? Mon Figaro ?

MARCELINE, aigrement.

Pourquoi non ? Vous l'épousez bien !

BARTHOLO, riant.

Le bon argument de femme en colère ! Nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur, dont on ne parle pas.

SUZANNE, une révérence.

Votre servante, madame ; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, une révérence.

Bien la vôtre, madame ; où donc est l'amertume ? N'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens ?

SUZANNE.

Qu'il procure ?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUZANNE.

Heureusement, la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la
de madame.

SUZANNE.

Oh ! cette façon, madame, est celle des dames sava

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout ! Innocente comme un
juge !

BARTHOLO, attirant Marceline.

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, une révérence.

L'accordée secrète de monseigneur.

SUZANNE, une révérence.

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, une révérence.

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un po
dame ?

SUZANNE, une révérence.

A cet égard, madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, une révérence.

C'est une si jolie personne que madame !

SUZANNE, une révérence.

Eh ! mais assez pour désoler madame.

MARCELINE, une révérence.

Surtout bien respectable !

SUZANNE une révérence.

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, outrée.

Aux duègnes ! aux duègnes !

BARTHOLO, l'arrêtant.

Marceline !

MARCELINE.

Allons, docteur, car je n'y tiendrais pas. Bonjour, ma
(Une révérence.)

SCÈNE VI

SUZANNE, seule.

Allez, madame ! allez, pédante ! je crains aussi p
efforts que je méprise vos outrages. — Voyez cette
sibylle ! parce qu'elle a fait quelques études et tourna
jeunesse de madame, elle veut tout dominer au ch
(Elle jette la robe qu'elle tient sur une chaise.) Je ne sais plus
je venais prendre.

SCÈNE VII

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, accourant.

Ah, Suzon ! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas ! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur ?

CHÉRUBIN, pitusement.

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE le contrefait.

Chérubin, quelque sottise !

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisais répéter son petit rôle d'innocente, pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur en me voyant ! — *Sortez*, m'a-t-il dit, *petit...* Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : *sortez, et demain, vous ne coucherez pas au château !* Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suzon ; je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir ! moi ? c'est mon tour ! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret ?

CHÉRUBIN.

Ah, Suzon, qu'elle est noble et belle ! mais qu'elle est imposante !

SUZANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse ! à tous moments la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah, Suzon ! je donnerais... Qu'est-ce que tu tiens donc là ?

SUZANNE raillant.

Hélas, l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN vivement.

Son ruban de nuit ! donne-le moi, mon cœur.

SUZANNE le retirant.

Eh que non pas ! — *Son cœur ! Comme il m'agite !*
Si ce n'était pas un morveux sans conséquence. (Chérubin arrache le ruban.) Ah, le ruban !

CHÉRUBIN, tourne autour du grand fauteuil.

Tu diras qu'il est égaré, gâté ; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE, tourne après lui.

Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien !... Rendez-vous le ruban ? (Elle veut le reprendre.)

CHÉRUBIN tire une romance de sa poche.

Laisse, ah ! laisse-le-moi, Suzon ; je te donnerai ma romance ; et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes moments, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE arrache la romance.

Amuser votre cœur, petit scélérat ! vous croyez parler à votre Fanchette. On vous surprend chez elle, et vous soupirez pour madame ; et vous m'en contez à moi, par-dessus le marché !

CHÉRUBIN, exalté.

Cela est vrai d'honneur ! Je ne sais plus ce que je suis ; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime* est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE, riant.

Ah, ah, ah, ah !

CHÉRUBIN.

Pourquoi non ? elle est femme, elle est fille ! Une *fille* une femme ! ah que ces noms sont doux ! qu'ils sont intéressants !

SUZANNE.

Il devient fou !

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce ; elle m'écoute au moins : tu ne l'es pas, toi !

SUZANNE.

C'est bien dommage ; écoutez donc monsieur !
(Elle veut arracher le ruban.)

CHÉRUBIN, tourne en fuyant.

Ah ! ouiche ! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.
(Il lui donne chasse à son tour.)

SUZANNE, tourne en fuyant.

Mille soufflets, si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse ; et, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : C'est bien fait, monseigneur ; chassez-nous ce petit voleur ; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN, voit le comte entrer ; il se jette derrière le fauteuil avec effroi.

Je suis perdu !

SUZANNE. 3

Quelle frayeur !

SCÈNE VIII

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN caché.

SUZANNE aperçoit le comte.

Ah !... (Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.)

LE COMTE, s'avance.

Tu es émue, Suzon ! tu parlais seule, et ton petit cœur paraît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, troublée.

Monseigneur, que me voulez-vous ? Si l'on vous trouvait avec moi...

LE COMTE.

Je serais désolé qu'on m'y surprit ; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues ; écoute. (Il s'assied dans le fauteuil.)

SUZANNE, vivement.

Je n'écoute rien.

LE COMTE lui prend la main.

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emène avec moi Figaro ; je lui donne un excellent poste ; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah, si j'osais parler !

LE COMTE la rapproche de lui.

Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que
prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, effrayée.

Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux !
Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, en colère.

Je ne sais plus ce que je disais.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien, lorsque monseigneur enleva la sienne de
le docteur, et qu'il l'épousa par amour; lorsqu'il abolit
elle un certain affreux droit du seigneur....

LE COMTE, gaiement.

Qui faisait bien de la peine aux filles! Ah Suzette! ce
charmant! si tu venais en jaser sur la brune au jard
mettrais un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE parle en dehors.

Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE se lève.

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, troublée.

Que je vous laisse ici?

BAZILE crie en dehors.

Monseigneur était chez madame, il en est sorti : j
voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher! Ah! derrière ce faut
assez mal: mais renvoie-le bien vite.

SUZANNE, lui barre le chemin; il la pousse doucement, elle recule
met ainsi entre lui et le petit page; mais pendant que le comte s'
et prend sa place, Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fau
genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apport
couvre le page et se met devant le fauteuil.

SCÈNE IX

LE COMTE ET CHÉRUBIN cachés, SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'auriez-vous pas vu monseigneur, mademoiselle ?

SUZANNE, brusquement.

Hé pourquoi l'aurais-je vu ? Laissez-moi.

BAZILE s'approche.

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous ?

LE COMTE, à part.

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari ?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre ? Grâce à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne !

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne, j'avais pensé...

SUZANNE, outrée.

Des horreurs ; qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

La, la, mauvaise ! Dieu vous apaise ! il n'en sera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde M. Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur ; et sans le petit page...

SUZANNE, timidement.

Don Chérubin ?

BAZILE la contrefait.

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui ce matin encore rôdait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée. Dites que cela n'est pas vrai ?

SUZANNE.

Quelle imposture! Allez-vous-en, méchant homme!

BAZILE.

On est un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUZANNE, en colère.

Ah! oui, pour moi!

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame! En effet quand il sert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux. Mais, peste, qu'il ne s'y joue pas! monseigneur est brutal sur l'article.

SUZANNE, outrée.

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrâce de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE se lève.

Comment tout le monde en parle!

SUZANNE *.

Ah ciel!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah, que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, troublée.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE, à Bazile.

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE le repousse vivement.

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est digne!

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus moindre danger!

* Chérubin dans le fauteuil, le Comte, Suzanne, Bazile.

BAZILE.

Moi, je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez. Je n'en usais ainsi que pour pénétrer ses sentiments ; car au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parents.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage ?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette ?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, outrée.

Où monseigneur avait sans doute affaire aussi !

LE COMTE, gaiement.

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, gaiement.

Mais non ; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne et jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est longtemps à m'ouvrir ; ta cousine a l'air empêtré ; je prends un soupçon, je lui parle, et tout en causant j'examine. Il y a un rideau derrière la porte une espèce de rideau, de portemanteau, de je ne sais pas quoi, qui couvrait des hardes ; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever le rideau (pour imiter le geste, il lève la robe du fauteuil), et je vois... (il aperçoit le page.) Ah !...

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, à Suzanne.

A merveille, mademoiselle ! à peine fiancée, vous faites ces apprêts ? C'était pour recevoir mon page que vous dé-

* Suzanne, Chérubin dans le fauteuil, le Comte, Bazile.

siriez d'être seule ? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquait de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camériste, à la femme de votre ami ! Mais je ne souffrirai point que Figaro, cet homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Était-il avec vous, Bazile ?

SUZANNE, outrée.

Il n'y a tromperie ni victime ; il était là lorsque vous m'parliez.

LE COMTE, emporté.

Puisses-tu mentir en le disant ! son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me priait d'engager madame à vous demander sa grâce. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, en colère.

Ruse d'enfer ! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas, monseigneur, j'étais tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon ; mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, plus outré.

C'est donc une couleuvre que ce petit... serpent-là ! Il nous écoutait !

CHÉRUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie ! (A Suzanne.) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.
Il resterait là devant toute la terre !

SCÈNE X

**CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE,
LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE.**

(Beaucoup de valets, paysannes, paysans vêtus de blanc.)

FIGARO, tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la comtesse.

Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'est pas raisonnable...

LE COMTE, embarrassé.

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, bas à Suzanne.

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, bas à Figaro.

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, bas.

Va toujours.

LE COMTE, à Figaro.

Que voulez-vous ?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux que votre amour pour madame...

LE COMTE.

Eh bien, ce droit n'existe plus. Que veux-tu dire ?

FIGARO, malignement.

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, plus embarrassé.

Tu te moques, ami ! l'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance; ah ! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, tenant Suzanne par la main.

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main, publique-

ment, la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions : adoptez-~~a~~ la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE, embarrassé.

Si je ne savais pas qu'amoureux, poète et musicien ~~sont~~ trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis !

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur ! monseigneur !

SUZANNE, *au comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien ?

LE COMTE, *à part.*

La perfide !

FIGARO.

Regardez-la donc, monseigneur. Jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laissez là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le comte ; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame ; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat !

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (Haut.) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remit à tantôt (A part.) Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, à Chérubin :

Eh bien, espiègle, vous n'applaudissez pas ?

SUZANNE.

Il est au désespoir ; monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, je demande sa grâce.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

si il est si jeune!

LE COMTE.

tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, tremblant.

Donner généreusement n'est pas le droit du seigneur
vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

à renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

Monseigneur avait cédé le droit de pardonner, ce serait
à moi le premier qu'il voudrait racheter en secret.

LE COMTE, embarrassé.

doute.

LA COMTESSE.

Pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, au comte.

Si léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur;
mais la moindre indiscretion dans mes paroles...

LE COMTE, embarrassé.

rien, c'est assez!

FIGARO.

Attend-il?

LE COMTE, vivement.

Assez, c'est assez. Tout le monde exige son pardon,
ordonne; et j'irai plus loin: je lui donne une compagnie
de la légion.

TOUS ENSEMBLE.

Et!

LE COMTE.

c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour
en Catalogne.

FIGARO.

monseigneur, demain.

LE COMTE, insiste.

Je veux.

CHÉRUBIN.

Je suis.

LE COMTE.

Allez votre marraine, et demandez sa protection. (Chéru-
bin se jette à genoux en terre devant la comtesse, et ne peut parler.)

LA COMTESSE, émue.

Qu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui.

partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle ; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave ; nous prendrons part à vos succès. (Chérubin se relève, et retourne à sa place.)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame !

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse ! Il est allié de mes parents ; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, à part.

Je vois que Bazile avait raison. (Haut.) Jeune homme, embrassez Suzanne... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, monseigneur ? Il viendra passer ses hivers Baise-moi donc aussi, capitaine ! (Il l'embrasse.) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent mon enfant : dame ! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes ; plus d'échaudés, de goûtés à la crème plus de main-chaude ou de colin-maillard. De bons soldats morbleu ! basanés, mal vêtus ; un grand fusil bien lourd tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire ; et ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu...

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur !

LA COMTESSE.

Quel pronostic !

LE COMTE.

Où donc est Marceline ? Il est bien singulier qu'elle n soit pas des vôtres !

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra... ?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisait qu'il ne lui plût jamais...

FANCHETTE.

Monsieur le docteur lui donnait le bras.

LE COMTE, vivement.

Le docteur est ici ?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparée...

LE COMTE, à part.

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffé ; elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, et faisait comme ça de grands bras... et monsieur le docteur lui faisait, comme ça de la main, en l'apaisant : elle paraissait si courroucée ! elle nommait mon cousin Figaro.

LE COMTE, lui prend le menton.

Cousin... futur.

FANCHETTE, montrant Chérubin.

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier ?...

LE COMTE, interrompt.

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce ; elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE, à part.

Elle la troublera, je t'en réponds. (Haut.) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, à Figaro.

Tu me rejoindras, mon fils ?

FIGARO, bas, à Suzanne.

Est-il bien enfilé ?

SUZANNE, bas,

Charmant garçon ! (Ils sortent tous.)

SCÈNE XI

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

(Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.)

FIGARO.

Ah çà, vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite ; il faut bravement nous recorder : ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, malignement.

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, faisant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te va

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien rester!

CHÉRUBIN.

Ah! si je le voudrais!

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le ma de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trouss qu'on voie ton cheval à la grille; un temps de galop ju la ferme; reviens à pied par les derrières. Monseigne ✓ croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue, je me c de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle!

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jour vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui : donne-lui, par g une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le père pas satisfait; la fille a été souffletée; elle n'étudie pas vous : Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chag *Tant va la cruche à l'eau...!*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile avec ses vieux proverbes bien, pédant, que dit la sagasse des nations? *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, en s'en allant.

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

ACTE DEUXIÈME

Une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcôve, une estrade au devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite ; celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, LA COMTESSE entrent par la porte à droite.

LA COMTESSE se jette dans une bergère.

Ferme la porte, Suzanne, et conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon, il voulait te séduire ?

SUZANNE.

Oh ! que non ! monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante : il voulait m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page était présent ?

SUZANNE.

C'est-à-dire caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander sa grâce.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi ne pas s'adresser à moi-même ? est-ce que je l'aurais refusé, Suzon ?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit : mais ses regrets de partir, et surtout de quitter madame ! Ah ! Suzon, qu'elle est noble et belle ! mais qu'elle est imposante !

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon ? Moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais : il s'est
dessus...

LA COMTESSE, souriant.

Mon ruban?... Quelle enfance!

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; madame, c'était un lion; ses
brillaient... « Tu ne l'auras qu'avec ma vie, » disait-il en
chant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, rêvant.

Eh bien, Suzon?

SUZANNE.

Eh bien, madame, est-ce qu'on peut faire finir ce pe
mon-là? Ma marraine par-ci; je voudrais bien par là
et parce qu'il n'oserait seulement baiser la robe de ma
il voudrait toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, rêvant.

Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzi
mon époux a fini par te dire...?

SUZANNE.

Que si je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger
celle-ci.

LA COMTESSE se lève et se promène en se servant fortement de l'év
Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère! uniquement par org
Ah! je l'ai trop aimé! je l'ai lassé de mes tendresses et fa
de mon amour; voilà mon seul tort avec lui : mais je
tends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épou
Figaro. Lui seul peut nous y aider : viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, se servant de l'éventail.

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une ch
ici!...

SUZANNE.

C'est que madame parle et marche avec action. (Elle
ouvrir la croisée du fond.)

LA COMTESSE, rêvant longtemps.

Sans cette constance à me fuir..... Les hommes sont
coupables!

SUZANNE, *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*Elle s'assied.*) On frappe, Suzon!

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah! c'est mon Figaro! ah! c'est mon Figaro!

SCÈNE II

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

Mon cher ami, viens donc, madame est dans une impatience!...

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. M. le comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire sa maîtresse; et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline. Quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'est déjà fait, madame; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi! La tête vous tourne!

FIGARO.

Oh! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux!...

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang; c'est ce que les femmes entendent si bien! Puis, les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur!...

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinait à se complaire avec la nôtre? Il est déjà tout dérouté : galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre, et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr! Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la bruyère au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

Oh dame! écoutez donc, les gens qui ne veulent rien faire de rien n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli!

LA COMTESSE.

Comme son idée. Vous consentiriez qu'elle s'y rendit?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourrât-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi. Veut-on me laisser faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui se croisent. J'étais né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier difficile!

FIGARO.

Recevoir, prendre et demander, voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disais donc?

FIGARO.

Que, pendant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine, et puis dansez, monseigneur! (Il sort.)

SCÈNE III

SUZANNE, LA COMTESSE, assise.

LA COMTESSE, tenant sa boîte à mouches.

Mon Dieu, Suzon, comme je suis faite!... ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE rêve devant sa petite glace.

Moi?... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (Elle la met sur la comtesse.)

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, riant.

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, revenant à elle.

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle ?

SCÈNE IV

CHÉRUBIN, l'air honteux, SUZANNE, LA COMTESSE, assise.

SUZANNE.

Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN avance en tremblant.

Ah! que ce nom m'afflige, madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si bonne!...

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, avec un soupir.

Ah! oui.

SUZANNE, le contrefait.

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE la déplie.

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable; en a-t-il un pied sur les joues?

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...?

SUZANNE lui met le poing sous le nez.

Je dirai tout, vaurien !

LA COMTESSE.

La... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh ! madame, je suis si tremblant !...

SUZANNE, en riant.

Et gnian, gnian, gnian; gnian, gnian, gnian, gnian; dès que madame le veut, modeste auteur ! Je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (La comtesse, assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée, *la Conversation espagnole* *.)

ROMANCE.

AIR : *Malbroug s'en va-t-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier.

DEUXIÈME COUPLET.

Au gré du destrier,
Sans varlet, n'écuyer,
Là près d'une fontaine **,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler.

TROISIÈME COUPLET.

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler.
Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne.
Le roi vint à passer.

QUATRIÈME COUPLET.

Le roi vint à passer.
Ses barons, son clergier.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer ?

* Chérubin, la Comtesse, Suzanne.

** Au spectacle, on a commencé la romance à ce vers, en disant : Auprès d'une fontaine.

LE MARIAGE DE FIGARO.

CINQUIÈME COUplet.

Qui vous fait tant plover?
 Nous faut le déclarer.
 Madame et souveraine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 J'avais une marraine,
 Que toujours adorai *.

SIXIÈME COUplet.

Que toujours adorai :
 Je sens que j'en mourrai.
 Beau page, dit la reine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 N'est-il qu'une marraine !
 Je vous en servirai.

SEPTIÈME COUplet.

Je vous en servirai ;
 Mon page vous ferai ;
 Puis à ma jeune Héléne,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 Fille d'un capitaine,
 Un jour vous marirai.

HUITIÈME COUplet.

Un jour vous marirai.
 Nenni, n'en faut parler !
 Je veux ! traînant ma chaîne,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 Mourir de cette peine,
 Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté... du sentiment même.

SUZANNE va poser la guitare sur un fauteuil **.

Oh ! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui..
 ça, monsieur l'officier, vous a-t-on dit que pour égay
 soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes h
 vous ira passablement ?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE se mesure avec lui.

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (Il
 détache.)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrerait ?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc ? Je vais ferm
 porte (Elle court.) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

* Ici, la Comtesse arrête le page en fermant le papier. Le reste ne se c
 pas au théâtre.

** Chérubin, Suzanne, la Comtesse.

LA COMTESSE.

...r ma toilette, une baigneuse à moi. (Suzanne entre dans le
...st dont la porte est au bord du théâtre.)

SCÈNE V

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, assise.

LA COMTESSE.

...squ'à l'instant du bal, le comte ignorera que vous soyez
bateau. Nous lui dirons après que le temps d'expédier
brevet nous a fait naître l'idée....

CHÉRUBIN, le lui montrant.

...las! madame, le voici! Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

...jà? L'on a craint d'y perdre une minute. (Elle lit.) Ils se
tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (Elle
rend.)

SCÈNE VI

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE entre avec un grand bonnet.

...cachet, à quoi?

LA COMTESSE.

...son brevet.

SUZANNE.

...jà?

LA COMTESSE.

...est ce que je disais. Est-ce là ma baigneuse?

SUZANNE s'assied près de la comtesse *.

...la plus belle de toutes. (Elle chante avec des épingles dans sa
e.)

Tournez-vous donc ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(Chérubin se met à genoux. Elle le coiffe.)

...madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

...range son collet d'un air un peu plus féminin:

SUZANNE l'arrange.

... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en
j'en suis jalouse, moi! (Elle lui prend le menton.) Voulez-
bien n'être pas joli comme ça?

Chérubin, Suzanne, la Comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle ! Il faut relever la manche, afin que tu dis prenne mieux... (Elle le retousse.) Qu'est-ce qu'il a au bras ? Un ruban !

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame vu. Je lui avais dit que je le dirais, déjà ! Oh ! si mon gneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban ; c suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang ! (Elle détache le ruban.)

CHÉRUBIN, honteux.

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette mon cheval ; il a donné de la tête, et la bossette m'a eff le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE.

Et surtout un ruban volé. — Voyons donc ce que la sette... la courbette... la cornette du cheval... Je n'en rien à tous ces noms-là. — Ah, qu'il a le bras blanc ! comme une femme ! plus blanc que le mien ! Regardez ça madame ! (Elle les compare.)

LA COMTESSE, d'un ton glacé.

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé ma toilette. (Suzanne lui pousse la tête en riant ; il tombe sur les mains. Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.)

SCÈNE VII

CHÉRUBIN à genoux, LA COMTESSE assise.

LA COMTESSE reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. rubin la dévore de ses regards.

Pour mon ruban, monsieur... comme c'est celui dor couleur m'agrée le plus..., j'étais fort en colère de l'a perdu.

SCÈNE VIII

CHÉRUBIN à genoux, LA COMTESSE assise, SUZANNE.

SUZANNE, revenant.

Et la ligature à son bras ? (Elle remet à la comtesse du tel gommé et des ciseaux.)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

SUZANNE sort par la porte du fond, en emportant le manteau du page.)

SCÈNE IX

CHÉRUBIN à genoux, LA COMTESSE assise.

CHÉRUBIN, les yeux baissés.

Celui qui m'est ôté m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu ? (Lui montrant le taffetas.) Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, hésitant.

Quand un ruban... a serré la tête... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, coupant la phrase.

... Etrangère ! il devient bon pour les blessures ? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, pénétré.

Vous le gardez, et moi je pars !

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux !

LA COMTESSE, émue.

Il pleure à présent ! C'est ce vilain Figaro avec son pronostic !

CHÉRUBIN, exalté.

Ah je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit ! Sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oserait...

LA COMTESSE l'interrompt, et lui essuie les yeux avec son mouchoir.

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (On frappe à la porte, elle élève la voix.) Qui frappe ainsi chez moi !

SCÈNE X

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE en dehors.

LE COMTE, en dehors.

Pourquoi donc enfermée ?

LA COMTESSE, troublée, se lève.

C'est mon époux ! grand dieux !... (A Chérubin qui s'est levé.)

aussi). Vous sans manteau, le col et les bras nus ! seul ! moi ! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie !..

LE COMTE, en dehors.

Vous n'ouvrez pas ?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule.

LE COMTE, en dehors.

Seule ! Avec qui parlez-vous donc ?

LA COMTESSE, cherchant.

... Avec vous sans doute.

CHÉRUBIN, à part.

Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tuerait sa place ! (Il court vers le cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur

SCÈNE XI

LA COMTESSE, seule, en ôte la clef, et court ouvrir au comte
Ah quelle faute ! quelle faute !

SCÈNE XII

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, d'un ton un peu sévère.

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer !

LA COMTESSE, troublée.

Je... je chiffonnais... oui, je chiffonnais avec Suzette elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE l'examine.

Vous avez l'air et le ton bien altérés !

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je suis assuré... nous parlions de vous... Elle est passée, comme vous dis...

LE COMTE.

Vous parliez de moi !... Je suis ramené par l'inquiétude en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais quel je n'ajoute aucune foi, m'a... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur?... quel billet ?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi sommes en très d'êtres... bien méchants ! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici ; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne ?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde ; je suis très-incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici. (Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.) Quel bruit entends-je ?

LA COMTESSE, plus troublée.

Du bruit ?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée !

LA COMTESSE.

Préoccupée ! de quoi ?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE.

Hé... qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur ?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande ; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle était passée chez elle !

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là ; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois ?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camériste ?

LE COMTE.

Pour votre camériste, je ne sais ; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, en colère.

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent; mais vous n'avez pas bien les soupçons les moins fondés...

SCÈNE XIII

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des habits et pousse la porte du fond.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (Il crie en regardant du côté du cabinet.) Sortez, Suzon; je vous l'ordonne. (Suzanne s'approche auprès de l'alcôve dans le fond.)

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur; vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle essayait des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (Il se tourne vers la porte du cabinet.) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet? (Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcôve, et s'y cache.)

LA COMTESSE, vivement, tournée vers le cabinet.

Suzon, je vous défends de répondre. (Au comte.) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie!

LE COMTE s'avance vers le cabinet.

Oh! bien, puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE, se met au devant.

Partout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi j'espère savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef serait, je le vois, inutile; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà, quelqu'un!

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendrait la fable du château!

LE COMTE.

Fort bien, madame. En effet, j'y suffirai; je vais à l'instant

rendre chez moi ce qu'il faut... (Il marche pour sortir et revient.)
 Mais, pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien
 m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous
 éplait tant... ? Une chose aussi simple, apparemment, ne
 sera pas refusée !

LA COMTESSE, troublée.

Eh ! monsieur, qui songe à vous contrarier ?

LE COMTE.

Ah ! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes ; il faut
 que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justi-
 fiée. (Il va fermer la porte du fond et en ôte la clef.)

LA COMTESSE, à part.

O ciel ! étourderie funeste !

LE COMTE, revenant à elle.

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon
 bras, je vous prie ; (il élève la voix) et quant à la Suzanne du
 cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre ; et le
 moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure...
 (Le comte l'emmène et ferme la porte à la clef.)

SCÈNE XIV

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, sort de l'alcôve, accourt vers le cabinet et parle à travers
 la serrure.

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite, c'est Suzanne ; ouvrez et
 sortez.

CHÉRUBIN sort *.

Ah ! Suzon, quelle horrible scène !

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, effrayé.

Et par où sortir ?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue ?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait, et nous
 serions perdues. — Courez conter à Figaro...

* Chérubin, Suzanne.

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (n ~~est~~
y regarder.)

SUZANNE, avec effroi.

Un grand étage ! impossible ! Ah ! ma pauvre maltresse !
Et mon mariage, ô ciel !

CHÉRUBIN revient.

Elle donne sur la melonnière ; quitte à gâter une coméd
ou deux.

SUZANNE le retient et s'écrie.

Il va se tuer !

CHÉRUBIN, exalté.

Dans un gouffre allumé, Suzon ! oui, je m'y jetterais plutôt
que de lui nuire... Et ce baiser va me porter bonheur. (~~Il~~
l'embrasse et court sauter par la fenêtre.)

SCÈNE XV

SUZANNE, seule ; un cri de frayeur.

Ah !... (Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regard
à la fenêtre et revient.) Il est déjà bien loin. Oh ! le petit garn
ment ! aussi lesté que joli ! Si celui-là manque de femmes.
Prenons sa place au plus tôt. (En entrant dans le cabinet.) Voi
pouvez à présent, monsieur le comte, rompre la cloison, cela
vous amuse ; au diantre qui répond un mot ! (Elle
enferme.)

SCÈNE XVI

LE COMTE, LA COMTESSE rentrant dans la chambre.

LE COMTE, une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exp
sant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore un
fois, voulez-vous l'ouvrir ?

LA COMTESSE.

Eh ! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi
égards entre deux époux ? Si l'amour vous dominait au poi
de vous inspirer ces fureurs malgré leur déraison, je l
excuserais ; j'oublierais peut-être, en faveur du motif, c
qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut
elle jeter dans cet excès un galant homme ?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte ou je vais
l'instant...

LA COMTESSE, au devant.

Arrêtez, monsieur, je vous prie ! Me croyez-vous capable
manquer à ce que je me dois ?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame ; mais je verrai qui est
dans ce cabinet.

LA COMTESSE, effrayée.

Eh bien, monsieur, vous le verrez. Écoutez-moi... tran-
quillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne ?

LA COMTESSE, timidement.

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous
aviez rien redouter... Nous dispositions une plaisanterie...
si innocente, en vérité, pour ce soir... ; et je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez... ?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser
l'un que l'autre.

LE COMTE, vite.

L'un que l'autre ? C'est un homme ?

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur.

LE COMTE.

Eh qui donc ?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer !

LE COMTE, furieux.

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands dieux !

LE COMTE.

Parlez donc !

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin..

LE COMTE.

Chérubin ! l'insolent ! Voilà mes soupçons et le billet expli-
qués.

LA COMTESSE, joignant les mains.

Ah ! monsieur ! gardez de penser...

LE COMTE, frappant du pied, à part.

Je trouverai partout ce maudit page ! (Haut.) Allons, ma-
dame, ouvrez ; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas

été si émue, en le congédiant ce matin ; il serait parti que je l'ai ordonné ; vous n'auriez pas mis tant de fausseté votre conte de Suzanne ; il ne se serait pas si soigneusement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, hors de lui, et criant, tourné vers le cabinet.
Sors donc, petit malheureux !

LA COMTESSE, le prend à bras-le-corps, en l'éloignant.

Ah ! monsieur, monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grâce que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE.

Du désordre !

LA COMTESSE.

Hélas oui ! Prêt à s'habiller en femme, une coiffure sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les nus : il allait essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre ! Indigne époux ! ah ! vous la garderez... longtemps ; mais il faut avant j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le renvoyer nulle part.

LA COMTESSE se jette à genoux, les bras élevés.

Monsieur le comte, épargnez un enfant ; je ne me corrais pas d'avoir causé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partait : c'est moi qui l'ai appelé.

LE COMTE, furieux.

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser parler pour un autre !

LA COMTESSE.

Eh bien, je m'ôterai, monsieur, je me lèverai ; je remettrai même la clef du cabinet ; mais, au nom de l'amour...

LE COMTE.

De mon amour, perfide !

LA COMTESSE se lève et lui présente la clef.

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans faire aucun mal ; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas...

LE COMTE, prenant la clef.

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.

O ciel ! il va périr !

LE COMTE ouvre la porte et recule.

C'est Suzanne !

SCÈNE XVII

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE sort en riant.

Je le tuerai, je le tuerai ! Tuez-le donc, ce méchant page ;

LE COMTE, à part.

Ah ! quelle école ! (Regardant la comtesse qui est restée stupéfaite.)
Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (Il entre.)

SCÈNE XVIII

LA COMTESSE assise, SUZANNE.

SUZANNE accourt à sa maîtresse.

Remettez-vous, madame ; il est bien loin ; il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah, Suzon ! je suis morte !

SCÈNE XIX

LA COMTESSE assise, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.

Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. — Madame... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, gaiement.

Et moi, monseigneur ?

LA COMTESSE, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre,
ne parle pas *.

LE COMTE s'approche.

Quoi ! madame, vous plaisantiez ?

LA COMTESSE, se remettant un peu.

Et pourquoi non, monsieur ?

LE COMTE.

Quel affreux badinage ! et par quel motif, je vous prie ?..

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié ?

* Suzanne, la Comtesse assise, le Comte.

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur !

LA COMTESSE, assurant son ton par degrés.

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier ?

LE COMTE.

Ah ! madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon, je suis d'une confusion !...

SUZANNE.

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortais-tu pas lorsque je t'appelais, mauvaise ?

SUZANNE.

Je me rhabillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles ; et madame, qui me le défendait, avait bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur ; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets ?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh ! quand cela serait, Suzon ? j'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner ; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine !...

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie ! Je suis la pauvre comtesse Almaviva, la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame !

LE COMTE, suppliant.

Par pitié!

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sang!

LA COMTESSE.

Je n'avais pas consenti qu'on l'écrivit.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en était?

LA COMTESSE.

... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur, lame à deux tranchants ! c'est toi qui payeras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes ! Ah ! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Eh bien, de tout mon cœur, comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante ?

LA COMTESSE se lève.

Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE.

Ah ! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage était défait... D'honneur, il l'est encore.

LA COMTESSE, s'efforçant de sourire.

Je rougissais... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une âme honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée ?

LE COMTE, souriant.

Et ce page en désordre, en veste et presque nu...

LA COMTESSE, montrant Suzanne.

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir

trouvé que l'autre? En général, vous ne haïssez pas de contrer celui-ci.

LE COMTE, riant plus fort.

Et ces prières, ces larmes feintes...

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, madame que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres! Il que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de la se composer, pour réussir à ce point!

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons là, monsieur le comte. J'ai peut-être été loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave de moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe!

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame!

LE COMTE.

Elle m'en a si sévèrement puni!

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa cariste!

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, que je suis faible! quel exemple je te dor

(Pendant la main au comte.) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon : madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir à ? (Le comte baise ardemment la main de sa femme.)

SCÈNE XX

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO, arrivant tout essoufflé.

On disait madame incommodée. Je suis vite accouru... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, sèchement.

Vous êtes fort attentif.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée...

LE COMTE.

Et qui surveillera la comtesse au château?

FIGARO.

La veiller! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme absent qui doit l'entretenir?

FIGARO.

Quel homme absent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurais pas d'ailleurs, fripon, ta physionomie qui t'accuse me prouverait déjà que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? Vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à

monseigneur, quand il entrerait, que le petit page dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est sommé.

FIGARO, cherchant à deviner.

Le badinage... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrais bien qu'on en pût dir tant de mon mariage; et si vous l'ordonnez...

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille à mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne ci pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! à la fin, cela m'

LA COMTESSE, en riant.

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, mon qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, bas à Suzanne.

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un ho homme peut faire.

SUZANNE, bas.

As-tu vu le petit page?

FIGARO, bas.

Encore tout froissé.

SUZANNE, bas.

Ah, pécaïre!

LA COMTESSE.

Allons, monsieur le comte, ils brûlent de s'unir : impatience est naturelle! entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, à part.

Et Marceline, Marceline... (Haut.) Je voudrais être. moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! Est-ce que je le suis?

SCÈNE XXI

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE,
ANTONIO.

ANTONIO, demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.

Monseigneur! monseigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio ?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur
les couches. On jette toutes sortes de choses par ces
nêtres; et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un
homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE, bas à Figaro.

Alerte, Figaro, alerte!

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme
fait des jugements... ténébreux.

LE COMTE, avec feu.

Cet homme! cet homme! où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver, déjà. Je suis
tre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre
din; il y tombe un homme; et vous sentez... que ma ré-
tation en est effleurée.

SUZANNE, bas à Figaro.

Détourne, détourne!

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et si je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, vivement.

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irais ?

LE COMTE.

Comment donc ?

ANTONIO, se touchant le front.

Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un bon maître.

LE COMTE le secoue avec colère.

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre ?

ANTONIO.

Oui, mon excellence ; tout à l'heure, en veste blanche, qui s'est enfui, jarni, courant...

LE COMTE, impatienté.

Après ?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après ; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne puis plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (Levant le doigt.)

LE COMTE.

Au moins tu reconnaitrais l'homme ?

ANTONIO.

Oh ! que oui-da !... si je l'avais vu pourtant.

SUZANNE, bas à Figaro.

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs ! Combien faut-il, pleurard, avec ta giroflée ? Il est inutile de chercher monseigneur ; c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment, c'est vous !

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard ? Votre corps a donc grandi depuis ce temps-là ; car je vous ai trouvé beaucoup plus moindré et plus fluét !

FIGARO.

Certainement ; quand on saute, on se pelotonne...

ANTONIO.

M'est avis que c'était plutôt... qui dirait, le gringalet page.

LE COMTE.

Thérubin, tu veux dire ?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec son cheval de la porte de ville, où peut-être il est déjà.

ANTONIO.

Oh ! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça ; je n'ai pas vu entrer de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE.

Quelle patience !

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes en veste blanche : il fait un chaud !... J'attendais là ma Suzannette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se fait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce bruit ; et s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (Il frotte son pied.)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE se jette dessus.

Donne-le-moi. (Il ouvre le papier et le referme.)

FIGARO, à part.

Je suis pris.

LE COMTE, à Figaro.

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche ?

FIGARO, embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.

Non sûrement... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout... (Il regarde un des papiers.) Ceci ? ah ! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages ; elle est belle !... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ?... Non, voici... J'avais l'état des meubles du petit château dans votre poche... (Le comte rouvre le papier qu'il tient.)

LA COMTESSE, bas à Suzanne.

Oh dieux ! Suzon, c'est le brevet d'officier.

SUZANNE, bas à Figaro.

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE replie le papier.

Eh bien, l'homme aux expédients, vous ne devinez pas ?

ANTONIO, s'approchant de Figaro.

Monseigneur dit si vous ne devinez pas ?

Antonio, Figaro, Suzanne la Comtesse, le Comte.,

FIGARO le repousse.

Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *povero!* ce sera le brevet de ce mal enfant, qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui! O, o, o, oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son vet? Il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'aurait-il remis?

FIGARO, embarrassé.

Il... désirait qu'on y fit quelque chose.

LE COMTE, regarde son papier.

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, bas à Suzanne.

Le cachet.

SUZANNE, bas à Figaro.

Le cachet manque.

LE COMTE, à Figaro.

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être que cela ne valait pas la peine.

LE COMTE, rouvre le papier et le chiffonne de colère.

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (A part. Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas sortir avec dépit.)

FIGARO, l'arrêtant.

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCÈNE XXII

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO,
COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSÉ,
SUZANNE, ANTONIO, VALETS DU COMTE
VASSAUX.

MARCELINE, au comte.

Ne l'ordonnez pas, monseigneur! Avant de lui faire
✓ vous nous devez justice. Il a des engagements avec

LE COMTE, à part.

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagements ! De quelle nature ? Expliquez-vous.

MARCELINE.

Moi, je m'expliquerai, malhonnête ! (La comtesse s'assied sur Bergère. Suzanne est derrière elle.)

LE COMTE.

Quoi s'agit-il, Marceline ?

MARCELINE.

Une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, au comte.

Vous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, premier juge de la province...

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal, j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, montrant Marceline.

En ce cas, Votre Grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline ?

LE COMTE, à part.

Ah ! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce !

LE COMTE, en colère, à Bazile.

Vos droits ! vos droits ! Il vous convient bien de parler devant moi, maître sot !

ANTONIO, frappant dans ses mains.

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup : c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile, agent fidèle et sûr, allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE.

Pour son affaire ?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connais ?

LE COMTE

Vous résistez!

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour en faire les com-
sions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village, je montre le di-
vecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline et
pages; et mon emploi surtout est d'amuser votre comp-
gnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL s'avance.

J'irai bien, monsigneu, si cela vous plaira.

LE COMTE.

Quel est ton nom et ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je suis Gripe-Soleil, mon bon signeu; le petit patourin
des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête au-
jourd'hui dans le troupiou; et je sais ouz-ce-qu'est tout
l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y: mais vous (A Bazile.), accom-
pagnez monsieur en jouant de la guitare, et chantant pour
l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, joyeux.

Oh! moi, je suis de la...? (Suzanne l'apaise de la main, en lui
montrant la comtesse.

BAZILE, surpris.

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant...?

LE COMTE.

C'est votre emploi. Partez, ou je vous chasse. (Il sort.)

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, excepté LE COMTE.

BAZILE, à lui-même.

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui suis...

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, à part.

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mie

rceline. (A Figaro.) Ne conclus rien, crois-moi, que je de retour. (Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.) ✓

FIGARO le suit.

ure! oh val ne crains rien ; quand même tu ne re- is jamais... Tu n'as pas l'air en train de chanter ; que je commence ?... Allons, gai, haut la-mi-la, pour cée. (Il se met en marche à reculons, danse en chantant la sé- nivante. Bazile accompagne, et tout le monde le suit.)

SÉGUEDILLE : *air noté.*

Je préfère à richesse

Le sagesse

De ma Suzon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Aussi sa gentillesse

Est maitresse

De ma raison,

Zon, zon zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon.

(Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.)

SCÈNE XXIV

SUZANNE, LA COMTESSE.!

LA COMTESSE, dans sa bergère.

voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a rec son billet.

SUZANNE.

madame! quand je suis rentrée du cabinet, si vous vu votre visage! il s'est terni tout à coup : mais ce qu'un nuage ; et par degrés vous êtes devenue rouge, rouge !

LA COMTESSE.

donc sauté par la fenêtre ?

SUZANNE.

! hésiter, le charmant enfant ! Léger... comme une !

LA COMTESSE.

ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... ne pouvais rassembler deux idées.

SUZANNE.

madame, au contraire ; et c'est là que j'ai vu combien e du grand monde donne l'aisance aux dames comme , pour mentir sans qu'il y paraisse. ✓

LA COMTESSE.

Crois-tu que le comte en soit la dupe ? Et s'il trouve l'enfant au château !

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous ne pouvez pas bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à sa place.

SUZANNE.

✓ Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc le mariage encore une fois...

LA COMTESSE se lève.

✓ Attends. Au lieu d'un autre, ou de toi, si j'y allais moi-même !

SUZANNE.

Vous, madame ? ;

LA COMTESSE.

Il n'y aurait personne d'exposé... Le comte alors ne pourrait nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son intérêt, cela serait... Allons : le bonheur d'un premier mariage m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais surtout que personne

SUZANNE.

Ah ! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudrait mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma canne ; que j'aie le loisir de rêver sur la terre (Suzanne entre dans le cabinet de toilette.)

SCÈNE XXV

LA COMTESSE, seule.

Il est assez effronté, mon petit projet ! (Elle se retourne et regarde le ruban ! mon joli ruban ! je t'oubliais ! (Elle le prend sur sa table et le roule.) Tu ne me quitteras plus... tu me rappelles la scène où ce malheureux enfant... Ah ! monsieur le comte qu'avez-vous fait ? Et moi ! que fais-je en ce moment

SCÈNE XXVI

LA COMTESSE, SUZANNE.

(La comtesse met furtivement le ruban dans son sein.)

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, avec joie.

Madame, il est charmant votre projet ! Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout ; et, quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (Elle baise la main de sa maîtresse. Elles sortent.)

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre, vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des sièges pour Brédouison et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du comte.)

ACTE TROISIÈME

Une salle du château, appelée salle du Trône, et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous, le portrait du roi.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, PÉDRILLE, en veste, botté, tenant un paquet cacheté.

LE COMTE, vite.

M'as-tu bien entendu ?

PÉDRILLE.

Excellence, oui. (Il sort.)

SCÈNE II

LE COMTE, seul criant.

Pédrille !

SCÈNE III

LE COMTE, PÉDRILLE revient.

PÉDRILLE.

Excellence ?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu ?

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville!

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'hôtel ?

LE COMTE.

Oui ; surtout depuis quel temps.

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y était pas ?

LE COMTE.

Revenez plus vite, et m'en rendez compte, Allez.

SCÈNE IV

LE COMTE, seul, marche en rêvant.

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile !... n'est bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui d'une entreprise sur la comtesse ; la camériste quand j'arrive ; la maîtresse affectée d'une terreur vraie ; un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fil m'a échappé. Il y a là-dedans une obscurité... Des libertés chez les gens, qu'importe à gens de cette étoffe ? Mais la comtesse si quelque insolent attentait... Où m'égaré-je ? Et quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée se folle comme un rêve ! — Elle s'amusait ; ces ris de cette joie mal éteinte ! — Elle se respecte ; et mon honneur où diable on l'a placé ! De l'autre part, où suis-je

— Suzanne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret ?... Comme il n'est pas encore le sien !... Qui donc m'enchaîne à cette fan-tasie ? j'ai voulu vingt fois y renoncer... Étrange effet de l'irrésolution ! si je la voulais sans débat, je la désirerais mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre ! il faut sonder adroitement (Figaro paraît dans le fond ; il s'arrête), et chercher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de mêler d'une manière détournée s'il est instruit ou non de son amour pour Suzanne.

SCÈNE V

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, à part.

Nous y voilà.

LE COMTE.

... S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, à part.

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, à part.

Les amours de monsieur Bazile ?

LE COMTE.

... Et voyons ce que nous ferons de la jeuno.

FIGARO, à part.

Ah ! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE, se retourne.

Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ?

FIGARO s'avance.

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots... ?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE, répète.

Ma femme, s'il vous plaît ?

FIGARO.

C'est... la fin d'une réponse que je faisais : *allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE se promène.

Sa femme !... Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler ?

FIGARO, feignant d'assurer son habillement.

Je m'étais sali sur ces couches en tombant ; je me dégois.

LE COMTE.

Faut-il une heure ?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller qu'à maitres !

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO.

Un danger ! on dirait que je me suis engouffré tout va...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le redre, insidieux valet ! Vous entendez fort bien que ce pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant comme le torrent de la Morena ; vous cherchez un homme il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons ! Je me trouve là par hasard : qui sait dans l'emportement si...

LE COMTE, interrompant.

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, en colère.

Au corridor ! (A part.) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, à part.

Voyons-le venir, et jouons serré,

LE COMTE, radouci.

Ce n'est pas ce que je voulais dire ; laissons cela. J'avoue, j'avais quelque envie de t'emmener à Londres, courir de dépêches... mais, toutes réflexions faites...

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis ?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO.

Je sais *God-dam*.

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God-dam*.

LE COMTE.

Eh bien ?

FIGARO.

Diable ! c'est une belle langue que l'anglais, il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam*, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ! entrez dans une taverne, et faites seulement ce pied de garçon (il tourne la broche). *God-dam !* on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent bourgogne ou de claret ? en que celui-ci (il débouche une bouteille). *God-dam !* on vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches ? mettez mignarder tous les doigts mis sur la bouche. Ah ! *God-dam !* elle vous sangle un soufflet de crochetet : preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent, par-ci par-là, quelques autres mots en conversant ; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue ; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, à part.

Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.

FIGARO, à part.

Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour !

FIGARO.

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la prévins sur tout, et la comble de présents.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu, à qui nous prive du nécessaire ?

LE COMTE.

... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle occasion ?

FIGARO.

✓ Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ! Tenez, monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

FIGARO.

C'est qu'on en voit partout quand on cherche des

LE COMTE.

Une réputation détestable !

FIGARO.

Et si je vaudrais mieux qu'elle ? Y a-t-il beaucoup de gens qui puissent en dire autant ?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous ? la foule est là : chacun veut rir ; on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, et qui peut ; le reste est écrasé. Aussi c'est fait ; pour moi je renonce.

LE COMTE.

✓ A la fortune (A part.) Voici du neuf.

FIGARO.

(A part.) A mon tour maintenant. (Haut.) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort bon sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier étrenner de nouvelles intéressantes ; mais, en revanche, heureux de ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

FIGARO.

✓ Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bien du mal à faire le mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour te faire avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

... Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; surtout de pouvoir au delà de ses forces; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu défnis!

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germanes, en fasse qui voudra! *J'aime mieux ma mie, oh gai!* comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, à part.

Il veut rester. J'entends... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, à part.

Je l'enfile, et le paye en sa monnaie.

LE COMTE.

Ainsi, tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand Votre Excellence se permet de nous souffler toute les jeunes?

LE COMTE, raillant.

Au tribunal le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indul gente aux grands, dure aux petits.

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

Eh! qui le sait, monseigneur? *Tempo e galant uomo*, dit l'Italien; il dit toujours la vérité: c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou du bien.

LE MARIAGE DE FIGARO.

LE COMTE, à part.

Je vois qu'on lui a tout dit ; il épousera la duègne.

FIGARO, à part.

Il a joué au fin avec moi, qu'a-t-il appris ?

SCÈNE VI

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, annonçant.

Don Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison ?

FIGARO,

Eh ! sans doute. C'est le juge ordinaire, le lieutenant de siège, votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende. (Le laquais sort.)

SCÈNE VII

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO reste un moment à regarder le comte qui rêve.

... Est-ce là ce que monseigneur voulait ?

LE COMTE, revenant à lui.

Moi?... je disais d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO.

Eh, qu'est-ce qu'il y manque ? Le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs. (Il sort.)

SCÈNE VIII

LE COMTE, seul.

Le maraud m'embarrassait ! en disputant, il prend son avantage ; il vous serre, vous enveloppe... Ah ! friponne et fripon, vous vous entendez pour me jouer ! Soyez amis, soyez amants, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens ; mais, parbleu, pour époux...

SCÈNE IX

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, *essoufflée.*

Monseigneur... pardon, monseigneur.

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère !

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment ?

SUZANNE, *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourais vous
rier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté
ans l'instant.

LE COMTE le lui donne.

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à
ous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc ?
est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les bou-
oirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi ?

SUZANNE, *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avais cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter Son Excellence ?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille, ne me l'avoir pas dit plus tôt

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité ?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin ?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs ?

LE COMTE.

Tu m'as traité si sévèrement !

SUZANNE.

Ce matin ? — Et le page derrière le fauteuil ?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus oh quand Bazile, de ma part... ?

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile... ?

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain ! à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit !

SUZANNE.

Dame ! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut lui tai

LE COMTE, en riant.

Ah charmante ! Et tu me le promets ? Si tu manqua parole, entendons-nous, mon cœur : point de rendez-point de dot, point de mariage.

SUZANNE, faisant la révérence.

Mais aussi point de mariage, point de droit du sei monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit ? d'honneur j'en raf Mais ta maîtresse attend le flacon...

SUZANNE, riant et rendant le flacon.

Aurais-je pu vous parler sans un prétexte ?

LE COMTE veut l'embrasser.

Délicieuse créature !

SUZANNE s'échappe.

Voilà du monde.

LE COMTE, à part.

Elle est à moi. (Il s'enfuit.)

SUZANNE.

Allons vite rendre compte à madame.

SCÈNE X

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

Suzanne, Suzanne ! où cours-tu donc si vite en qu monseigneur ?

Placida

ACTE TROISIÈME.

193

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (Elle s'enfuit.)

FIGARO la suit.

Ah ! mais, dis donc...

SCÈNE XI

LE COMTE rentre seul.

Tu viens de gagner ton procès ! — Je donnais là dans un bon piège ! O mes chers insolents ! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste... Mais s'il allait payer la duègne... Avec quoi ?... S'il payait... Eeeeh ! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa nièce ? En caressant cette manie... Pourquoi non ? dans le vaste champ de l'intrigue il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (Il appelle.) Anto... (Il voit entrer Marceline, etc. Il sort.)

SCÈNE XII

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, à Brid'oison.

Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, en robe, et bégayant un peu.

Eh bien, pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est uhe promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, et cætera, le reste.

MARCELINE.

Non, monsieur, point d'*et cætera*.

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme ?

MARCELINE.

Non, monsieur ; c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien, vou-ous redemandez l'argent ?

MARCELINE.

Non, monsieur ; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh! mais, j'en-entends fort bien; et lui veu-cut-il w
épouser?

MARCELINE.

Non, monsieur; voilà tout le procès!

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE.

Non, monsieur. (A Bartholo.) Où sommes-nous? (A Brid'o
Quoi! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai acheté ma charge pour autre chose!

MARCELINE, en soupirant.

C'est un grand abus que de les vendre!

BRID'OISON.

Oui; l'on-on ferait mieux de nous les donner pour
Contre qui plai-aidez-vous?

SCÈNE XIII

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO,
en se frottant les mains.

MARCELINE, montrant Figaro.

Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, très-gaiement, à Marceline.

Je vous gêne peut-être, — Monseigneur revient dans
tant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, m
sieur le conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur
tre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en va

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fai
des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misère.

BRID'OISON.

promesse de mariage ! A-ah ! le pauvre benêt.

FIGARO.

m sieur...

BRID'OISON.

-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon ?

FIGARO.

st-ce pas Double-Main, le greffier ?

BRID'OISON.

; c'è-est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO.

nger ! je suis garant qu'il dévore. Oh ! que oui, je l'ai
ir l'extrait et pour le supplément d'extrait ; comme cela
tique, au reste.

BRID'OISON.

on doit remplir les formes.

FIGARO.

urément, monsieur : si le fond des procès appartient
laideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine
ibunaux.

BRID'OISON.

garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avais cru d'abord.
en, l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin
affaire.

FIGARO.

m sieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous
de notre justice.

BRID'OISON.

n ?... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, et que
le payes pas ?...

FIGARO.

rs monsieur voit bien que c'est comme si je ne devais

BRID'OISON.

-ans doute. — Eh ! mais qu'est-ce donc qu'il dit ? ✓

SCÈNE XIV

HOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON,
FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, précédant le comte, crie.

m seigneur, messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison! Ce n'est qu'une affaire domestique : l'habit de ville était trop bon.

BRID'OISON.

C'è-est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vi jamais sans elle, parce que la forme, voyez-vous la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui-l tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, à l'huissier.

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER va ouvrir en glapissant.

L'audience!

SCÈNE XV

LES MÊMES, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES en habit de fête. Le comte s'assied sur le grand fauteuil ; Brid'oison, sur une chaise à côté ; LE GREFFIER, sur le tabouret derrière sa table ; LES JUGES, LES AVOCATS, sur les banquettes ; Marceline, à côté de Bartholo ; Figaro, sur l'autre banquette ; les paysans et les valets debout derrière.

BRID'OISON, à Double-Main.

Double-Main, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN lit un papier.

« Noble, très-noble, infiniment noble, don Pedro George, hidalgo, baron de los Altos y Montes Fieros y otros montes ; contre Alonzo Calderon, jeune auteur dramatique. » Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poète son talent.

DOUBLE-MAIN lit un autre papier.

« André Petruccio, laboureur ; contre le receveur de la province. » Il s'agit d'un forçement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent.

« Barbe-Agar-Raab-Madeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure (Marceline se lève et salue), contre Figaro... » Nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme ! Què-el patron est-ce là ?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN, écrit.

Contre anonyme *Figaro*. Qualités ?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme ? (Le greffier écrit.)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serais le fils d'un prince.

LE COMTE, au greffier.

Allez.

L'HUISSIER, glapissant.

Silence ! messieurs.

DOUBLE-MAIN lit.

« Pour cause d'opposition faite au mariage dudit Figaro par ladite de Verte-Allure. Le docteur Bartholo plaidant pour la demanderesse, et ledit Figaro pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du siège. »

FIGARO.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus. Le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs : plus boursoufflés après que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murena*. Moi, je dirai le fait en peu de mots. Messieurs...

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense. Avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse !

BARTHOLO, mettant ses lunettes.

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, messieurs !

L'HUISSIER, glapissant.

Silence!

BARTHOLO lit.

« Je soussigné, reconnais avoir reçu de demoiselle, Marceline de Verte-Allure, dans le château d'Agua-Fit la somme de deux mille piastres fortes cordonnées; la somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château je l'épouserai, par forme de reconnaissance, etc. Figaro, tout court. » Mes conclusions sont au payement billet et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (u) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut sou au jugement de la cour; et, depuis Alexandre le Grand promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE, interrompant.

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la valeur du titre?

BRID'OISON, à Figaro.

Qu'oppo... qu'oppo-osez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur ou distraction la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit l'écrit: « laquelle somme je lui rendrai. ET je l'épouserai mais « laquelle somme je lui rendrai, OU je l'épouserai qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-Main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, prenant le papier.

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent lisant. (Il lit.) « E. e. e. e. Demoiselle e. e. e. de Verte Allure e. e. e. Ha! laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château. . ET... OU... ET... OU... » Le est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, plaidant.

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative qui lie les membres corrélatifs de la phrase; je payerai demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, plaidant.

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU qui sépare lesdits membres; je payerai la donzelle, OU je l'épouserai. A pédant, pédant et demi. Qu'il s'avise de parler latin, j'y suis Grec, je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question ?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable. Examinons le titre en ce sens. (Il lit.) « Laquelle somme je lui rendrai dans ce château, où je l'épouserai. » C'est ainsi qu'on dirait, messieurs : « vous vous ferez saigner dans ce lit, où vous resterez chaudement; » c'est dans lequel. Il prendra deux grains de rhubarbe, où vous mêlerez un peu de tamarin; » dans lesquels on mêlera. « Ainsi château où je l'épouserai, » messieurs, c'est « château dans lequel... »

FIGARO.

Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : « ou la maladie vous tuera, ou ce sera le médecin; » ou bien le médecin; c'est incontestable. Autre exemple : « ou vous n'écrirez rien qui plaise, ou les sots vous dénigreront; » ou bien les sots; le sens est clair; car, audit cas, sots ou méchants sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi; « je la payerai dans ce château, virgule, ou je l'épouserai... »

BARTHOLO, vite.

Sans virgule.

FIGARO, vite.

Elle y est. C'est *virgule*, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, regardant le papier vite.

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, vite.

Elle y était, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser ?

BARTHOLO, vite.

Oui; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, vite.

Et nous de corps, dès que le mariage n'est pas quittance.
(Les juges se lèvent et opinent tout bas.)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement !

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs !

L'HUISSIER, glapissant.

Silence !

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes !

FIGARO.

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez ?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à déraisonner, mais cessez d'injurier. Les craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que défenseurs modérés deviendraient impunément des inso- privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut. (Les continuent d'opiner bas.)

ANTONIO, à Marceline, montrant les juges.

Qu'ont-ils tant à balbucifier ?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge; il corrompt l'autre, perds mon procès.

BARTHOLO, bas d'un ton sombre.

J'en ai peur.

FIGARO, gaiement.

Courage, Marceline !

DOUBLE-MAIN se lève; à Marceline.

Ah ! c'est trop fort ! je vous dénonce ; et, pour l'honneur tribunal, je demande qu'avant faire droit sur l'autre aff il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE s'assied.

Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure sonnelle ; un juge espagnol n'aura point à rougir d'un e digne au plus des tribunaux asiatiques ; c'est assez des tres abus. J'en vais corriger un second, en vous moti mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennem lois. Que peut requérir la demanderesse ? mariage à dé de payement ; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs !

L'HUISSIER, glapissant.

Silence !

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

FIGARO, avec joie.

J'ai gagné !

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : « laquelle somme je payerai à sa première réquisition, ou bien j'épouserai, etc., » la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (Il se lève.)

FIGARO, stupéfait.

J'ai perdu.

ANTONIO, avec joie.

Superbe arrêt !

FIGARO.

En quoi superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, monseigneur. ✓

L'HUISSIER, glapissant.

Passez, messieurs. (Le peuple sort.)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce.

SCÈNE XVI

LE COMTE, allant de côté et d'autre; MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE s'assied.

Ah ! je respire !

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, à part. *brat & ardeur*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, à part.

Et ce Bazile qui devait s'opposer au mariage de Marceline voyez comme il revient! — (Au comte qui sort.) Monseigneur, vous nous quittez ?

Tout est jugé. *31000* LE COMTE.

C'est ce gros enflé de conseiller...

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme une fois. (Le comte s'arrête.)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parents ?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps : je suis bien prié de le revoilà ; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat ! c'est quelque enfant trouvé !

FIGARO.

Enfant perdu, docteur, ou plutôt enfant volé.

LE COMTE revient.

Volé, perdu, la preuve ! Il crierait qu'on lui fait injure.

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis bruns et bijoux d'or trouvés sur moi par les brigands n'indiqueraient pas ma haute naissance, la précaution qu'on a prise de me faire des marques distinctives témoigne assez combien j'étais un fils précieux : et cet hiéroglyphe sur mon bras... (Il veut se dépouiller le bras droit.)

MARCELINE, se levant vivement.

Une spatule à ton bras droit ?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir ?

MARCELINE.

Dieux ! c'est lui !

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, à Marceline.

Et qui ? lui !

MARCELINE, vivement.

✓ C'est Emmanuel.

BARTHOLO, à Figaro.

Tu fus enlevé par des bohémiens ?

FIGARO, exalté.

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service : des centaines d'or n'arrêteront pas mes illustres parents.

BARTHOLO, montrant Marceline.

✓ Voilà ta mère.

... Nourrice?

FIGARO.

Ta propre mère.

BARTHOLO.

Sa mère!

LE COMTE.

Expliquez-vous.

FIGARO.

MARCELINE, montrant Bartholo.

Voilà ton père.

FIGARO, désolé.

O o oh! aye de moi!

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, à part.

Sa mère!

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épousera pas.

 BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! Et votre fils? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.


E-et si l'on y regardait de si près, per-ersonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, s'échauffant par degrés.

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées; mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées!

 Ce qui suit, enfermé dans ces deux index, a été retranché par les comédiens français aux représentations de Paris.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est règle.

MARCELINE, vivement.

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris jouets de vos passions, vos victimes ! c'est vous qui punir des erreurs de notre jeunesse ; vous et vos magistrats si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent en par leur coupable négligence, tout honnête moyen de suster. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ! avaient un droit naturel à toute la parure des femmes et y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, en colère.

Ils font broder jusqu'aux soldats !

MARCELINE, exaltée.

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'ont de vous qu'une considération dérisoire ; leurs respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos vices ! Ah ! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié !

FIGARO.

Elle a raison !

LE COMTE, à part.

Que trop raison !


BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme juste ? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'appréhends. Vis entre une épouse, une mère tendre, qui te serviront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, mais pour toi, mon fils ; gai, libre et bon pour tout le monde ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. C'est sot, en effet ! Il y a des mille et mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard et quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, ne me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! Tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons. 

LE COMTE.

■ Sot événement qui me dérange!

BRID'OISON à Figaro.

Et la noblesse, et le château? Vous imposez à la justice.

FIGARO.

■ Elle allait me faire faire une belle sottise, la justice! Après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père! Mais puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses...; et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez. (Marceline lui saute au cou.)

SCÈNE XVII

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON,
SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, accourant, une bourse à la main.

■ Monseigneur, arrêtez; qu'on ne les marie pas: je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, à part.

Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire. (Il sort.)

SCÈNE XVIII

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO,
MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne.

Ah oui, payer! Tiens, tiens.

SUZANNE se retourne.

J'en vois assez: sortons, mon oncle.

FIGARO, l'arrêtant.

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, en colère.

Et que tu l'épouses à gré, puisque tu la caresses.

FIGARO, gaiement.

Je la caresse, mais je ne l'épouse pas. (Suzanne veut sortir, Figaro la retient.)

SUZANNE lui donne un soufflet.

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir!

FIGARO, à la compagnie.

C'est-il ça de l'amour ? Avant de nous quitter, je t'en prie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves... ?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie ! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, les bras ouverts.

Embrasse ta mère, ma jolie Suzannette. Le méchant te tourmente est mon fils.

SUZANNE court à elle.

Vous, sa mère ! (Elles restent dans les bras l'une de l'autre.)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure ?

FIGARO.

... Que je le sais.

MARCELINE, exaltée.

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompait qu'un motif : c'était le sang qui me parlait.

FIGARO.

Et moi le bon sens, ma mère, qui me servait d'un quand je vous refusais : car j'étais loin de vous haïr, ni l'argent...

MARCELINE lui remet un papier.

Ti est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE lui jette sa bourse.

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE, exaltée.

Belle sœur, malheureuse, j'allais devenir la plus malheureuse des femmes, et tu, la plus fortunée des mères ! Tu m'as donné, mes deux enfants : l'unis en vous toutes mes vœux. Hélas ! autant que je puis l'être, ah ! un tant combus, tu vas aimer.

SUZANNE attend, ses vives.

Antonio, chère mère, arrête donc ! voudrais-tu que je sois ton fils ? mes yeux ne voient que tes larmes et ton cœur ne bat que pour moi. Mais quelle

lité ! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentais couler entre mes doigts : regarde. (Il montre ses doigts écartés.) Et je les retenais bêtement ! Va te promener, la honte ! je veux rire et pleurer en même temps ; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (Il embrasse sa mère d'un côté, Suzanne de l'autre.)

MARCELINE.

O mon ami !

SUZANNE *.

Mon cher ami !

BRID'OISON, s'essuyant les yeux d'un mouchoir.

Eh bien, moi je suis donc bê-ête aussi ?

FIGARO, exalté.

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier ! Atteins-moi si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, à Figaro.

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main ! puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle !

ANTONIO, à Bartholo.

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre ? (A Figaro.) En ce cas, not' galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah ! mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not' sœur à sti qui n'est l'enfant de personne ?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécile ? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare !... Il ne l'aura jamais. (Il sort.)

SCÈNE XIX

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE,
BRID'OISON.

BARTHOLO, à Figaro.

Et cherche à présent qui l'adopte. (Il veut sortir.)

MARCELINE, courant prendre Bartholo à bras-le-corps, le ramène.

Arrêtez, docteur, ne sortez pas !

* Bartholo, Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline, Brid'oison.

FIGARO, à part.

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchus
contre mon pauvre mariage!

SUZANNE à Bartholo.

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, à Bartholo*.

De l'esprit, des talents, de la figure.

FIGARO, à Bartholo.

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris ?

MARCELINE, le caressant.

Nous aurons tant de soin de vous, papa !

SUZANNE, le caressant.

Nous vous aimerons tant, petit papa !

BARTHOLO, attendri.

Papa ! bon papa ! petit papa ! Voilà que je suis plus
encore que monsieur, moi. (Montrant Brifolion.) Je me
aller comme un enfant. (Marceline et Suzanne l'embrassent,
moi, je n'ai pas dit oui. Il se retourne.) Qu'est donc de
monseigneur ?

FIGARO.

Courons le rejoindre : arrachons-lui son dernier ma-
chautait quelque autre intrigue, il faudrait tout re-
mencer.

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons. (Ils entraînent Bartholo dehors.)

SCÈNE XX

BRID'ONSON, seul.

Plus bête encore que m'sieur ! On peut se dire !
même leses sottes le croira, mais... E-ils ne son-
pous ils ont raisens les croiraient-ils. (Il sort.)

* Suzanne, Marceline, Marceline, Figaro, Brid'osson.

ACTE QUATRIÈME

Une galerie ornée de candélabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot, préparée pour donner une fête. Sur le devant, à droite, est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCÈNE PREMIÈRE

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, la tenant à bras-le-corps.

Eh bien, amour, es-tu contente ? Elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère ! Malgré sa réputation, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé ; il n'y a que monseigneur qui rage, car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange ?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'excellence ; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivait ; j'étais tourmenté par une furie ! Tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier j'étais comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parents ; pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étais galonnés ; mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée !

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite. Ainsi va le monde ; on travaille, on projette, on arrange d'un côté ; la fortune accomplit de l'autre : et depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vucs, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle qu'on nomme Amour... (Il la prend tendrement à bras-le-corps.)

SUZANNE.

Ah ! c'est le seul qui m'intéresse !

FIGARO.

Permetts donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte ; et voilà logés pour la vie.

SUZANNE, riant.

L'Amour et toi ?

FIGARO.

Moi et l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne cherchez pas d'autre gîte ?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille mille galants....

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie !

SUZANNE.

Fi donc, vilain ! en a-t-on plusieurs ?

FIGARO.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec les vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits songes assez mal plantés ont produit de grosses, grossités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait, sans les divulguer ; car toute vérité n'est pas bonne à dire, et celles qu'on vante, sans y ajouter foi ; car toute vérité n'est pas bonne à croire ; et les serments passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands ; ce n'est que du vent. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est folle ; elle annonce de bons et heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais ; il a failli me coûter Suzon.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu ?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon, votre parole d'honneur est point : qu'il s'y morfonde ; et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder que je n'ai de peine à rompre : il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité !

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savants, moi ! je n'en ai d'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu ?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUZANNE.

Et comment ?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses ; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (Il veut l'embrasser.)

SCÈNE II

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! j'avais raison de le dire ; en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse. (Il veut emmener Suzanne.)

LA COMTESSE, la retient.

Elle vous suit.

SCÈNE III

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement ?

SUZANNE.

Il ne faut rien, madame ; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah ! vous changez d'avis ?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine !

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame ! et que croyez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le comte, il vous fâche à p
de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur.
sez-moi. (Elle veut sortir.)

SUZANNE, se jette à genoux.

Au nom du ciel, espoir de tous ! Vous ne savez pas
dame, le mal que vous faites à Suzanne ! Après vos l
continuelles et la dot que vous me donnez !...

LA COMTESSE la relève.

Eh mais... je ne sais ce que je dis ! En me cédant ta
au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur ; tu tiens parole
mari, tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée !

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (Elle la baise au fr
Où est ton rendez-vous ?

SUZANNE lui baise la main.

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE, montrant la table.

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire !

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame ! au moins c'est vous.... ?

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. (Suzanne s'assied, la e
dicté.)

« Chanson nouvelle, sur l'air..... Qu'il fera beau c
sous les grands marronniers..... Qu'il fera beau ce so

SUZANNE, écrit.

« Sous les grands marronniers... » Après ?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas ?

SUZANNE, relit.

C'est juste. (Elle plie le billet.) Avec quoi cacheter ?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche ! elle servira de réponse. Écris sur le revers : « Renvoyez-moi le cachet. »

SUZANNE, écrit en riant.

Ah ! *le cachet !*... Celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, avec un souvenir douloureux.

Ah !

SUZANNE, cherche sur elle.

Je n'ai pas d'épingle, à présent !

LA COMTESSE détache sa lévite.

Prends celle-ci. (Le ruban du page tombe de son sein à terre.) Ah ! mon ruban !

SUZANNE le ramasse.

C'est celui du petit voleur ! Vous avez eu la cruauté... ?

LA COMTESSE.

Fallait-il le laisser à son bras ? c'eût été joli. Donnez donc !

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE le reprend.

Excellent pour Fanchette..... Le premier bouquet qu'elle n'apportera...

SCÈNE IV

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN en fille, FANCHETTE et beaucoup de jeunes filles habillées comme elles, et tenant des bouquets ; LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

Madame, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, serrant vite son ruban.

Elles sont charmantes. Je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (Montrant Chérubin.) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste ?

UNE BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, à honneur à l'étrangère. (Elle prend le bouquet de Chérubin, baise au front.) Elle en rougit ! (A Suzanne.) Ne trouvez-tu Suzon..... qu'elle ressemble à quelqu'un ?

SUZANNE,

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, à part, les mains sur son cœur.

Ah ! ce baiser-là m'a été bien loin !

SCÈNE V

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN au milieu d'elles, FANCHI ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE

ANTONIO.

Moi je vous dis, monseigneur, qu'il y est ; elles l'ont billé chez ma fille ; toutes ses hardes y sont encore, et son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. vance, et, regardant toutes les filles, il reconnaît Chérubin, lui en bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cascade lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit :) Eh pargu v'là notre officier !

LA COMTESSE recule.

Ah ciel !

SUZANNE.

Ce friponneau !

ANTONIO.

Quand je disais là-haut que c'était lui !...

LE COMTE, en colère.

Eh bien, madame ?

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur ! vous me voyez plus surpris vous, et, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui ; mais tantôt, ce matin ?

LA COMTESSE.

Je serais coupable, en effet, si je dissimulais que c'était descendu chez moi. Nous entamions le badinage ces enfants viennent d'achever ; vous nous avez surpris l'habillant : votre premier mouvement est si vif ! j'ai sauvé, je me suis troublée ; l'effroi général a fait le

LE COMTE, avec dépit à Chérubin.

« Pourquoi n'êtes-vous pas parti ? »

CHÉRUBIN, ôtant son chapeau brusquement.

Monseigneur...

LE COMTE.

« Je punirai ta désobéissance. »

FANCHETTE, étourdiment.

« Ah, monseigneur, entendez-moi ! Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : *Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donne-
rai ce que tu voudras.* »

LE COMTE, rougissant.

Moi, j'ai dit cela ?

FANCHETTE.

« Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le-moi en mariage, et je vous aimerai à la folie. »

LE COMTE, à part.

Être ensorcelé par un page !

LA COMTESSE.

« Eh bien, monsieur, à votre tour ! L'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités : que c'est toujours sans le vouloir si je vous cause des inquiétudes, pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes. »

ANTONIO.

« Vous aussi, monseigneur ? Dame ! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence ; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes... »

LE COMTE, déconcerté, à part.

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi !

SCÈNE VI

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO,
LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

« Monseigneur, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danse. »

LE COMTE.

« Vous, danser ! vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, qui vous a foulé le pied droit ! »

FIGARO, remuant la jambe.

« Je souffre encore un peu ; ce n'est rien. (Aux jeunes filles.) Allons, mes belles, allons ! »

LE COMTE, le retourne.

Vous avez été fort heureux que ces ruches ne fu
que du terreau bien doux !

FIGARO.

Très-heureux, sans doute; autrement....

ANTONIO le retourne.

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, serait resté en l'air !
(jeunes filles.) Venez-vous, mesdemoiselles ?

ANTONIO le retourne.

Et, pendant ce temps, le petit page galopait sur son
val à Séville ?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas!...

LE COMTE le retourne.

Et vous aviez son brevet dans la poche !

FIGARO, un peu étonné.

Assurément; mais quelle enquête? (Aux jeunes filles.) A
donc, jeunes filles !

ANTONIO, attirant Chérubin par le bras.

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est
menteur.

FIGARO, surpris.

Chérubin!.... (A part.) Peste du petit fat !

ANTONIO.

Y es-tu maintenant ?

FIGARO, cherchant.

J'y suis... j'y suis... Eh qu'est-ce qu'il chante ?

LE COMTE, sèchement.

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté s
giroflées.

FIGARO, rêvant.

Ah! s'il le dit... cela se peut. Je ne dispute pas
que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous et lui... ?

FIGARO.

Pourquoi non ? la rage de sauter peut gagner : voy
montons de l'anurge; et quand vous êtes en colère,
a personne qui n'aime mieux risquer ..

LE COMTE.

Comment, deux à la fois !

FIGARO.

aurait sauté deux douzaines. Et qu'est-ce que cela monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (Aux filles.) Ah ça, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE, outré.

IONS-nous une comédie? (On entend un prélude de fanfare.)

FIGARO.

ilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes! Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (Tous s'en-; Chérubin reste seul, la tête baissée.)

SCÈNE VII

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, regardant aller Figaro.

voit-on de plus audacieux? (Au page.) Pour vous, sœur le sournois, qui faites le honteux, allez vous rhabiller bien vite, et que je ne vous rencontre nulle part de la vie.

LA COMTESSE.

ne va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, étourdimement.

me s'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de dix ans d'années de prison. (Il met ton chapeau et s'enfuit.)

SCÈNE VIII

LE COMTE, LA COMTESSE.

(La comtesse s'évente fortement sans parler.)

LE COMTE.

Est-ce qu'il a-t-il au front de si heureux?

LA COMTESSE, avec embarras.

Il a... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfants tout sert de hochet. (Elle veut sortir.)

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirais en danger.

LA COMTESSE.

Alors, pour ces deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

SCÈNE X

LES MÊMES, excepté la COMTESSE et SUZANNE : BA
tenant sa guitare; GRIPE-SOLEIL.

BAZILE entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin. (Air

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles :
Est-ce un crime de changer ?
Si l'Amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger ?
N'est-ce pas pour voltiger ?
N'est-ce pas pour voltiger ?

FIGARO s'avance à lui.

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes à
Notre ami, qu'entendez-vous par cette musique ?

BAZILE, montrant Gripe-Soleil.

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur
amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pot
mon tour réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! monseigneur, il ne m'a pas amusé du tout avec
guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE.

✓ Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Mar
et je viens m'opposer...

FIGARO s'approche.

Y a-t-il longtemps que monsieur n'a vu la figure d'u

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir
diez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seu
d'approximer madame...

BARTHOLO, en riant.

Eh pourquoi! Laisse-le parler.

BRID'OISON s'avance entre eux d eux.

Fau-aut-il que deux amis... ?

FIGARO.

Nous, amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

LE COMTE.

M (Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.)
M Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout ! (Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.)

FIGARO, qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne :

C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

La danse reprend : le comte qui a lu le billet le retourne ; il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle, qu'il attache à sa manche.

FIGARO, à Suzanne et à Marceline.

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle Ah ! c'est une drôle de tête !

Pendant ce temps, Suzanne a des signes d'intelligence avec la comtesse.

La danse finit ; la ritournelle du duo recommence.

FIGARO conduit Marceline au comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne ; à l'instant où le comte prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivants :

L'HUISSIER, criant à la porte.

Arrêtez donc, messieurs ! vous ne pouvez entrer tous...
 Ici les gardes ! les gardes ! (Les gardes vont vite à cette porte.)

LE COMTE, se levant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne !... Elle reviendra. (A part, à Suzanne.) Allons changer d'habits. (Elle sort avec Suzanne.)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah ! je m'en vais vous le faire déchanter.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne!

TOUS ENSEMBLE, montrant Figaro.

Et le voici.

BAZILE, reculant de frayeur.

J'ai vu le diable!

BRID'OISON, à Bazile.

Et vous-ous renoncez à sa chère mère!

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru la pèze garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils; tu te moques de moi!

BAZILE, montrant Figaro.

Dès que monsieur est quelque chose ici, je déclare, ma, que je n'y suis plus de rien. (Il sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, excepté BAZILE.

BARTHOLO, riant.

Ah! ah! ah! ah!

FIGARO, sautant de joie.

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE, à part.

Moi, ma maîtresse! (Il se lève.)

BRID'OISON, à Marceline.

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat! (Ils sortent.)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite. (Il veut sortir avec les autres.)

SCÈNE XII

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, à Figaro.

Et moi, je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE revient en courant.

Quel sot a donné un tel ordre?

est le mal ?

FIGARO.

LE COMTE, vivement.

la comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t-elle, ice ? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis (bon tement.

FIGARO.

l'entends, Gripe-Soleil ? la terrasse.

LE COMTE.

Is les grands marronniers ! belle idée ! (En s'en allant, à Ils allaient incendier mon rendez-vous !)

SCÈNE XIII

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

el excès d'attention pour sa femme ! (Il veut sortir.)

MARCELINE l'arrête.

ux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un nent mal dirigé m'avait rendue injuste envers la char- e femme : je la supposais d'accord avec le comte, quoi- 'eusse appris de Bazile qu'elle l'avait toujours rebuté.

FIGARO.

us connaissez mal votre fils, de le croire ébranlé par mpulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de faire accroire.

MARCELINE.

est toujours heureux de le penser, mon fils ; la jalousie...

FIGARO.

N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie fou. Oh ! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... turbable ; et, si Suzanne doit me tromper un jour, je le rdonne d'avance ; elle aura longtemps travaillé... (Il se ie et aperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autre.)

SCÈNE XIV

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

eh... ! ma petite cousine qui nous écoute !

FANCHETTE.

l pour ça, non : on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

st vrai ; mais comme cela est utile, on fait aller sou- l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardais si quelqu'un était là.

FIGARO.

Déjà dissimulée, friponne ! Vous savez bien qu'il n'est pas là.

FANCHETTE.

Et qui donc ?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien qui est : c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine ?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai. — C'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, vivement.

Une épingle ! une épingle !... et de quelle part, et à votre âge, vous faites déjà un métier... (Il se reprend, et ton doux.) Vous faites déjà très-bien tout ce que vous devez faire, Fanchette ; et ma jolie cousine est si obligée de vous.

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher ? Je m'en vais.

FIGARO, l'arrêtant.

Non, non, je badine. Tiens, ta petite épingle est ce que monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui a cacheté un petit papier qu'il tenait : tu vois que tu as fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez ?

FIGARO, cherchant.

C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour te donner la commission.

FANCHETTE, naïvement.

Pas autrement que vous le dites : *Tiens, petite Fanchette, prends cette épingle à ta belle cousine, et dis-lui seulement que c'est le cachet des grands marronniers.*

FIGARO.

Des grands... ?

FANCHETTE.

Marronniers. Il est vrai qu'il a ajouté : *Prends ça, personne ne le voit.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission, et n'en dites pas plus à Suzanne que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirai-je ? Il me prend pour une enfant, mon cousin. (Elle sort en sautant.)

SCÈNE XV

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien, ma mère ?

MARCELINE.

Eh bien, mon fils ?

FIGARO, comme étouffé.

Pour celui-ci... ! Il y a réellement des choses... !

MARCELINE.

Il y a des choses ! Eh, qu'est-ce qu'il y a ?

FIGARO, les mains sur sa poitrine.

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, riant.

Ce cœur plein d'assurance n'était donc qu'un ballon gonflé ? une épingle a tout fait partir !

FIGARO, furieux.

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée... !

MARCELINE, rappelant ce qu'il a dit.

La jalousie ! oh ! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable ; et si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, vivement.

Oh, ma mère ! on parle comme on sent : mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi ! — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu ! — Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marronniers ! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu ! Abimons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue et non le comte ? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel ? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va ? ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera ? Je te croyais plus fort en jugement.

FIGARO, lui baisant la main avec transport.

Elle a raison, ma mère ; elle a raison. ri on, toujours raison ! Mais accordons, maman, quelq_____ à la santé on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'aller ser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère. (Il sort.)

SCÈNE XVI

MARCELINE, seule.

Adieu. Et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, allons sur les voies de Suzanne, ou plutôt avertissons-la ; elle est si jolie créature ! Ah ! quand l'intérêt personnel ne sert arme point les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé contre ce sex, ce terrible... (En riant.) et pourtant un peu nigaud de son masculin. (Elle sort.)

ACTE CINQUIÈME

Une salle de marronniers, dans un parc ; deux pavillons, kiosques, et tro- ples de jardins, sont à droite, et à gauche ; le fond est une clôture ornée, un siège de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier, allumée.

Dans le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — Elle allait ne pas venir à présent, mon petit rôle... Ces vilains gens de l'office qui ne voulaient pas seulement me donner une orange et deux biscuits ! — Pour qui, mademoiselle ? — Eh bien, monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh ! nous savons. — Et quand ça serait ? Parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim ? — Tout ça pourtant ne coûte un fier baiser sur la joue !... Que sait-on ? Il ne le rendra peut-être. (Elle voit Figaro qui vient l'observer ; elle fait un cri.) Ah !... (Figaro s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à sa gauche.)

SCÈNE II

FIGARO, un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu ;
BAZILE, **ANTONIO**, **BARTHOLO**, **BRID'OISON**, **GRIPE-**
SOLEIL, **TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.**

FIGARO, d'abord seul.

C'est Fanchette! (Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche :) Bonjour, messieurs; bonsoir : dites-vous tous ici ?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près ?

ANTONIO regarde en l'air.

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh ! quels noirs apprêts fais-tu donc ? Il a l'air d'un con-
 spirateur !

FIGARO, s'agitant.

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes ras-
 semblés au château ?

BRID'OISON.

C'est-à-dire certainement.

ANTONIO.

Nous allons là-bas, dans le parc, attendre un signal pour
 la fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs ; c'est ici, sous ces
 marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée
 que j'épouse, et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, se rappelant la journée.

Ah ! vraiment, je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous
 m'en croyez : il est question d'un rendez-vous ; je vous con-
 terai cela près d'ici.

BRID'OISON, à Figaro.

Nous-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'ac-
 courir tous ; et dites du mal de Figaro s'il ne vous fait voir
 une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaires
 avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom de *Verte-Allure*, du chef honoré de mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, à part.

Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi ? Je suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, aux valets.

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, minez-moi ces entours ; ou, par la mort que je voudrais voir aux dents, si j'en saisis un par le bras... (Il secoue la tête de Gripe-Soleil.)

GRIPE-SOLEIL, s'en va en criant et pleurant.

A, a, o, oh ! damné brutal !

BAZILE, en s'en allant.

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié ! (Il sort.)

SCÈNE III

FIGARO, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :

O femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante ! nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant même elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie ; elle riait en lisant, le perfide ! et moi comme un benêt... monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'avez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous êtes donné un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des piécettes tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de bien ? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus ; reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, moi, perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'en n'a

is depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et
 us voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne.

La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot mé-
 r de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! (Il s'assied sur
 banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! Fils de
 ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs
 ours, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête,
 partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la phar-
 acie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur
 ut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire !

Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier
 ntraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me
 ssé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans
 mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fron-
 r Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je-
 sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-
 rte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute
 Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis,
 Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour
 aire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne
 it lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant :
 viens de chrétiens ! — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge
 le maltraitant. — Mes joues creusaient, mon terme était
 hu ; je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume
 hée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'é-
 ve une question sur la nature des richesses ; et, comme il
 est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner,
 ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur
 n produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour
 oi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai
 pérance et la liberté. (Il se lève.) Que je voudrais bien ter-
 r un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal
 r'ils ordonnent ! quand une bonne disgrâce a cuvé son
 gueil, je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont
 importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que,
 ns la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et
 r'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits
 rits. (Il se rassied.) Las de nourrir un obscur pensionnaire,
 me met un jour dans la rue ; et, comme il faut dîner, quoi-
 t'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et
 mande à chacun de quoi il est question : on me dit que,
 ndant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid
 n système de liberté sur la vente des productions, qui s'é-
 nd même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne
 rle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la po-
 que, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps ec-
 édit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne
 nienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement,

sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit péne, et, n'allant sur les brisées d'aucun autre, je... *comme Jean*
inutile. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille diables à la feuille; on me supprime, et me voilà sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pensait pour une place, mais par malheur j'y étais propre: si un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Et ne me tait plus qu'à voler; je me fais banquier de phrases: ces bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes distinguées il faut m'ouvrent poliment leur maison, en rétenuant elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu m'en aller, je commençais même à comprendre que, pour gagner bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais quand chacun pillait autour de moi, en exigeant que je... *comme*
 tête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittai le monde, et vingt brasses d'eau allaient m'en séparer, lorsque qu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je prends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la tête aux soins qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur par à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix de ce
 eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne. Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (Il se lève en s'échauffant.) On se débat; c'est vous, c'est moi, c'est toi; non, ce n'est pas nous; eh mais qui donc? (Il retombe assis.) O bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et n'on pas d'autre? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir le monde, je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté m'en a permis: encoré je dis ma gaieté sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce mot dont je m'occupe: un assemblage informe de parties inconnues; puis on peut être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger; poète par délassement; musicien par occasion; amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et, trop désabusé... Désabusé!... Sans, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments!... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise. (Il se retire près de la première coulisse à sa droite.)

SCÈNE IV

FIGARO, LA COMTESSE avec les habits de *Suzanne*; **SUZANNE**
avec ceux de la comtesse, **MARCELINE.**

SUZANNE, bas à la comtesse.

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE.

Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher.
Commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le
pavillon. (Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.)

SCÈNE V

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, haut.

Madame tremble! est-ce qu'elle aurait froid.

LA COMTESSE, haut.

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, haut.

Si madame n'avait pas besoin de moi, je prendrais l'air un
moment, sous ces arbres.

LA COMTESSE, haut.

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, haut.

J'y suis toute faite.

FIGARO, à part.

Ah oui, le serein! (Suzanne se retire près de la coulisse, du côté
opposé à Figaro.)

SCÈNE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE,
SUZANNE.

Figaro et Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.

CHÉRUBIN, en habit d'officier, arrive en chantant gaiement la reprise
de l'air de la romance.

La, la, la, etc.

J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, à part.

Le petit page!

CHÉRUBIN s'arrête.

— On se promène ici; gagnons vite mon asile, où la pauvre Fanchette... C'est une femme!

LA COMTESSE écoute.

Ah! grands dieux!

CHÉRUBIN se baisse en regardant de loin.

Me trompé-je? à cette coiffure en plumes qui se voit au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzanne!

LA COMTESSE, à part.

Si le comte arrivait!... (Le comte paraît dans le fond.)

CHÉRUBIN s'approche et prend la main de la comtesse, qui se dégage.

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne. Je pourrais-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui l'a saisie; surtout au battement de mon cœur! (Il veut y appuyer le dos de la main de la comtesse; elle la retire.)

LA COMTESSE, bas.

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt...

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, s'avançant, dit à part.

N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois?

CHÉRUBIN, à la comtesse.

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc?

LE COMTE, à part.

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous ce matin, quand j'étais derrière le fauteuil.

LE COMTE, à part, avec fureur.

C'est encore le page infernal!

FIGARO, à part.

Où dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, à part.

Petit bavard!

LA COMTESSE, au page.

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon béissance.

LA COMTESSE, effrayée.

Vous prétendez... ?

CHÉRUBIN, avec feu.

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour la belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez... ?

CHÉRUBIN.

Oh que oui, j'oserai. Tu prends sa place auprès de monseigneur ; moi celle du comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, à part.

Ce brigandeaue !

SUZANNE, à part.

Hardi comme un page. (Chérubin veut embrasser la comtesse ; le comte se met entre et reçoit le baiser.)

LA COMTESSE, se retirant.

Ah ! ciel !

FIGARO, à part, entendant le baiser.

J'épousais une jolie mignonne ! (Il écoute.)

CHÉRUBIN, tâtant les habits du comte, à part.

C'est monseigneur ! (Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.)

SCÈNE VII

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO s'approche.

Je vais...

LE COMTE, croyant parler au page.

Puisque vous ne redoublez pas le baiser... (Il croit lui donner un soufflet.)

FIGARO, qui est à portée, le reçoit.

Ah !

LE COMTE.

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, à part, s'éloigne en se frottant la joue.

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, riant tout haut de l'autre côté.

Ah! ah! ah! ah!

LE COMTE, à la comtesse, qu'il prend pour ~~Suzanne~~.

Entend-on quelque chose à ce page? il reçoit le rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, à part.

S'il s'affligeait de celui-ci!...

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas... (A la comtesse.)
laidissons cette bizarrerie; elle empoisonnerait le plaisir
j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, imitant le parler de Suzanne.

L'espérez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (il lui prend la main.) Tu
bles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser que je l'ai pris. (il
baise au front.)

LA COMTESSE.

Des libertés!

FIGARO, à part.

Coquine!

SUZANNE, à part.

Charmante!

LE COMTE prend la main de sa femme.

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la
comtesse ait la main aussi belle!

LA COMTESSE, à part.

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet? ces jolis doigts, pleins
de grâce et d'espièglerie?

LA COMTESSE, de la voix de Suzanne.

Ainsi l'amour...?

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui
en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup : mais trois ans d'union ! ~~ident l'hymen~~
si respectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, la caressant.

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

... Je ne sais : moins d'uniformité peut-être, plus de piquant dans les manières, un je ne sais quoi qui fait le charme; quelquefois un refus : que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment (quand elles nous aiment); et sont si complaisantes et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir de trouver la satiété où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE, à part.

Ah ! quelle leçon !

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, piquée.

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, riant.

Et l'homme rien? Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche à nous fut de les obtenir; la leur...

LA COMTESSE.

La leur...?

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, à part.

Ni moi.

SUZANNE, à part.

Ni moi.

LE COMTE prend la main de sa femme.

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie! Avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse! (À la baise au front.) Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole.

Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme grâce que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joins un brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, une révérence.

Suzanne accepte tout.

FIGARO, à part.

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, à part.

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, à part.

Elle est intéressée ; tant mieux.

LA COMTESSE regarde au fond.

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de la noce. Entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer ?

LA COMTESSE.

Sans lumière ?

LE COMTE l'entraîne docilement.

A quoi bon ? Nous n'avons rien à lire.

FIGARO, à part.

Elle y va, ma foi ! Je m'en doutais. (Il s'avance.)

LE COMTE grossit sa voix en se retournant.

Qui passe ici ?

FIGARO, en colère.

Passer ! on vient exprès.

LE COMTE, bas à la comtesse.

C'est Figaro !... (Il s'écarter.)

LA COMTESSE.

Je vous suis. (Elle court dans le pavillon à sa droite, pendant que le comte se perd dans le bois au fond.)

SCÈNE VIII

FIGARO, SUZANNE, dans l'alcôve.

FIGARO, regardant à son tour au fond, le comte et la comtesse, qu'il voit sur Suzanne.

Je t'embrasse aux deux, et sans en dire un mot. (D'instinct.) Vous savez mieux que moi que c'est un jeu d'enfant de se faire des amis, et que c'est un jeu d'enfant de se faire des ennemis. (Il se retourne et voit le comte et la comtesse.)

Figaro fait : c'est charmant ; plus de doutes ; on sait à quoi s'en tenir. (Marchant vivement.) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les ai donc enfin !

SUZANNE, qui s'est avancée doucement dans l'obscurité ; à part.

Tu vas payer tes beaux soupçons. (Du ton de voix de la comtesse.) Qui va là ?

FIGARO, extravagant.

Qui va là ? Celui qui voudrait de bon cœur que la peste soit étouffé en naissant...

SUZANNE, du ton de la comtesse.

Eh ! mais, c'est Figaro !

FIGARO regarde et dit vivement.

Madame la comtesse !

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, vite.

Ah ! madame, que le ciel vous amène à propos ! Où croyez-vous qu'est monseigneur ?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat ? Dis-moi...

FIGARO, plus vite.

Et Suzanne, mon épousee, où croyez-vous qu'elle soit ?

SUZANNE.

N'y fais parler bas !

FIGARO, très-vite.

Ce tte Suzon qu'on croyait si vertueuse, qui faisait de la ser vée ! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

ZANNE, lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix. N'appellez pas !

FIGARO, à part.

Eh c'est Suzon ! God-dam !

SUZANNE, du ton de la comtesse.

Vous paraissez inquiet.

FIGARO, à part.

Traîtresse ! qui veut me surprendre !

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif désir ?

SUZANNE.

Je ne serais donc pas de mon sexe ! Mais les hommes ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop! *Sur des bancs*
les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le souffletterais!

FIGARO, *à part.*

Il serait bien gai qu'avant la note...

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance qu'un peu d'air
n'assaisonne pas?

FIGARO.

Partout où vous n'en voyez point, croyez que le roi
dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous
dites pas de bonne grâce.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! madame, je vous adore. Examinez le temps, les
circonstances, et que le dépit supplée en vous aux gr
qui manquent à ma prière.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle!

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, monsieur, avez-vous songé...?

FIGARO.

Oui, madame; oui, j'ai songé.

SUZANNE.

... Que pour la colère et l'amour...

FIGARO.

... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, *son*

SUZANNE, *de sa voix naturelle et lui donnant un coup*

La voilà.

FIGARO.

Ah! *demonio!* quel soufflet!

SUZANNE, *lui en donne un second.*

Quel soufflet! Et celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo?* de par le diable! est-ce ici *à la fois un*
tapes?

SUZANNE *le bat à chaque*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne : et *sur tout*

pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expé-
tes injures et tes projets. C'est-il ça de l'amour? Dis
omme ce matin?

FIGARO rit en se relevant.

Ma barbara! oui c'est de l'amour. O bonheur! ô dé-
ô cent fois heureux Figaro! Frappe, ma bien-aimée,
e laisser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de
issures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus
qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Mus fortuné! Bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins
tesse, avec un si trompeur babil, que, m'oubliant
ême, en vérité, c'était pour elle que je cédaï.

FIGARO.

pu me méprendre au son de ta jolie voix?

SUZANNE, en riant.

n'as reconnue? ah! comme je m'en vengerai!

FIGARO.

rosser et garder rancune est aussi par trop féminin!
s-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je
ais avec lui; et comment cet habit, qui m'abusait, te
enfin innocente...

SUZANNE.

c'est toi qui est un innocent, de venir te prendre au
apprêté pour un autre! Est-ce notre faute, à nous, si
t museler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

lonc prend l'autre?

SUZANNE.

emme.

FIGARO.

emme?

SUZANNE.

emme.

FIGARO, follement.

Figaro! pends-toi; tu n'as pas deviné celui-là. — Sa
? O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles!
si les baisers de cette salle...?

SUZANNE.

été donnés à madame.

FIGARO.

elui du page?

SUZANNE, riant.

onsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil ?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre ?

SUZANNE, riant.

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO lui baise la main.

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du comte de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe, humilie-toi.

FIGARO fait tout ce qu'il annonce.

Cela est juste : à genoux, bien courbé, prosterné, à terre.

SUZANNE, en riant.

Ah ! ce pauvre comte ! quelle peine il s'est donnée..

FIGARO, se relève sur ses genoux.

... Pour faire la conquête de sa femme !

SCÈNE IX

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon*
entra FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, à lui-même.

Je la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être ici.

SUZANNE, à Figaro, parlant bas.

C'est lui.

LE COMTE, ouvrant le pavillon.

Suzou, es-tu à-jour ?

FIGARO, bas.

Il a cherché, et moi je trouve...

SUZANNE, bas.

Il te l'a bien reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu ? Il se baise la main.

LE COMTE, se retourne.

Oh femme aux yeux si à rousses !... Ah ! je suis aimé !

FIGARO, se vire sur ses talons et se va.

Parce qu'elle te s'ait ! Il va se relever pour en ramasser le chapeau qui est sur la table.

LE COMTE, à part.

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (Il se frappe le front.)

FIGARO continue.

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura empêché nos plaisirs.

LE COMTE, à part.

Massacre, mort, enfer !

FIGARO, la conduisant au cabinet, bas.

Jure. (Haut.) Pressons-nous donc, madame, et réparons tout ce qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, à part.

Oh ! tout se découvre enfin.

SUZANNE, près du pavillon à sa droite.

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (Elle la baise au front.)

LE COMTE s'écrie.

Revengeance ! (Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanfan, Marceline et Chérubin.)

SCÈNE X

LE COMTE, FIGARO.

(Le comte saisit le bras de Figaro.)

FIGARO, jouant la frayeur excessive.

C'est mon maître !

LE COMTE le reconnaît.

Oh ! scélérat, c'est toi ! Holà quelqu'un !

SCÈNE XI

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, botté.

Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Où, c'est Pédrille. Es-tu tout seul ?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort !

PÉDRILLE, criant à tue-tête.

As plus de page que sur main. Voilà le paquet.

LE COMTE le repousse.

Oh ! l'animal !

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, tenant toujours Figaro.

Pour appeler. — Holà, quelqu'un ! Si l'on m'a entendu courez tous !

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux ; que peut-il bien arriver ?

SCÈNE XII

LES MÊMES, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, toute la note accablée de flambeaux.

BARTHOLO, à Figaro.

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, montrant le pavillon à sa gauche.

Pédrille, empare-toi de cette porte. (Pédrille y va.)

BAZILE, bas, à Figaro.

Tu l'as surpris avec Suzanne ?

LE COMTE, montrant Figaro.

Et vous tous, mes vassaux, entourez-moi cet homme en repoussant sur la vie.

BAZILE.

Ha ! ha !

LE COMTE, furieux.

Taisez-vous donc ! à Figaro (l'un son glacié.) Mon cœur pondez-vous à mes prescheos ?

FIGARO, tranquillement.

Et qui pourrait m'en empêcher, monseigneur ? Vous m'avez à tout les jours à vous-même.

LE COMTE, se contenant.

Hors à moi-même !

ANTONIO.

C'est ça parier.

LE COMTE reprend sa colère.

Non, si quelque chose pouvait augmenter ma fureur serait l'air même qu'il respire.

FIGARO.

Souffrez-vous les soldats qui vont et se font les des microbes qu'ils ignorent ? Je veux servir, mais, je ne me fâche.

LE COMTE, hors de lui.

C'est ça parier. — Comme le lieu qui s'agit

E, nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle
la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, montrant l'autre avec malice.

Dans celui-là ?

LE COMTE, vite.

Dans celui-ci.

FIGARO, froidement.

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses
bontés particulières.

BAZILE, étonné.

Ha ! ha !

LE COMTE, vite.

Vous l'entendez, messieurs ?

BARTHOLO, étonné.

Nous l'entendons.

LE COMTE, à Figaro.

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement, que
vous sachiez ?

FIGARO, froidement.

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque
temps ; mais, soit qu'il l'ait négligée ou que je lui plaise
mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la pré-
férence.

LE COMTE, vivement.

La préf... (Se contenant.) Au moins il est naïf ! car ce qu'il
avoue, messieurs, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche même
de sa complice.

BRID'OISON, stupéfait.

Sa-a complice !

LE COMTE, avec fureur.

Or, quand le déshonneur est public, il faut que la ven-
geance le soit aussi. (Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, hors LE COMTE.

ANTONIO.

C'est juste.

BRID'OISON, à Figaro.

Qui-i donc a pris la femme de l'autre ?

FIGARO, en riant.

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE, parlant dans le pavillon, et attirant quelqu'un qu'on
pas encore.

Tous vos efforts sont inutiles ; vous êtes perdue, mais
et votre heure est bien arrivée ! (Il sort sans regarder.)
bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée...

FIGARO s'écrie.

Chérubin !

LE COMTE.

Mon page ?

BAZILE.

Ha ! ha !

LE COMTE, hors de lui, à part.

Et toujours le page endiable ! (À Chérubin.) Que faisiez
dans ce salon ?

CHÉRUBIN, timidement.

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval !

LE COMTE.

Entres-y, toi, Antonio ; conduis devant son juge l'ir
qui m'a deshonoré.

BRID'OISON.

C'est madame que vous y-y cherchez ?

ANTONIO.

L'y a parguenne une bonne Providence : vous en
tant fait dans le pays...

LE COMTE, furieux.

Entre donc ! (Antonio entre.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, excepté ANTONIO.

LE COMTE.

Vous allez voir, messieurs, que le page n'y était pas

CHÉRUBIN, timidement.

Mon sort eût été trop cruel, si quelque âme sensible
eût adouci l'amertume.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO, attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO s'écrie.

La petite cousine!

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO se retourne et s'écrie.

Ah! palsambleu, monseigneur, il est gaillard de me choisir pour montrer à la compagnie que c'est m'a fille qui cause tout ce train-là!

LE COMTE, outré.

Qui la savait là-dedans? (Il veut rentrer.)

BARTHOLO, au-devant.

Permettez, monsieur le comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang-froid, moi. (Il entre.)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MARCELINE.

BARTHOLO parlant en dedans et sortant.

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en répons. (Il se retourne et s'écrie.) Marceline!...

BAZILE.

Ha! ha!

FIGARO, riant.

Hé quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, outré.

Que m'importe à moi? La comtesse...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, son éventail sur le visage.

LE COMTE.

... Ah ! la voici qui sort. (Il la prend violemment par le bras.)
 croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse...

SUZANNE se jette à genoux la tête baissée.

LE COMTE.

Non, non !

FIGARO se jette à genoux de l'autre côté.

LE COMTE plus fort.

Non, non !

MARCELINE se jette à genoux devant lui.

LE COMTE, plus fort.

Non, non !

(Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.)

LE COMTE, hors de lui.

Y fussiez-vous un cent !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LA COMTESSE sort de l'autre pavillon.

LA COMTESSE se jette à genoux.

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, regardant la comtesse et Suzanne.

Ah ! qu'est-ce que je vois !

BRID'OISON, riant.

Et pardi, c'è-est madame.

LE COMTE veut relever la comtesse.

Quoi ! c'était vous, comtesse ? (D'un ton suppliant.) Il n'y a
 qu'un pardon généreux...

LA COMTESSE, en riant.

Vous diriez, *Non, non !* à ma place ; et moi, pour la troi-
 sième fois aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (Elle se
 relève.)

SUZANNE se relève.

Moi aussi.

MARCELINE se relève.

Moi aussi.

FIGARO se relève.

Moi aussi. Il y a de l'écho ici ! (Tous se relèvent.)

LE COMTE.

De l'écho! — J'ai voulu ruser avec eux; ils m'ont traité ✓
comme un enfant!

LA COMTESSE, en riant.

Ne le regrettez pas, monsieur le comte.

FIGARO, s'essuyant les genoux avec son chapeau.

■ Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambas-
sadeur!

LE COMTE, à Suzanne.

Ce billet fermé d'une épingle?...

SUZANNE.

C'est madame qui l'avait dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due. (Il baise la main de la com-
tesse.)

LA COMTESSE

Chacun aura ce qui lui appartient. (Elle donne la bourse à ✓
Figaro et le diamant à Suzanne.)

SUZANNE, à Figaro.

Encore une dot!

FIGARO frappant la bourse dans sa main.

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher.

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je ?

LA COMTESSE arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et
le jette à terre.

La jarretière? Elle était avec ses habits; la voilà.

LES GARÇONS de la noce veulent la ramasser.

CHÉRUBIN, plus alerte, court la prendre, et dit.

Que celui qui la veut vienne me la disputer!

LE COMTE, en riant, au page.

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de
gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN recule en tirant à moitié son épée.

A moi, mon colonel?

FIGARO, avec une colère comique.

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu: voilà comme les grands
font justice!

LE COMTE, riant.

C'est sur sa joue? Ah, ah, ah, qu'en dites-vous donc, ma
chère comtesse?

LA COMTESSE, absorbée, revient à elle, et dit avec sensibilité.
Ah! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, frappant sur l'épaule du juge.
Et vous, don Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, monsieur le comte?... Ma-a foi, pour moi je-e ne sais que vous dire : voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé!

FIGARO.

J'étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, en riant.

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO, saluant les spectateurs.

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

(On joue la ritournelle du vaudeville. Air noté.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLLET.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux!
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot serait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais...

(Il chante : *Gaudeant bene nati.*)

BAZILE.

Non...

(Il chante : *Gaudeat bene nanti.*)

SUZANNE.

DEUXIÈME COUPLLET.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi.

(Bis.)

FIGARO.

TROISIÈME COUPLLET.

Jean Jeannot, jaloux risible,
 Veut unir femme et repos ;
 Il achète un chien terrible,
 Et le lâche en son enclos.
 La nuit, quel vacarme horrible !
 Le chien court, tout est mordu,
 Hors l'amant qui l'a vendu. (Bis.)

LA COMTESSE.

QUATRIÈME COUPLLET.

Telle est fière et répond d'elle,
 Qui n'aime plus son mari ;
 Telle autre, presque infidèle,
 Jure de n'aimer que lui.
 La moins folle, hélas ! est celle
 Qui se veille en son lien,
 Sans oser jurer de rien. (Bis.)

LE COMTE.

CINQUIÈME COUPLLET.

D'une femme de province,
 A qui ses devoirs sont chers,
 Le succès est assez mince ;
 Vive la femme aux bons airs !
 Semblable à l'écu du prince,
 Sous le coin d'un seul époux,
 Elle sert au bien de tous. (Bis.)

MARCELINE.

SIXIÈME COUPLLET.

Chacun sait la tendre mère
 Dont il a reçu le jour ;
 Tous le reste est un mystère,
 C'est le secret de l'amour.

FIGARO continue l'air.

Ce secret met en lumière
 Comment le fils d'un butor
 Vaut souvent son pesant d'or. (Bis.)

SEPTIÈME COUPLLET.

Par le sort de la naissance,
 L'un est roi, l'autre est berger :
 Le hasard fit leur distance ;
 L'esprit seul peut tout changer.
 De vingt rois que l'on encense,
 Le trépas brise l'autel ;
 Et Voltaire est immortel. (Bis.)

LE MARIAGE DE FIGARO.

CHÉRUBIN.

HUITIÈME COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
 Qui tourmentez nos beaux jours,
 Si de vous chacun dit rage,
 Chacun vous revient toujours.
 Le parterre est votre image :
 Tel paraît le dédaigner,
 Qui fait tout pour le gagner. (Bis.)

SUZANNE.

NEUVIÈME COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
 Renfermait quelque leçon,
 En faveur du badinage
 Faites grâce à la raison.
 Ainsi la nature sage
 Nous conduit, dans nos désirs,
 A son but par les plaisirs. (Bis.)

BRID'OISON.

DIXIÈME COUPLET.

Or, messieurs, la co-omédie
 Que l'on juge en ce-et instant,
 Sauf erreur, nous pein-eint la vie
 Du bon peuple qui l'entend.
 Qu'on l'opprime, il peste, il cris,
 Il s'agite en cent fa-çons :
 Tout fini-it par des chansons. (Bis.)

BALLET GÉNÉRAL.

FIN DU MARIAGE DE FIGARO.

LA
MÈRE COUPABLE
ou
L'AUTRE TARTUFFE
DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, en 1792.



UN MOT

SUR LA MÈRE COUPABLE

Pendant ma longue proscription, quelques amis zélés avaient imprimé cette pièce, uniquement pour prévenir l'abus d'une contrefaçon infidèle, furtive, et prise à la volée pendant les représentations *. Mais ces amis eux-mêmes, pour éviter d'être froissés par les agents de la terreur, s'ils eussent laissé leurs vrais titres aux personnages espagnols (car alors tout était péril), se crurent obligés de les défigurer, d'altérer même leur langage, et de mutiler plusieurs scènes.

Honorablement rappelé dans ma patrie après quatre années d'infortune, et la pièce étant désirée par les anciens acteurs du Théâtre-Français, dont on connaît les grands talents, je la restitue en entier dans son premier état. Cette édition est celle que j'avoue.

Parmi les vues de ces artistes, j'approuve celle de présenter, en trois séances consécutives, tout le roman de la famille *Almaviva*, dont les deux premières époques ne semblent pas, dans leur gaieté légère, offrir des rapports bien sensibles avec la profonde et touchante moralité de la dernière ; mais elles ont, dans le plan de l'auteur, une connexion intime, propre à verser le plus vif intérêt sur les représentations de *la Mère coupable*.

J'ai donc pensé, avec les comédiens, que nous pouvions dire au public : Après avoir bien ri, le premier jour, au *Barbier de Séville*, de la turbulente jeunesse du comte Almaviva, laquelle est à peu près celle de tous les hommes ;

Après avoir, le second jour, gaiement considéré, dans *la Folle Journée*, les fautes de son âge viril, et qui sont trop souvent les nôtres,

Venez vous convaincre avec nous, par le tableau de sa vieillesse, en voyant *la Mère coupable*, que tout homme qui n'est pas né un épouvantable méchant finit toujours par être bon, quand l'âge des passions s'éloigne, et surtout quand il a goûté le bonheur si doux d'être père ! C'est le but moral de la pièce. Elle en renferme plusieurs autres que ses détails feront ressortir.

Et moi, l'auteur, j'ajoute ici : Venez juger *la Mère cou-*

* Elle fut représentée, pour la première fois, au théâtre du Marais, le 26 juin 1792.

pable, avec le bon esprit qui l'a fait pour vous. Si vous trouvez quelque plaisir à n'êtes mes aux douleurs, au pieux repentir de cette femme infortunée; si ses pleurs commandent les vôtres, laissez-les couler librement. Les larmes qu'on verse au théâtre, sur des maux simulés qui ne font pas le mal de la réalité cruelle, sont bien douces. On est meilleur quand on se sent pleurer. On se trouve bon après la compassion!

Après de ce tableau touchant, si j'ai mis sous vos yeux le machinateur, l'homme affreux qui tourmente aujourd'hui cette malheureuse famille, ah! je vous jure que je l'ai vu agir; je n'aurais pas pu l'inventer. Le *Tartuffe* de Molière était celui de la religion; aussi, de toute la famille d'Orgon, ne trompa-t-il que le chef imbécile! Celui-ci, bien plus dangereux, *Tartuffe de la probité*, possède l'art profond de s'attirer la respectueuse confiance de la famille entière qu'il dépouille. C'est celui-là qu'il fallait démasquer. C'est pour vous garantir des pièges de ces monstres (et il en existe partout) que j'ai traduit sévèrement celui-ci sur la scène française. Pardonnez-le-moi en faveur de sa punition, qui fait la clôture de la pièce. Ce cinquième acte m'a coûté; mais je me serais cru plus méchant que Bégearss, si je l'avais laissé jouir du moindre fruit de ses atrocités, si je ne vous eusse calmés après des alarmes si vives.

Peut-être ai-je attendu trop tard pour achever cet ouvrage terrible qui me consumait la poitrine, et devait être écrit dans la force de l'âge. Il m'a tourmenté bien longtemps! Mes deux comédies espagnoles ne furent faites que pour le préparer. Depuis, en vieillissant, j'hésitais de m'en occuper: je craignais de manquer de force; et peut-être n'en avais-je plus à l'époque où je l'ai tenté! mais enfin, je l'ai composé dans une intention droite et pure: avec la tête froide d'un homme et le cœur brûlant d'une femme, comme on a dit que J.-J. Rousseau écrivait. J'ai remarqué que cet ensemble, cet hermaphrodisme moral, est moins rare qu'on ne le croit.

Au reste, sans tenir à nul parti, à nulle secte, *la Mère coupable* est un tableau des peines intérieures qui divisent bien des familles: peines auxquelles malheureusement le divorce, très-bon d'ailleurs, ne remédie point. Quoi qu'on fasse, il déchire ces plaies secrètes, au lieu de les cicatriser. Le sentiment de la paternité, la bonté du cœur, l'indulgence, en sont les uniques remèdes. Voilà ce que j'ai voulu peindre et graver dans tous les esprits.

Les hommes de lettres qui se sont voués au théâtre, en examinant cette pièce, pourront y démêler une intrigue de comédie, fondue dans le pathétique d'un drame. Ce dernier genre, trop dédaigné de quelques juges prévenus, ne leur

paraissait pas de force à comporter ces deux éléments réunis. L'intrigue, disaient-ils, est le propre des sujets gais, c'est le nerf de la comédie : on adapte le pathétique à la marche simple du drame, pour en soutenir la faiblesse. Mais ces principes hasardés s'évanouissent à l'application, comme on peut s'en convaincre en s'exerçant dans les deux genres. L'exécution plus ou moins bonne assigne à chacun son mérite ; et le mélange heureux de ces deux moyens dramatiques employés avec art, peut produire un très-grand effet. Voici comment je l'ai tenté.

Sur des événements antécédents connus (et c'est un fort grand avantage), j'ai fait en sorte qu'un drame intéressant existât aujourd'hui entre le comte Almaviva, la comtesse et les deux enfants. Si j'avais reporté la pièce à l'âge inconsistant où les fautes se sont commises, voici ce qui fût arrivé.

D'abord le drame eût dû s'appeler, non *la Mère coupable*, mais *l'Épouse infidèle, ou les Époux coupables*. Ce n'était déjà plus le même genre d'intérêt ; il eût fallu y faire entrer des intrigues d'amour, des jalousies, du désordre, que sais-je ? de tout autres événements : et la moralité que je voulais faire sortir d'un manquement si grave aux devoirs de l'épouse honnête, cette moralité, perdue, enveloppée dans les longues de l'âge, n'aurait pas été aperçue.

Mais ici c'est vingt après que les fautes sont consommées, c'est quand les passions sont usées ; c'est quand leurs objets n'existent plus, que les conséquences d'un désordre presque oublié viennent peser sur l'établissement et sur le sort de deux enfants malheureux qui les ont toutes ignorées, et qui n'en sont pas moins les victimes. C'est de ces circonstances graves que la moralité tire toute sa force, et devient le préservatif des jeunes personnes bien nées qui, lisant peu dans l'avenir, sont beaucoup plus près du danger de se voir égérées que de celui d'être vicieuses. Voilà sur quoi porte mon drame.

Puis, opposant au scélérat notre pénétrant Figaro, vieux serviteur très-attaché, le seul être que le fripon n'a pu tromper dans la maison, l'intrigue qui se noue entre eux s'établit sous cet autre aspect.

Le scélérat inquiet se dit : En vain j'ai le secret de tout le monde ici, en vain je me vois près de le tourner à mon profit ; si je ne parviens pas à faire chasser ce valet, il pourra m'arriver malheur !

D'autre côté, j'entends le Figaro se dire : Si je ne réussis à dépister ce monstre, à lui faire tomber le masque, la fortune, l'honneur, le bonheur de cette maison, tout est perdu. La Suzanne, jetée entre ces deux luteurs, n'est ici qu'un souple instrument dont chacun entend se servir pour hâter la chute de l'autre.

Ainsi, *la comédie d'intrigue*, soutenant la curiosité, marche tout au travers du drame, dont elle renforce l'effet sans en diviser l'intérêt, qui se porte tout entier sur les deux enfants, aux yeux du spectateur, ne courent aucun danger réel. On voit bien qu'ils s'épouseront, si le scélérat est chassé; car ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, qu'ils ne sont parents à nul degré, qu'ils sont étrangers à l'autre : ce que savent fort bien, dans le secret du cœur, le comte, la comtesse, le scélérat, Suzanne et Figaro, instruits des événements; sans compter le public qui assiste à la pièce, et à qui nous n'avons rien caché.

Tout l'art de l'hypocrite, en déchirant le cœur du père de la mère, consiste à effrayer les jeunes gens, à les rapprocher l'un à l'autre, en leur faisant croire à chacun que l'autre est son ennemi; c'est là le fond de son intrigue. Ainsi marche le double plan, que l'on peut appeler complexe.

Une telle action dramatique peut s'appliquer à tous les temps, à tous les lieux où les grands traits de la nature humaine, tous ceux qui caractérisent le cœur de l'homme et ses secrets, ne seront pas trop méconnus.

Diderot, comparant les ouvrages de Richardson avec ces romans que nous nommons l'histoire, s'écrie, dans un enthousiasme pour cet auteur juste et profond : *Peint le cœur humain ! c'est toi seul qui ne mens jamais !* Que sublime ! Et moi aussi j'essaye encore d'être peintre du cœur humain : mais ma palette est desséchée par les contradictions. *La Mère coupable* a dû s'en ressentir.

Que si ma faible exécution nuit à l'intérêt de mon ouvrage, le principe que j'ai posé n'en a pas moins toute sa justesse. Un tel essai peut inspirer le dessein d'en offrir de plus nombreux concertés. Qu'un homme de feu l'entreprenne, mêlant, d'un crayon hardi, l'intrigue avec le pathétique, qu'il broie et fonde savamment les vives couleurs de la nature, qu'il nous peigne à grands traits l'homme dans sa société, son état, ses passions, ses vices, ses vertus, ses fautes et ses malheurs, avec la vérité frappante que la génération même, qui fait briller les autres genres, ne peut pas toujours de rendre aussi fidèlement : touchés, intéressés, instruits, nous ne dirons plus que le drame est un genre décoloré, né de l'impuissance de produire une tragédie ou une comédie. L'art aura pris un noble essor; il aura fait un pas.

O mes concitoyens, vous à qui j'offre cet essai, s'il paraît faible ou manqué, critiquez-le, mais sans m'injurier. Lorsque je fis mes autres pièces, on m'outragea longtemps pour avoir osé mettre au théâtre ce jeune Figaro que vous avez aimé depuis. J'étais jeune aussi, j'en riais. En vie

l'esprit l'esprit s'attriste, le caractère se rembrunit. J'ai fait, je ne ris plus quand un méchant ou un fripon se présente à ma personne, à l'occasion de mes ouvrages : on n'est pas maître de cela.

Critiquez la pièce : fort bien. Si l'auteur est trop vieux pour en tirer du fruit, votre leçon peut profiter à d'autres. Elle ne profite à personne, et même elle n'est pas de bon goût. On peut offrir cette remarque à une nation renée par son ancienne politesse, qui la faisait servir de leçon en ce point, comme elle est encore aujourd'hui celle de la haute vaillance.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand seigneur espagnol, d'une famille noble et sans orgueil.

LA COMTESSE ALMAVIVA, très-malheureuse, et d'une angélique piété.

LE CHEVALIER LÉON, leur fils; jeune homme épris de la liberté, comme toutes les âmes ardentes et neuves.

FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almaviva; jeune personne d'une grande sensibilité.

M. BÉGEARSS, Irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte; homme très-profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

FIGARO, valet de chambre, chirurgien et homme de confiance du comte; homme formé par l'expérience du monde et des événements.

SUZANNE, première camériste de la comtesse; épouse de Figaro; excellente femme, attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du jeune âge.

M. FAL, notaire du comte, homme exact et très-honnête.

GUILLAUME, valet allemand de M. Bégearss, homme trop simple pour un tel maître.

La scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte, et se passe à la fin de 1790.

LA

MÈRE COUPABLE

ACTE PREMIER

Un salon fort orné.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE seule, tenant des fleurs obscures dont elle fait un bouquet.

Que madame s'éveille et somme ; mon triste ouvrage est achevé. (Elle s'assied avec abandon.) À peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit tout entière..... *Demain, Suzanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, et garnis-en mes cabinets.* — Au portier : *Que, de la journée, il n'entre personne pour moi.* — *Tu me formeras un bouquet de fleurs noires et rouge foncé, un seul œillet blanc au milieu...* Le voilà. — Pauvre maîtresse ! elle pleurait !.. Pour qui ce mélange d'appréts ?... Eeeh ! si nous étions en Espagne, ce serait aujourd'hui la fête de son fils Léon... (avec mystère) et d'un autre homme qui n'est plus ! (Elle regarde les fleurs.) Les couleurs du sang et du deuil ! (Elle soupire.) Ce cœur blessé ne guérira jamais ! — Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie. (Elle attache le bouquet.)

SCÈNE II

SUZANNE, FIGARO, regardant avec mystère.

(Cette scène doit marcher chaudement.)

SUZANNE.

Entre donc, Figaro ! Tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme !

FIGARO.

Peut-on parler librement ?

SUZANNE.

Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO.

Et pourquoi cette précaution ?

SUZANNE.

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO, l'appuyant.

Honoré-Tartuffe. — Bégearss ?

SUZANNE.

Et c'est un rendez-vous donné. — Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'épithètes ; cela peut se redire et nuire à tes projets.

FIGARO.

Il s'appelle Honoré !

SUZANNE.

Mais non pas Tartuffe.

FIGARO.

Morbieu !

SUZANNE.

Tu as le ton bien soucieux !

FIGARO.

Furieux. (Elle se lève.) Est-ce là notre convention ? M'aidez-vous franchement, Suzanne, à prévenir un grand désordre ? Serais-tu dupe encore de ce très-méchant homme ?

SUZANNE.

Non ; mais je crois qu'il se méfie de moi : il ne me dit plus rien. J'ai peur, en vérité, qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO.

Feignons toujours d'être brouillés.

SUZANNE.

Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur ?

FIGARO.

Recordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Almaviva... (Il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur...)

SUZANNE, avec humeur.

C'est beau ! et madame sort sans livrée ! Nous avons l'air de tout le monde !

FIGARO.

Depuis, dis-je, qu'il a perdu, pour une querelle du jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous ! Comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible !

SUZANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus !

FIGARO.

Comme son autre fils paraît lui devenir odieux !

SUZANNE.

Que trop !

FIGARO.

Comme madame est malheureuse !

SUZANNE.

C'est un grand crime qu'il commet !

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine ! comme il fait surtout des efforts pour dénaturer sa fortune !

SUZANNE.

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter ? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire ?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandais, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous ? Que ce profond machinateur a su les entraîner, de l'indolente Espagne, en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délabre !

SUZANNE.

Enfin, moi, que puis-je à cela ?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue ; mettre au cours de ses démarches...

SUZANNE.

Mais je t'en rends tout ce qu'il dit.

FIGARO.

Oh ! ce qu'il dit... n'est que ce qu'il veut dire ! Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement ; c'est là qu'est le secret de l'âme ! Il se trame ici quelque horreur. Il faut qu'il s'en croie assuré ; car je lui trouve un air... plus faux, plus perfide et plus fat ; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès. Ne peux-tu être aussi perfide que lui ? l'amadouer, le bercer d'espoir ? quoi qu'il demande, ne pas le refuser ?...

SUZANNE.

C'est beaucoup !

FIGARO.

Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUZANNE.

... Et si j'en instruis ma maîtresse ?

FIGARO.

Il n'est pas temps encore ; ils sont tous subjugués par lui. On ne te croirait pas : tu nous perdrais sans les sauver. Suis-le partout, comme son ombre... et moi, je l'épie au dehors..

SUZANNE.

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi ; et s'il nous surprenait ensemble... Le voilà qui descend... Ferme!... ayons l'air de quereller bien fort. (Elle pose le bouquet sur la table.)

FIGARO, élevant la voix.

Moi, je ne le veux pas ! Que je t'y prenne une autre fois!..

SUZANNE, élevant la voix.

Certes!... oui, je te crains beaucoup !

FIGARO, feignant de lui donner un soufflet.

Ah ! tu me crains... ! Tiens insolente !

SUZANNE, feignant de l'avoir reçu.

Des coups à moi... chez ma maîtresse !

SCÈNE III

BÈGEARSS, FIGARO, SUZANNE.

BÈGEARSS en uniforme, un crêpe noir au bras.

Eh mais, quel bruit ! Depuis une heure j'entends disputer de chez moi...

FIGARO, à part.

Depuis une heure !

BÈGEARSS.

Je sors, je trouve une femme éplorée...

SUZANNE, feignant de pleurer.

Le malheureux lève la main sur moi !

BÈGEARSS.

Ah ! l'horreur, monsieur Figaro ! Un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe ?

FIGARO, brusquement.

Et morbleu ! monsieur, laissez-nous ! Je ne suis point un galant homme ; et cette femme n'est point une personne de l'autre sexe : elle est ma femme ; une insolente qui se mêle dans des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a ici des gens qui la soutiennent. Ah ! j'entends la morigéner...

BÉGEARSS.

Est-on brutal à cet excès !

FIGARO,

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre ; et vous savez trop pourquoi !

BÉGEARSS.

Vous me manquez, monsieur ; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, raillant.

Vous manquer ! moi ? c'est impossible. (Il sort.)

SCÈNE IV

BÉGEARSS, SUZANNE.

BÉGEARSS.

Mon enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement ?

SUZANNE.

Il m'est venu chercher querelle ; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendait de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti ; la dispute s'est échauffée ; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie ; mais moi, je veux me séparer. Vous l'avez vu...

BÉGEARSS.

Laissons cela. — Quelque léger nuage altérerait ma confiance en toi ; mais ce débat l'a dissipé.

SUZANNE.

Sont-ce là vos consolations ?

BÉGEARSS.

Va, c'est moi qui t'en vengerais ! il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Suzanne ! Pour commencer, apprends un grand secret... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée ? (Suzanne y va voir. Il dit à part :) Ah ! si je puis avoir seulement trois minutes l'écrin au double fond que j'ai fait faire à la comtesse, où sont ces importantes lettres...

SUZANNE, rient.

Eh bien, ce grand secret ?

BÉGEARSS.

Sers ton ami ; ton sort devient superbe. — J'épouse Florestine ; c'est un point arrêté ; son père le veut absolument.

SUZANNE,

Qui, son père ?

BÉGEARSS, en riant.

Et d'où sors-tu donc? Règle certaine, mon enfant : lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un comme pupille ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. (C'est ton sérieux.) Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUZANNE.

Oh ! mais Léon en est très- amoureux.

BÉGEARSS.

Leur fils? (Froidement.) Je l'en détacherai.

SUZANNE, étonnée.

Ha !... Elle aussi, elle est fort éprise !

BÉGEARSS.

De lui ?...

SUZANNE.

Oui.

BÉGEARSS, froidement.

Je l'en guérirai.

SUZANNE, plus surprise.

Ha ! ha !... Madame, qui le sait, donne les mains à leur union.

BÉGEARSS, froidement.

Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE, stupéfaite.

Aussi?... Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis. Ne serais-tu pas aise d'en être délivrée ?

SUZANNE.

S'il ne lui arrive aucun mal...

BÉGEARSS.

Eh donc ! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUZANNE, incrédule.

Si vous faites cela, monsieur...

BÉGEARSS, appuyant.

Je le ferai. — Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (L'air caressant.) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE, incrédule.

Ah ! si madame avait voulu...

BÉGEARSS.

Je l'aurais consolée sans doute ; mais elle a dédaigné mes vœux !... Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SUZANNE, vivement.

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS.

Que diable ! il la sert dans ses goûts ! Je t'entends toujours dire : *Ah ! c'est un ange sur la terre !*

SUZANNE, en colère.

Eh bien, faut-il la tourmenter ?

BÉGEARSS, riant.

Non ; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée !... Et puisque, dans ces nouvelles et merveilleuses lois, le divorce s'est établi...

SUZANNE, vivement.

Le comte veut s'en séparer ?

BÉGEARSS.

S'il peut.

SUZANNE, en colère.

Ah ! les scélérats d'hommes ! quand on les étranglerait tous... !

BÉGEARSS.

J'aime à croire que tu m'en exceptes.

SUZANNE.

Ma foi !... pas trop.

BÉGEARSS, riant.

J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur ! Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... longtemps. — Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. (Il lui prend la main.) Et voici ce qui nous concerne. Le comte, Florestine et moi, habiterons le même hôtel ; et la chère Suzanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendante, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradictoire ; des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée !...

SUZANNE.

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine ?

BÉGEARSS, caressant.

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme ! J'ai tout le reste dans ma main ; ce point seul est entre les tiennes. (Vivement.) Par exemple, aujourd'hui tu peux nous rendre un signalé... (Suzanne l'examine, Bégearss se reprend.) Je dis un *signalé*, par l'importance qu'il y met. (Froidement.) Car, ma foi ! c'est bien peu de chose ! Le comte aurait la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamants de la comtesse. Il ne voudrait pas qu'on le sût.

SUZANNE, surprise.

Ha ! ha !...

BÉGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vu ! De beaux diamants terminent bien des choses ! Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme, pour en confronter les desseins avec ceux de son joaillier...

SUZANNE.

Pourquoi comme ceux de madame ? C'est une idée assez bizarre.

BÉGEARSS.

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens, pour moi, combien c'était égal ! Tiens, vois-tu ? le voici qui vient.

SCÈNE V

LE COMTE, SUZANNE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Monsieur Bégearss, je vous cherchais.

BÉGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, monsieur, je venais prévenir Suzanne que vous avez dessein de lui demander cet écrin...

SUZANNE.

Au moins, monseigneur, vous sentez...

LE COMTE.

Eh ! laisse là ton monseigneur ! N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci... ?

SUZANNE.

Je trouve, monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUZANNE.

Eh bien, monsieur, du moins vous me donnez votre parole...

LE COMTE fièrement.

Depuis quand suis-je méconnu ?

SUZANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher. (A part.) Dame ! Figaro m'a dit de ne rien refuser !...

SCÈNE VI

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

J'ai tranché sur le point qui paraissait l'inquiéter.

BÉGEARSS.

Il en est un, monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus ; je vous trouve un air accablé.

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami ? la perte de mon fils me semblait le plus grand malheur : un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirais que votre second fils...

LE COMTE, vivement.

Mon second fils ! je n'en ai point.

BÉGEARSS.

Calmez-vous, monsieur ; raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits ?

LE COMTE.

Des conjectures ? Ah ! j'en suis trop certain ! Mon grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettais fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune... que me faisait cet autre individu ? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malte, une pension, m'auraient vengé de sa mère et de lui. Mais conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres ; et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de son père ?

BÉGEARSS.

Monsieur, je crains de vous aigrir en cherchant à vous apaiser ; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE, avec colère.

Ah ! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là ! Commander vingt ans, par ses mœurs et la plus sévère, l'estime et le respect du monde, et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie !... Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fit? Même en la supposant coupable, est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin? Fûtes-vous sans reproche vous-même? Et cette jeune Florestine, que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance! Je dénaturerai mes biens, et les lui ferai tous passer. Déjà trois millions d'or, arrivés de la Vera-Crux, vont lui servir de dot; et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon portefeuille, et le présentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné.

BÉGEARSS, montrant le crêpe de son bras.

Voyez que, pour vous obéir, je me suis déjà mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entier de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, vivement.

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très-peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom, d'un jeune homme plein de mérite? car il faut avouer qu'il en a...

LE COMTE, impatienté.

Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui!

BÉGEARSS.

Si votre pupille m'accepte, et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE le serre dans ses bras.

Loyal et franc ami! Quel époux je donne à ma fille!...

SCÈNE VII

SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

SUZANNE.

Monsieur, voilà le coffre aux diamants. Ne le gardez pas trop longtemps: que je puisse le remettre place avant qu'il soit jour chez madame.

LE COMTE.

Suzanne, en t'en allant défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, à part.

Avertissons Figaro de ceci. (Elle sort.)

SCÈNE VIII

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin ?

LE COMTE tire de sa poche un bracelet entouré de brillants.

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommait Chérubin...

BÉGEARSS.

Je l'ai connu; nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. — Un an après la naissance du fils... qu'un combat détesté m'enlève. (Il met la main à ses yeux); lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique; au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas-Frescas, qui est un superbe séjour; quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avais achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence; qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je?) ce misérable enfant, qui porte les traits d'un perfide! Jadis, lorsqu'on m'avait peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude: c'est un des beaux tableaux de mon cabinet.

BÉGEARSS.

Oui... (Il baisse les yeux.) A telles enseignes que votre épouse...

LE COMTE, vivement.

Ne veut jamais le regarder? Eh bien, sur ce portrait j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamants; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS.

Si vous me demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi ?

BÉGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserais de les approfondir. Mais tendre un piège ! des surprises ! Eh ! quel homme, un peu décent, voudrait prendre un tel avantage sur son plus méchant ennemi ?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer : le bracelet est fait, le portrait du page est dedans...

BÉGEARSS prend l'écrin.

Monsieur, au nom du véritable honneur...

LE COMTE a enlevé le bracelet de l'écrin.

Ah ! mon cher portrait, je te tiens ! J'aurai du moins à joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de la porter !... (Il y substitue l'autre.)

BÉGEARSS, feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur côté ;

Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère :

Ah ! voilà la boîte brisée.

LE COMTE regarde.

Non ; ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers !

BÉGEARSS, s'y opposant,

Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE, impatient.

« Si quelque heureux hasard vous eût présenté certains faits, me disais-tu dans le moment, je vous excuserais de les approfondir... » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (Il arrache les papiers.)

BÉGEARSS, avec chaleur.

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrais pas devenir complice d'un tel attentat ! Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire. (Il s'éloigne. Le comte tient des papiers et lit. Bégearss le regarde en dessous, et s'applaudit secrètement.)

LE COMTE, avec fureur.

Je n'en veux pas apprendre davantage ; renferme tous les autres, et moi je garde celui-ci.

BÉGEARSS.

Non ; quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une...

LE COMTE, fièrement.

Une... ? Achevez ! tranchez le mot ; je puis l'entendre.

BÉGEARSS, se courbant.

Pardon, monsieur, mon bienfaiteur ! et n'imputez qu'à sa douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE.

Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (Il se jette sur un fauteuil.) Ah ! perfidé Rosine !... Car, malgré ses légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes ! Ah ! je sens à ma rage combien cette indigne passion... Je me déteste de l'aimer !

BÉGEARSS.

Au nom de Dieu, monsieur, remettez ce fatal papier.

SCÈNE IX

FIGARO, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE se lève.

Homme importun, que voulez-vous ?

FIGARO.

J'entre, parce qu'on a sonné.

LE COMTE, en colère.

J'ai sonné ? Valet curieux !...

FIGARO.

Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE.

Mon joaillier ? que me veut-il ?

FIGARO.

Il dit qu'il a un rendez-vous pour un bracelet qu'il a fait. (Bégears, s'apercevant qu'il cherche à voir l'écrin qui est sur la table, fait ce qu'il peut pour le masquer.)

LE COMTE.

Ah !... Qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, avec malice.

Mais pendant que monsieur a l'écrin de madame ouvert, il serait peut-être à propos...

LE COMTE, en colère.

Monsieur l'inquisiteur, parlez ; et s'il vous échappe un seul mot...

FIGARO.

Un seul mot ? J'aurais trop à dire ; je ne veux rien faire à demi. (Il examine l'écrin, le papier que tient le comte, lance un fier coup d'œil à Bégears, et sort.)

SCÈNE X

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchais. Je la tiens, j'en suis désolé : pourquoi l'ai-je trouvée ? Ah ! Dieu ! lisez, lisez, monsieur Bégearss.

BÉGEARSS, repoussant le papier.

Entrer dans de pareils secrets ! Dieu préserve qu'on m'en accuse !

LE COMTE.

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences ? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouve soi-même.

BÉGEARSS.

Quoi ! pour refuser ce papier !... (Vivement.) Serrez-le donc, voici Suzanne. (Il referme vite le secret de l'écrin. Le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine.)

SCÈNE XI

SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS. Le comte est accablé.

SUZANNE, accourt.

L'écrin, l'écrin ! Madame sonne.

BÉGEARSS le lui donne.

Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE.

Qu'a donc monsieur ? il est troublé !

BÉGEARSS.

Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE, finement.

Je l'avais dit pourtant de manière à être entendue. (Elle sort.)

SCÈNE XII

LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE veut sortir, il voit entrer Léon.

Voici l'autre !

LÉON, timidement, veut embrasser le comte.

Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit ?

LE COMTE, sèchement, le repousse.

Où fûtes-vous, monsieur, hier au soir ?

LÉON.

Mon père, on me mena dans une assemblée estimable...

LE COMTE.

Où vous fîtes une lecture ?

LÉON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE, amèrement.

Les vœux des chevaliers en sont ?

BÉGEARSS.

Qui fut, dit-on, très-applaudi ?

LÉON.

Monsieur, on a montré quelque indulgence pour mon âge.

LE COMTE.

Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravanes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis ? Vous allez composant, écrivant sur le ton du jour ?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant !

LÉON, timidement.

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre de l'esclave.

LE COMTE.

Discours d'enthousiaste ! On voit où vous en voulez venir. (Il veut sortir.)

LÉON.

Mon père !...

LE COMTE, dédaigneux.

Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales. Les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit *mon père*, à la cour, monsieur ? Appelez-moi *monsieur* ! Vous sentez l'homme du commun ! Son père !... (Il sort ; Léon le suit en regardant Bégearss qui lui fait un geste de compassion.) Allons, monsieur Bégearss, allons !

ACTE DEUXIÈME

Bibliothèque du comte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, seul.

Puisque enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. (Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit en pesant sur tous ses mots.) « Malheureux insensé ! notre sort est rempli. La surprise nocturne que vous avez osé me faire, dans un château où vous fûtes élevé, dont vous connaissiez les détours ; la violence qui s'en est suivie ; enfin votre crime, — le mien... (Il s'arrête.) le mien reçoit sa juste punition. Aujourd'hui, jour de saint Léon, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir. Grâce à de tristes précautions, l'honneur est sauf ; mais la vertu n'est plus. — Condamnée désormais à des larmes intarissables, je sens qu'elles n'effaceront point un crime... dont l'effet reste subsistant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre irrévocable de la misérable Rosine... qui n'ose plus signer un autre nom. » (Il porte ses mains avec la lettre à son front, et se promène)... Qui n'ose plus signer un autre nom !... Ah ! Rosine ! où est le temps... ? Mais tu t'es avilie !... (Il s'agite.) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme ! Un misérable corrupteur... Mais voyons la réponse écrite sur la même lettre. (Il lit.) « Puisque je ne dois plus vous voir, la vie m'est odieuse, et je vais la perdre avec joie dans la vive attaque d'un fort où je ne suis point commandé.

» Je vous renvoie tous vos reproches, le portrait que j'ai fait de vous, et la boucle de cheveux que je vous dérobaï. L'ami qui vous rendra ceci quand je ne serai plus est sûr. Il a vu tout mon désespoir. Si la mort d'un infortuné vous inspirait un reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner à l'héritier... d'un autre plus heureux !... puis-je espérer que le nom de Léon vous rappellera quelquefois le sou-

venir du malheureux... qui expire en vous adorant, et signe pour la dernière fois, CHÉRUBIN LÉON, d'Astorga? »

... Puis, en caractère sanglants... « Blessé à mort, je ouvre cette lettre, et vous écris avec mon sang ce doubleux, cet éternel adieu. Souvenez-vous... »

Le reste est effacé par des larmes... (Il s'agit.) Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme! Un malheureux égarement... (Il s'assied et reste absorbé.) Je me sens déchiré!

SCÈNE II

BÉGEARSS, LE COMTE. Bégearss, en entrant, s'arrête, se regarde, et se mord le doigt avec mystère.

LE COMTE.

Ah! mon cher ami, venez donc!... Vous me voyez dans un accablement...

BÉGEARSS.

Très-effrayant, monsieur; je n'osais avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étaient point là des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés, comme ils le disent eux-mêmes...

BÉGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE se lève et se promène.

Les misérables femmes, en se laissant séduire, ne savent guère les maux qu'elles appréhendent!... Elles vont, elle vont!.. les affronts s'accroissent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines!... On le taxe de dureté pour les sentiments qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère!... Nos désordres, à nous, ne leur enlèvent presque rien; ne peuvent, du moins, leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité! tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légère, détruit dans l'homme le bonheur... le bonheur de toute sa vie, la sécurité d'être père. — Ah! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes! Le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉGEARSS.

Calmez-vous; voici votre fille.

SCÈNE III

FLORESTINE, LE COMTE, BÉGEARS.

FLORESTINE, un bouquet au côté.

On vous disait, monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE.

Occupé de toi, mon enfant! *ma fille!* Ah! je me plais à te donner ce nom; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère était fort dérangée: en mourant il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi; choisis! Ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur?

FLORESTINE, lui faisant la main.

Vous l'avez tout entier, monsieur; et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. — Monsieur votre fils, en se mariant... (car sans doute, il ne restera plus dans l'ordre de Malte aujourd'hui), monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours! C'est un devoir, monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE.

Laisse, laisse *monsieur* réservé pour l'indifférence; on ne sera point étonné qu'une enfant si reconnaissante me donne un nom plus doux! Appelle-moi ton père.

BÉGEARSS.

Elle est digne, en honneur, de votre confiance entière... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez... Sa tutelle n'est qu'un devoir. Il fut l'ami... l'ami secret de votre mère... et, pour tout dire en un seul mot...

SCÈNE IV

FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS. La comtesse en robe à peigner.

FIGARO, annonçant.

Madame la comtesse.

BÉGEARSS jette un regard furieux sur Figaro. A part.

Au diable le faquin!

LA COMTESSE, au comte.

Figaro m'avait dit que vous vous trouviez mal ; effrayée
accours, et je vois...

LE COMTE.

... Que cet homme officieux vous a fait encore un men-
sage.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si
fait... Heureusement, il n'en est rien. (Bégearss l'examine.)

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bégearss... Te voilà, Florestine ; je te
ouve radieuse... Mais voyez donc comme elle est fraîche et
elle. Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurais voulue
comme toi, de figure et de caractère... Il faudra bien que
tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine ?

FLORESTINE, lui baisant la main.

Ah ! madame !

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin ?

FLORESTINE, avec joie.

Madame, on ne m'a point fleurie ; c'est moi qui ai fait des
bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui *Saint-Léon* ?

LA COMTESSE.

Charmante enfant, qui n'oublie rien ! (Elle la baise au front.
Le comte fait un geste terrible ; Bégearss le retient.)

LA COMTESSE, à Figaro.

Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que
nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous
donc voir ce beau buste de *Washington*, que vous avez, dit-
on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoie ; je ne l'ai demandé à personne ;
et, sans doute, il est pour Léon. Il est beau ; je l'ai là dans
mon cabinet : venez tous. (Bégearss, en sortant le dernier, se re-
tourne deux fois pour examiner Figaro, qui le regarde de même. Ils ont
l'air de se menacer sans parler.)

SCÈNE V

FIGARO, seul, rangeant la table et les tasses pour le déjeuner.

Serpent ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des
regards affreux ! Ce sont les miens qui te tueront !... Mais

où reçoit-il ses paquets ? Il ne vient rien pour lui, de la poste à l'hôtel ! Est-il monté seul de l'enfer ?... Quelque autre diable correspond !... Et moi, je ne puis découvrir...

SCÈNE VI

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE accourt, regarde, et dit très-vivement à l'oreille de Figaro.

C'est lui que la pupille épouse. — Il a la promesse du comte. — Il guérira Léon de son amour. — Il détachera Florestine. — Il fera consentir madame. — Il te chasse de la maison. — Il cloître ma maîtresse en attendant que l'on divorce. — Fait déshériter le jeune homme et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. (Elle s'enfuit.)

SCÈNE VII

FIGARO, seul.

Non, s'il vous plaît, monsieur le major ! nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'*Ariane-Suzon*, je tiens le fil du labyrinthe, et le minotaure est cerné... Je l'envelopperai dans tes pièges et te démasquerai si bien... ! Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme ? S'en croirait-il assez sûr pour... ? La sottise et la vanité sont compagnes inséparables ! Mon politique babille et se confie ! il a perdu le coup. *Y a faute.*

SCÈNE VIII

GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME, avec une lettre.

Meissieïr Bégearss ! Ché voïss qu'il est pas pour ici.

FIGARO, rangeant le déjeuner.

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, reculant.

Meingoth c'hattendrai pas messieïr en gombagnie te vout ! Mon maitre il voudrait point, jé chure.

FIGARO.

Il te le défend ? Eh bien, donne la lettre ; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, reculant.

Pas plis à vous té lettres ! O tiablé ! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO, à part.

Il faut tromper le sot. — Tu... viens de la poste, je crois ?

GUILLAUME.

Tiable! non, ché viens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du gentleman... du parent irlandais dont il vient d'hériter ? Tu sais cela, toi, bon Guillaume ?

GUILLAUME, riant naïvement.

Lettre d'un qu'il est mort, meissieur ! Non, ché vous poie ! Celui-là, ché crois pas partié ! Ce sera bien plutôt d'un autre. Peut-être il viendrait d'un qu'ils sont là... pas contents, dehors.

FIGARO.

D'un de nos mécontents, dis-tu ?

GUILLAUME.

Oui, mais ch'assure pas...

FIGARO, à part.

Cela se peut ; il est fourré dans tout. (A Guillaume.) On pour-
rait voir au timbre, et s'assurer...

GUILLAUME.

Ch'assure pas ; pourquoi ? Les lettres il vient chez M. O'Connor ; et puis, je sais pas quoi c'est timbré, moi.

FIGARO, vivement.

O'Connor, banquier irlandais ?

GUILLAUME.

Mon foi !

FIGARO revient à lui, froidement.

Ici près, derrière l'hôtel ?

GUILLAUME.

Ein fort choli maison, partié ! tes chens très... beaucoup gracieux, si j'ose dire. (Il se retire à l'écart.)

FIGARO, à lui-même.

O fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME, revenant.

Parle pas, fous, de s'té banquier, pour personne, entendefous ? ch'aurais pas dû... *Tartariste* ! (Il frappe du pied.)

FIGARO.

Va, je n'ai garde ; ne crains rien.

GUILLAUME.

Mon maître, il dit, meissieur, vous âfre tout l'esprit, et moi pas... Alors c'est chuste... Mais peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous...

FIGARO.

Et pourquoi ?

GUILLAUME.

Ché sais pas. — Le valet trahir, voye-fous... L'être un péché qu'il est parpare, vil, et même... puéril.

FIGARO.

Il est vrai ; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, désolé.

Mon Thié ! mon Thié ! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... (Il se retire en soupirant.) Ah ! (Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque.)

FIGARO, à part.

Quelle découverte ? Hasard ! je te salue. (Il cherche ses tablettes.) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécile... De même que les brigands redoutent les réverbères... Oui, mais un sot est un falot ; la lumière passe à travers. (Il dit en écrivant sur ses tablettes.) O'Connor, banquier irlandais. C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité de recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel ; *ma ! pedio !* l'utilité ! Et puis, j'ai mes exemples ! (Il écrit.) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture d'Honoré-Tartuffe Bégearss... Monsieur le tartuffe honoré ! vous cesserez enfin de l'être ! Un dieu m'a mis sur votre piste. (Il serre ses tablettes.) Hasard ! dieu méconnu ! les anciens t'appelaient destin ! nos gens te donnent un autre nom...

SCÈNE IX

LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS,
FIGARO, GUILLAUME.

BÉGEARSS, aperçoit Guillaume, et lui dit avec humeur, en prenant la lettre :

Ne peux-tu pas me les garder chez moi ?

GUILLAUME.

Ché crois, celui-ci, c'est tout comme... (Il sort.)

LA COMTESSE, au comte.

Monsieur, ce buste est un très-beau morceau : votre fils l'a-t-il vu ?

BÉGEARSS, la lettre ouverte.

Ah ! lettre de Madrid ! du secrétaire du ministre ! Il y a un mot qui vous regarde. (Il lit.) « Dites au comte Almaviva que le courrier qui part demain lui porte l'agrément du roi pour l'échange de toutes ses terres. » (Figaro écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence.)

LA COMTESSE.

Figaro, dis donc à mon fils que nous déjeunons tous ici.

FIGARO.

Madame, je vais l'avertir. (Il sort.)

SCÈNE X

LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LE COMTE, à Bégearss.

J'en veux donner avis sur-le-champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE.

Bon papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE, bas à Florestine.

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit. (Il la baise au front et sort.)

SCÈNE XI

LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LÉON, avec chagrin.

Mon père s'en va quand j'arrive! Il m'a traité avec une rigueur...

LA COMTESSE, sévèrement.

Mon fils, quels discours tenez-vous? Dois-je me voir toujours froissée par l'injustice de chacun? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, gaiement.

Vous regrettez votre papa? nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, monsieur, de vous présenter ce bouquet. (Elle lui fait une grande révérence.)

LÉON, pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière...

Il n'en pouvait prier quelqu'un qui me rendit ses bontés aussi chères... (Il l'embrasse.)

FLORESTINE, se débattant.

Voyez, madame, si on peut jamais badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant.

LA COMTESSE, souriant.

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, baissant les yeux.

Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON.

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah ! madame, ordonnez-le-lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi, je vais prendre quelque ouvrage, pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE, gaiement.

Obstiné ! c'est bien fait ; et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, tendrement.

Malgré moi, quand vous l'ordonnez ? Ah ! Florestine, j'en défile ! (La comtesse et Léon sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE XII

FLORESTINE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, bas.

Eh bien, mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine ?

FLORESTINE, avec joie.

Mon cher monsieur Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux ? Mon parrain m'a bien dit : Regarde autour de toi ; choisis. Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans biens, dois-je abuser... ?

BÉGEARSS, d'un ton terrible.

Qui ? Léon ! son fils ! votre frère ?

FLORESTINE, avec un cri douloureux.

Ah ! monsieur !...

BÉGEARSS.

Ne vous a-t-il pas dit : Appelle-moi ton père ? Réveillez-vous, ma chère enfant ! écartez un songe trompeur, qui pouvait devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah ! oui ; funeste pour tous deux !

BÉGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre âme. (Il sort en la regardant.)

SCÈNE XIII

FLORESTINE, seule et pleurant.

O ciel! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui...! Quel coup d'une lumière affreuse! et dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller! (Elle tombe accablée sur un siège.)

SCÈNE XIV

LÉON *un papier à la main*, FLORESTINE.

LÉON joyeux, à part.

Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti : profitons d'un moment heureux. — Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite; mais vous avez l'air de joie, un ton aimable de gaieté qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, au désespoir.

Ah Léon! (Elle retombe.)

LÉON.

Ciel! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur!

FLORESTINE.

Des malheurs! Ah! Léon, il n'y en a plus que pour moi.

LÉON.

Floresta, ne m'aimez-vous plus? lorsque mes sentiments pour vous...

FLORESTINE d'un ton absolu.

Vos sentiments? ne m'en parlez jamais.

LÉON.

Quoi! l'amour le plus pur...!

FLORESTINE, au désespoir.

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON.

Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? M. Bégearss vous a parlé, mademoiselle. Je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss.

SCÈNE XV

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON.

LÉON continue.

Maman, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir : Florestine ne m'aime plus!

FLORESTINE pleurant.

Moi, madame, ne plus l'aimer ! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas. Ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il ?

LÉON.

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle ?

FLORESTINE se jetant dans les bras de la comtesse.

Ordonnez-lui donc de se taire ! (En pleurant.) Il me fait mourir de douleur !

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras ! Qu'a-t-il donc fait, qui puisse te déplaire ?

FLORESTINE se renversant sur elle.

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère ; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON.

Vous l'entendez, maman ! Cruelle fille, expliquez-vous.

FLORESTINE.

Laissez-moi ! laissez-moi ! ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON, FIGARO arrivant avec l'équipage du thé ; SUZANNE de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.

LA COMTESSE.

Remporte tout, Suzanne ; il n'est pas plus question de déjeuner que de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître ; il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien rassurer ton amie. Mes chers enfants, je vous porte en mon cœur ! — Pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié ? Il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir. (Elles sortent.)

SCÈNE XVII

SUZANNE, FIGARO, LÉON.

SUZANNE à Figaro.

Je ne sais pas de quoi il est question ; mais je parierais bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO.

Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh ! j'ai fait une découverte...

SUZANNE.

Et tu me la diras ? (Elle sort.)

SCÈNE XVIII

FIGARO, LÉON.

LÉON, désolé.

Ah ! dieux !

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, monsieur ?

LÉON.

Hélas ! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avais vu Flo-
rante de si belle humeur, et je savais qu'elle avait eu un en-
tretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Bé-
gearss ; je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis
de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que
peut-il donc lui avoir dit ?

FIGARO.

Si je ne craignais pas votre vivacité, je vous instruirais
sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais lorsque
nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudrait
qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de
six années d'observation.

LÉON.

Ah ! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il
lui ait dit ?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux ; que
c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON.

Entre mon père et lui ! Le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, monsieur, le traître n'aura pas votre
vie ; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉON.

Eh bien , ami , pardon ; apprends-moi ce que je dois
faire.

FIGARO.

Deviner l'énigme du sphinx, ou bien en être dévoré. En
d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dis-
simuler avec lui.

LÉON, avec fureur.

Me modérer!... Oui, je me modérerai. Mais j'ai la rage dans le cœur! — M'enlever Florestine! Ah! le voici qui vient : je vais m'expliquer... froidement.

FIGARO.

Tout est perdu si vous vous échappez.

SCÈNE XIX

BÉGEARSS, FIGARO, LÉON.

LÉON se contenant mal.

Monsieur, monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. — Florestine est au désespoir : qu'avez-vous dit à Florestine ?

BÉGEARSS, d'un ton glacé.

Et qui vous dit que je lui aie parlé ? Ne peut-elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose !

LÉON, vivement.

Point d'évasions, monsieur. Elle était d'une humeur charmante : en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS.

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi ; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON, furieux.

Eh bien, perfide, défends-toi. J'aurai ta vie, ou tu auras la mienne ! (Il met la main à son épée.)

FIGARO les arrête.

Monsieur Bégearss ! au fils de votre ami ! dans sa maison ! où vous logez !

BÉGEARSS se contenant.

Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui ; mais je n'y veux point de témoins. Sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON.

Va, mon cher Figaro : tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO, à part.

Moi, je cours avertir son père. (Il sort.)

SCÈNE XX

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, lui barrant la porte.

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix ; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, froidement.

Léon ! un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devais-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître ?

LÉON, s'asseyant.

Au fait, monsieur, je vous attends...

BÉGEARSS.

Oh ! que vous allez regretter une fureur déraisonnable !

LÉON.

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, affectant une dignité froide.

Léon ! vous aimez Florestine ; il y a longtemps que je le vois... Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux qui ne vous conduisait à rien. Mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquais de toutes les manières ; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paraissait fait pour le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger ; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison, vous allez en avoir besoin. — J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. O mon ami ! m'a dit enfin le comte, je connais l'amour de mon fils ; mais puis-je lui donner Florestine pour femme ? Celle que l'on croit ma pupille... elle est ma fille ; elle est sa sœur.

LÉON, reculant vivement.

Florestine !... ma sœur... ?

BÉGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir... Ah ! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvait vous perdre. Eh bien, Léon, voulez-vous vous battre avec moi.

LÉON.

Mon généreux ami ! je ne suis qu'un ingrat, un monstre ! oubliez ma rage insensée...

BÉGEARSS, bien tartuffe.

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais... Dévoiler la honte d'un père, ce serait un crime...

LÉON, se jetant dans ses bras.

Ah ! jamais.

SCÈNE XXI

LE COMTE, FIGARO, LÉON, BÉGEARSS.

FIGARO, accourant.

Les voilà, les voilà !

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre ! Eh ! vous perdez l'esprit.

FIGARO, stupéfait.

Ma foi ! monsieur... on le perdrait à moins.

LE COMTE, à Figaro.

M'expliquerez-vous cette énigme ?

LÉON, tremblant.

Ah ! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon ! je dois mourir de honte ! Sur un sujet assez frivole, je m'étais... beaucoup oublié. Son caractère généreux, non-seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendais grâce lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnaissance. Au fait, nous lui en devons tous. (Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front. Bégearss l'examine et sourit.)

LE COMTE, à son fils.

Retirez-vous, monsieur. Votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS.

Ah ! monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, à Léon.

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux...

LÉON, s'en allant.

Je suis au désespoir !

FIGARO à part, avec colère.

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pour-point.

SCÈNE XXII

LE COMTE, BÉGEARSS, FIGARO.

LE COMTE à Bégearss, à part.

Si, finissons ce que nous avons commencé. (A Figaro.)
Monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même
de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avais
e les numérotés.

FIGARO.

fait.

LE COMTE.

Donnez-m'en le portefeuille.

FIGARO.

Où ? de ces trois millions d'or ?

LE COMTE.

Où. Eh bien, qui vous arrête ?

FIGARO humblement.

Monsieur ?... Je ne les ai plus.

BÉGEARSS.

Comment, vous ne les avez plus ?

FIGARO fièrement.

Monsieur.

BÉGEARSS vivement.

Comment avez-vous fait ?

FIGARO.

Je mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes
mais à vous, je ne vous dois rien.

LE COMTE en colère.

Comment ! qu'en avez-vous fait ?

FIGARO froidement.

J'en ai portés en dépôt chez M. Fal, votre notaire.

BÉGEARSS.

Comment l'avis de qui ?

FIGARO fièrement.

De qui ; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS.

Comment osez-vous gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comment j'ai sa reconnaissance, vous courez risque de per-
drez.

BÉGEARSS.

Comment il les a reçus, c'est pour agio!er. Ces gens-là parta-
gent.

FIGARO.

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois; quand on a hérité de *quarante mille doublo*
de huit...

LE COMTE se fâchant.

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus ?

FIGARO.

Qui, moi, monsieur ? J'en doute d'autant moins, que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur, sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué; qu'un combat des plus malheureux... (Le comte frappe du pied.)

BÉGEARSS en colère.

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or ?

FIGARO.

Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvait-on pas le voler ? Que sait-on ? Il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons...

BÉGEARSS en colère.

Pourtant monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS.

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son *récépissé* ?

FIGARO.

Je vais le remettre à monsieur; et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO au comte.

Je vous prévins que M. Fal ne les rendra que sur votre reçu; je le lui ai recommandé. (Il sort.)

SCÈNE XXIII

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS en colère.

Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient! En vérité, monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous

venez trop confiant ; il a deviné nos secrets. De valet, bar-
 ber, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, secrétaire ; une
 pièce de *factotum*. Il est notoire que ce monsieur fait bien
 les affaires avec vous.

LE COMTE.

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher ; mais il est vrai
 qu'il est d'une arrogance...

BÉGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récom-
 pensant.

LE COMTE.

Je le voudrais souvent.

BÉGEARSS confidentiellement.

En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez
 qu'un homme affidé le surveille ? Celui-ci, trop flatté d'un
 si honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter : vous
 voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon ami. Aussi bien m'a-t-on dit qu'il
 se très-mal avec sa femme. (Il sort.)

SCÈNE XXIV

BÉGEARSS seul.

Encore un pas de fait !... Ah ! noble espion, la fleur des
 rôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la
 botte, en nous donnant des noms de comédie ! Grâce aux soins
 d'Honoré-Tartuffe, vous irez partager le malaise des carava-
 nes, et finirez vos inspections sur nous.

ACTE TROISIÈME

Cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

Je n'ai pu rien tirer de cette enfant. — Ce sont des pleurs,
 des étouffements !... Elle se croit des torts envers moi, m'a

demandé cent fois pardon ; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entre-tenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse ! excès d'une aimable vertu ! M. Bégearss apparemment lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle ; car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUZANNE.

J'ignore d'où provient le mal ; mais il se passe ici des choses bien étranges ! Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr ; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer. Mademoiselle est suffoquée ; monsieur votre fils désolé !... M. Bégearss lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien ; voit tous vos chagrins d'un œil sec...

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas ! sans ce consolateur, qui verse un baume sur nos plaies, dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux !

SUZANNE.

Je souhaite, madamè, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (Suzanne baisse les yeux.) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE.

Le voici qui vient à propos ; vous vous ferez coiffer plus tard. (Elle sort.)

SCÈNE II

LA COMTESSE, BÈGEARSS.

LA COMTESSE douloureusement.

Ah ! mon pauvre major, que se passe-t-il donc ici ? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si longtemps redoutée, que j'ai vue de loin se former ? L'éloignement du comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui !

BÈGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné,

Je vois le comte absolument changé : au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. Je sais de plus, monsieur Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. — L'autre jour à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS.

J'y étais ; je m'en souviens trop !

LA COMTESSE en larmes.

Pardon, mon digne ami ; je ne puis pleurer qu'avec vous !

BÉGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE.

Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine ? Je la destinais à mon fils. — Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse ; élevée au milieu de nous : mon fils, devenu héritier n'en a-t-il pas assez pour deux ?

BÉGEARSS.

Que trop, peut-être ; et c'est d'où vient le mal !

LA COMTESSE.

Mais, comme si le ciel n'eût attendu aussi longtemps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux ! voilà ce qui est bien certain. (Elle joint les mains.) Ciel vengeur ! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte ? Ah ! que je sois seule misérable ! mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas ; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ! Connaissez-vous, monsieur Bégearss, quelque remède à tant de maux ?

BÉGEARSS.

Oui, femme respectable ! et je venais exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout ! enfin, je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une âme déchirée de remords ?

BÉGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon ; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE vivement.

Monsieur Bégearss!

BÉGEARSS.

Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine ne sont que l'effet d'un scrupule. Oh! que je vais vous soulager!

LA COMTESSE ardemment.

Mon cher monsieur Bégearss!

BÉGEARSS.

Mais enterrez, dans ce cœur allégé, le grand mot que je vais vous dire. Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon; le sien est celle de Florestine; (plus bas) il est son tuteur... et son père.

LA COMTESSE joignant les mains.

Dieu tout-puissant, qui me prends en pitié!

BÉGEARSS.

Jugez de sa frayeur en voyant ces enfants amoureux l'un de l'autre! Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devint le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE priant avec ardeur.

Source éternelle des bienfaits! ô mon Dieu! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre; que j'aie, de mon côté, quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai! O comte Almaviva! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi! Florestine est ta fille; elle me devient chère comme si mon sein l'eût portée. Faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence! Oh! monsieur Bégearss, achevez!

BÉGEARSS.

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur: les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse; mais, au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami: vous à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS.

Votre époux, cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE douloureusement.

Ah! mon ami, par compassion pour moi...

BÉGEARSS.

N'en parlons plus. Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il était question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissait, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage, et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en était bien loin, le pauvre enfant!

BÉGEARSS.

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout?...

LA COMTESSE vivement.

Il faut s'y tenir, mon ami; mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là, nos secrets sont couverts; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS élevant la voix.

Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas! je veux les faire tous.

BÉGEARSS l'air imposant.

Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE avec douleur.

Ah! Dieu!

BÉGEARSS.

Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut qu'il fallait sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourrait l'altérer.

LA COMTESSE

Dieu! Dieu!

BÉGEARSS.

Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais, indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez!

LA COMTESSE.

Eh ! que peut-on avoir à craindre ?

BÉGEARSS regardant si on peut l'entendre.

(Parlant bas.) Je ne soupçonne point Suzanne ; mais une femme de chambre, instruite que vous conservez ces papiers, ne pourrait-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune ? Un seul remis à votre époux, que peut-être il payera bien cher, vous plongerait dans des malheurs.

LA COMTESSE.

Non ; Suzanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS d'un ton plus élevé, très-ferme.

Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tentedresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres ; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée ! Mais, pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE tremblante.

Je crois entendre Dieu qui parle ! Il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu ! je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (Elle sonne.) Ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseillait ; mais ma faiblesse a combattu.

SCÈNE III

SUZANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE.

Suzanne, apporte-moi le coffret de mes diamants. — Non, je vais le prendre moi-même ; il te faudrait chercher la clé...

SCÈNE IV

SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE un peu troublée.

Monsieur Bégearss, de quoi s'agit-il donc ? Toutes les têtes sont renversées ! Cette maison ressemble à l'hôpital des fous ! Madame pleure ; mademoiselle étouffe ; le chevalier Léon parle de se noyer ; monsieur est enfermé, et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamants inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde ?

BÉGEARSS mettant son doigt sur sa bouche, en signe de mystère.

Chut ! ne montre ici nulle curiosité ! Tu le sauras dans peu... Tout va bien ; tout est bien... Cette journée vaut... Chut !...

SCÈNE V

LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUZANNE.

LA COMTESSE tenant le coffre aux diamants.

Suzanne, apporte-nous du feu dans le brazéro du boudoir.

SUZANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (Elle l'avance.)

LA COMTESSE.

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE en sortant, à part.

Courons avant avertir Figaro.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons !

LA COMTESSE étouffée

O mon ami ! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice ! celui de la naissance de mon malheureux fils ! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandais pardon au ciel, et je m'abreuvais de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendais au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah ! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui ?

BÉGEARSS.

Quoi ! madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente ? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers ? Vous vous le devez à vous-même ! et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant ! (Il ouvre le secret de l'écrin et en tire les lettres.)

LA COMTESSE surprise.

Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi !... Que je les lise encore !

BÉGEARSS sévèrement.

Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE.

Seulement la dernière, où, traçant ses tristes adieux, du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS s'y opposant.

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des faiblesses humaines ! ou si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. (Il y jette le paquet.)

LA COMTESSE vivement.

Monsieur Bégearss ! cruel ami ! c'est ma vie que vous consommez ! Qu'il m'en reste au moins un lambeau. (Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées.) (Bégearss la retient à bras-le-corps.)

BÉGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent

SCÈNE VII

SUZANNE, LE COMTE, FIGARO, LA COMTESSE,
BÉGEARSS.

SUZANNE accourt.

C'est monsieur, il me suit ; mais amené par Figaro.

LE COMTE les surprenant dans cette posture.

Qu'est-ce donc que je vois, madame ! D'où vient ce désordre ? quel est ce feu, ce coffre, ces papiers ? Pourquoi ce débat et ces pleurs ? (Bégearss et la comtesse restent confondus.)

LE COMTE.

Vous ne répondez point ?

BÉGEARSS se remet et dit d'un ton pénible.

J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame ! Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE COMTE à Figaro et à Suzanne.

Sortez tous deux.

FIGARO.

Mais, monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire, sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE.

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. (A Bégearss.) Soyez certain, monsieur, que voilà le récépissé. (Il le remet dans sa poche. Figaro et Suzanne sortent chacun de leur côté.)

FIGARO bas à Suzanne en s'en allant.

S'il échappe à l'explication... !

SUZANNE bas.

Il est bien subtil !

FIGARO bas.

Je l'ai tué !

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE d'un ton sérieux.

Madame, nous sommes seuls.

BÉGEARSS encore ému.

C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût ?

LE COMTE sèchement.

Monsieur... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS tout à fait remis.

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je disais à madame, en répondant à sa consultation :

« Tout dépositaire de secret ne doit jamais conserver de papiers s'ils peuvent compromettre un ami qui n'est plus, et qui les mit sous notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en défaire, et quelque intérêt même qu'on eût à les garder, le saint respect des morts doit avoir le pas devant tout. » (Il montre le comte.) Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur ? (Le comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.) Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position ? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une faiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi ! vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous surtout, monsieur le comte ! (Le comte lui fait un signe.) Voilà sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenaient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vue manquer de courage ; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudents. Voilà quels étaient nos débats ; mais, quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (Il lève les bras.) Sainte amitié ! tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs ! — Permettez que je me retire.

LE COMTE exalté.

O le meilleur des hommes ! Non, vous ne nous quitterez pas. — Madame, il va nous appartenir de plus près ; je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE avec vivacité.

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment si vous le jugez nécessaire ; et le plus tôt vaudra le mieux.

LE COMTE hésitant.

Eh bien !... ce soir... sans bruit... votre aumônier.

LA COMTESSE avec ardeur.

Eh bien, moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie : mais laissez-vous votre ami *seul* généreux envers ce digne enfant ? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE embarrassé :

Ah ! madame... croyez...

LA COMTESSE avec joie.

Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils ; ces deux événements réunis me rendent cette journée bien chère. (Elle sort.)

SCÈNE IX

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE la regardant aller.

Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendais à des débats, à des objections sans nombre ; et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant ! *Moi qui lui sers de mère*, dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme ! elle a dans ses actions une dignité qui m'impose, ... un air qui brise les reproches, quand on voudrait l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même, pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étais là pour trahir vos secrets ! De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur : je les vois ramper loin de moi. Mais, après tout, monsieur, que vous importaient ces papiers ? n'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder ? Ah ! plutôt au ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt ! vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique !

LE COMTE avec douleur.

Oui, sans réplique ! (avec ardeur.) Otons-les de mon sein : elles me brûlent la poitrine. (Il tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.)

BÉGEARSS continue avec douceur.

Je combattrais avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi ; car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras !

LE COMTE reprend sa fureur.

Lui dans mes bras ! jamais.

BÉGEARSS.

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine ; et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous ? La délicatesse blessée...

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends ! et la réflexion me décide à le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards : mais comment entamer ce sujet avec elle ? Voudra-t-elle s'en séparer ? Il faudra donc faire un éclat ?

BÉGEARSS.

Un éclat !... non... mais le divorce, accrédité chez cette nation hasardeuse, vous permettra d'user de ce moyen.

LE COMTE.

Moi, publier ma honte ! Quelques lâches l'ont fait ! c'est le dernier degré de l'avilissement du siècle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale, et des fripons qui le provoquent !

BÉGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivait. Je ne suis point pour les moyens violents, surtout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE.

Dites d'un étranger, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS.

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire ; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux à juste titre être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui... car te voilà bien possesseur... (Il lui remet le reçu, le prend sous le bras, et ils sortent.) Et ce soir à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame... (On n'entend pas le reste.)

SCÈNE II

BÉGEARSS, FIGARO.

BÉGEARSS railant.

Eeh ! c'est mons Figaro ! La place est agréable, puisqu'on retrouve monsieur.

FIGARO du même ton.

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS.

De la rancune pour si peu ? Vous êtes bien bon d'y songer ! chacun n'a-t-il pas sa manie ?

FIGARO,

Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis clos ?

BÉGEARSS lui frappant sur l'épaule.

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert des petits talents que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS.

Et l'intrigant compte-t-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici ?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'autre.

BÉGEARSS piqué.

On verra le jeu de monsieur.

FIGARO.

Ce n'est pas de ces coups brillants qui éblouissent la galerie. (Il prend un air niais.) Mais *chacun pour soi ; Dieu pour tous*, comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS, souriant.

Belle sentence ! N'a-t-il pas dit aussi : *Le soleil luit pour tout le monde ?*

FIGARO fièrement.

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur ! (Il sort.)

SCÈNE III

BÉGEARSS seul, le regardant aller.

Il ne s'arde plus ses desseins ! Notre homme est fier ? bon

signe, il ne sait rien des miens ; il aurait la mine bien lo
s'il était instruit qu'à minuit... (Il cherche dans ses poche
ment.) Eh bien, qu'ai-je fait du papier ? Le voici. (Il
« Reçu de M. Fal, notaire, les trois millions d'or s
fiés dans le bordereau ci-dessus. A Paris, le... ALMAVIV
— C'est bon, je tiens la pupille et l'argent ! Mais ce
point assez : cet homme est faible, il ne finira rien po
reste de sa fortune. La comtesse lui impose ; il la cr
l'aime encore... Elle n'ira point au couvent, si je n
mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutale
(Il se promène.) — Diable ! ne risquons pas ce soir un
noûment aussi scabreux ! En précipitant trop les chose
se précipite avec elles ! Il sera temps demain, quand j'
bien serré le doux lien sacramentel qui va les encha
moi ! (Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.) Eh bien, ma
joie, qui me gonfle le cœur ! ne peux-tu donc te conteni
Elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un
si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis
ici. Sainte et douce crédulité ! l'époux te doit la ma
fique dot ! Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa fi
épouse. (Il frotte ses mains de joie.) Bégearss ! heureux
gearss !... Pourquoi l'appellez-vous Bégearss ? n'est-il
pas plus d'à moitié le seigneur comte Almaviva ? (Dr
terrible.) Encore un pas, Bégearss ! et tu l'es tout à fai
Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poit
car c'est lui qui l'a fait venir !... Le moindre trouble me
drait... Ce valet-là me portera malheur... C'est le plus c
voyant coquin !... Allons, allons, qu'il parte avec son
valier errant !

SCÈNE IV

BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que F
Ah ! (A part.) Ce n'est pas lui !

BÉGEARSS.

Quelle surprise ! Et qu'attendais-tu donc ?

SUZANNE, se remettant.

Personne. On se croit seule ici...

BÉGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE.

Que parlez-vous de comité ? Réellement depuis deux
on n'entend plus du tout la langue de ce pays.

BÉGEARSS riant sardoniquement.

Hé ! hé ! (Il pétrit dans sa boîte une prise de tabac, d'un air es

de lui.) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE.

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer?

BÉGEARSS bien fat.

Oser l'espérer!... Non. Mais seulement... je l'épouse ce soir.

SUZANNE vivement.

Malgré son amour pour Léon?

BÉGEARSS.

Bonne femme, qui me disais : *Si vous faites cela, monsieur...*

SUZANNE.

Eh! qui eût pu l'imaginer?

BÉGEARSS prenant son tabac en plusieurs fois.

Enfin que dit-on? parle-t-on? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi? car c'est là le point important.

SUZANNE.

L'important serait de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maîtresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère!...

BÉGEARSS d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot.

Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu?

SUZANNE.

Ma foi, monsieur, je vous admire! Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille; il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS bien fat.

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde : la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUZANNE.

Quant à la politique...?

BÉGEARSS avec chaleur.

Ah! c'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, les événements et les hommes; l'intérêt est son but, l'intrigue son moyen : toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que

l'Etna, elle brûle et gronde longtemps avant d'éclater en dehors; mais alors rien ne lui résiste : elle exige de hauts talents : le scrupule seul peut lui nuire. (En riant.) C'est le secret des négociateurs.

SUZANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme !

BÉGEARSS averti, revient à lui.

Eh!... ce n'est pas elle; c'est toi! — Ta comparaison d'un génie... — Le chevalier vient; laisse-nous.

SCÈNE V

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON.

Monsieur Bégearss, je suis au désespoir!

BÉGEARSS, d'un ton protecteur.

Qu'est-il arrivé, jeune ami ?

LÉON.

Mon père vient de me signifier, avec une dureté...! que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ pour Malte. Point d'autre train, dit-il, que Figaro qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS.

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret; mais nous, qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable : Malte et vos vœux ne sont que le prétexte; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON avec douleur.

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez ?

BÉGEARSS confidentiellement.

Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ!... Je ne verrais qu'un seul moyen...

LÉON.

O mon ami, dites-le-moi!

BÉGEARSS.

Ce serait que madame votre mère vainquit cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle; car sa douceur vous nuit bien plus que ne ferait un caractère trop ferme. — Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste : qui a le droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison ? Engagez-la à le tenter... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de faiblesse.

LÉON.

Mon ami, vous avez raison : cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer. La voici qui vient avec elle... que je n'ose plus adorer. (Avec douleur.) O mon ami ! rendez-la bien heureuse !

BÉGEARSS caressant.

En lui parlant tous les jours de son frère.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS, SUZANNE,
LÉON.

LA COMTESSE coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.

Suzanne, donne mes diamants. (Suzanne va les chercher.)

BÉGEARSS affectant de la dignité.

Madame, et vous mademoiselle, je vous laisse avec cet ami ; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas ! ne pensez point au bonheur que j'aurais de vous appartenir à tous ; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez : mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament ; je vais en faire dresser les actes : mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendrait pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté ; mais, quel qu'il soit, ô mes amis ! sachez qu'il est sacré pour moi : je l'adopte sans restriction. (Il salue profondément et sort.)

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE le regarde aller.

C'est un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON avec une douleur ardente.

O Florestine ! il faut céder : ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avaient fait jurer de n'être jamais à personne : j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout à fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérais posséder une épouse. Nous pourrions encore nous aimer.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, SUZANNE. *Suzanne apporte l'écrin.*

LA COMTESSE, en parlant, met ses boucles d'oreilles, ses bagues, son bracelet, sans rien regarder.

Florestine, épouse Bégearss, ses procédés l'en rendent digne ; et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui. (*Suzanne sort et emporte l'écrin.*)

SCÈNE IX

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE à Léon.

Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine !

FLORESTINE pleurant.

Ayez pitié de moi, madame ! Eh ! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour ? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi même, et me livrer... Je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre M. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut ; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri ; à son bonheur, que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure ! Ah ! je fais plus pour lui que si je lui donnais ma vie ! Maman, ayez pitié de nous ! bénissez vos enfants ! ils sont bien malheureux ! (*Elle se jette à genoux ; Léon en fait autant.*)

LA COMTESSE leur imposant les mains.

Je vous bénis, mes chers enfants. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savais à quel point tu m'es chère ! Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu ; celui-là peut dédommager des autres. (*Ils se relèvent.*)

FLORESTINE.

Mais croyez-vous, madame, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils ? car il ne faut pas se flatter : son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de M. Bégearss : il me l'a dit ; mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur ?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils, mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

Oh ma digne mère ! c'est votre douceur qui m'a nuï. La crainte de le contrarier vous a trop empêchée d'user de la grande influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec franchise, il ne vous résisterait pas.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils ? je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presque autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet ; vous m'entendrez de laideur une cause si juste : vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie quand il faut défendre son fils ! (Elle se précipite.) Florestine, la décence ne te permet pas de rester : va fermer : demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rends enfin la paix à ma famille désolée. (Florestine sort.)

SCÈNE X

SUZANNE, LA COMTESSE, LÉON.

SUZANNE.

Il me veut madame, elle a sonné.

LA COMTESSE.

Allez dire monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE effrayée.

Madame ! vous me faites trembler ! Ciel ! que va-t-il donc arriver ? Quoi ! monsieur, qui ne vient jamais... sans...

LA COMTESSE.

Allez dire ce que je te dis, Suzanne, et ne prends nul souci du monde. (Suzanne sort, en levant les bras au ciel, de terreur.)

SCÈNE XI

LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE.

Vous allez voir, mon fils, si votre mère est faible en défendant vos intérêts ! Mais laissez-moi me recueillir, me préparer, par la prière, à cet important plaidoyer. (Léon entre dans son cabinet de sa mère.)

SCÈNE XII

LA COMTESSE seule, un genou sur son fauteuil.

En ce moment me semble terrible comme le jugement der-

nier ! Mon sang est prêt à s'arrêter... O mon Dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux ! (Plus bas.) Vous seul connaissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche ! Ah ! s'il ne s'agissait du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu ! si j'oserais dire un seul mot pour moi ! Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu, donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux !

SCÈNE XIII

LA COMTESSE, LE COMTE, LÉON caché.

LE COMTE séchement.

Madame, on dit que vous me demandez

LA COMTESSE timidement.

J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, madame ; parlez.

LA COMTESSE tremblante.

Asseyez-vous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE impatient.

Non, j'entendrai debout ; vous savez qu'en parlant je ne saurais tenir en place.

LA COMTESSE s'asseyant, avec un soupir, et parlant bas.

Il s'agit de mon fils... monsieur.

LE COMTE brusquement.

De votre fils, madame ?

LA COMTESSE.

Et quel autre intérêt pourrait vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais ? Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ ; surtout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh ! comment a-t-il encouru la disgrâce d'un ... d'un homme si juste ? Depuis qu'un exécrationnable duel nous a ravi notre autre fils...

LE COMTE les mains sur le visage, avec un air de douleur.

Ah !...

LA COMTESSE.

Celui-ci, qui jamais ne dut connaître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres !

LE COMTE se promenant doucement.

h!...

LA COMTESSE.

Le caractère enporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en donnaient souvent de bien plus. Le ciel sévère, mais sage en ses décrets, en nous priant de cet enfant, nous en a peut-être épargné de plus dangereux pour l'avenir.

LE COMTE avec douleur.

h!... ah!...

LA COMTESSE.

Mais, enfin, celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle : il est aimé, recherché, consulté. Son... protecteur naturel, mon époux seul, paraît avoir les yeux fermés sur un défaut qui le rend transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (Le comte se promène plus vite sans parler.)

LA COMTESSE prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degrés.

Sur tout autre sujet, monsieur, je tiendrais à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de modeler mes sentiments, ma faible opinion sur la vôtre; mais il s'agit... d'un autre. (Le comte s'agite en marchant.)

LA COMTESSE.

Quand il avait un frère aîné, l'orgueil d'un très-grand nom condamnant au célibat, l'ordre de Malte était son sort. Le comte agé semblait alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux frères égaux en droits.

LE COMTE. s'agite plus fort. A part, d'un ton étouffé.
égaux en droits!...

LA COMTESSE un peu plus fort.

Mais depuis deux années qu'un accident affreux... les lui a été transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'avez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens, par la vente, ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va plus loin! Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui fermer la maison... par votre injustice! Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi injuste est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour mériter?

LE COMTE s'arrête, d'un ton terrible.

ce qu'il a fait!

LA COMTESSE effrayée.

Je voudrais bien, monsieur, ne pas vous offenser!

LE COMTE plus fort.

Ce qu'il a fait, madame ! Et c'est vous qui le demandez ?

LA COMTESSE en désordre.

Monsieur, monsieur ! vous m'effrayez beaucoup !

LE COMTE avec fureur.

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchainait, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE plus troublée.

Ah, monsieur ! ah, monsieur !...

LE COMTE.

Vous demandez ce qu'il a fait ?

LA COMTESSE levant les bras.

Non, monsieur, ne me dites rien !

LE COMTE hors de lui.

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même ! et comment, recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE au désespoir veut se lever.

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE la clouant sur son fauteuil.

Non, vous ne fuirez pas ; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (Lui montrant sa lettre.) Connaissez-vous cette écriture ? Elle est tracée de votre main coupable ! Et ces caractères sanglants qui lui servent de réponse...

LA COMTESSE anéantie.

Je vais mourir ! je vais mourir !

LE COMTE avec force.

Non, non ! vous entendrez les traits que j'en ai soulignés ! (Il lit avec égarement.) « Malheureux insensé ! notre sort est rempli ; votre crime, le mien, reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour de *Saint-Léon*, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir ... » (Il parle.) Et cet enfant est né le jour de *Saint-Léon*, plus de dix mois après mon départ pour la *Véra-Cruz* ! (Pendant qu'il lit très-fort, on entend la comtesse, égarée, dire des mots coupés qui partent du délire.)

LA COMTESSE priant les mains jointes.

Grand Dieu ! tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni !

LE COMTE.

... Et de la main du corrupteur. (Il lit.) « L'ami qui vous rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr. »

LA COMTESSE priant.

Dieu, mon Dieu ! car je l'ai mérité !

LE COMTE lit.

la mort d'un infortuné vous inspirait un reste de pitié,
les noms qu'on va donner à ce fils, héritier d'un
...

LA COMTESSE priant.

Prenez l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute !

LE COMTE lit.

Puis-je espérer que le nom de *Léon*... » (Il parle.) Et ce
nom s'appelle *Léon* !

LA COMTESSE égarée, les yeux fermés.

Dieu ! mon crime fut bien grand, s'il égala ma puni-
tion. Que ta volonté s'accomplisse !

LE COMTE plus fort.

Malgré l'ouverture de cet opprobre, vous osez me demander
l'explication de mon éloignement pour lui !

LA COMTESSE priant toujours.

Puis-je pour m'y opposer, lorsque ton bras s'appuie

LE COMTE.

Malgré l'ouverture de cet opprobre, vous osez me demander
l'explication de mon éloignement pour lui !

LA COMTESSE, en le détachant, le regarde.

Monsieur, monsieur, je le rendrai ; je sais que je n'en suis
rien. (Dans le plus grand égarement.) Ciel ! que m'arrive-t-il ?
J'ai perdu la raison ! Ma conscience troublée fait naître
des visions ! — Réprobation anticipée ! — Je vois ce qui
m'arrive... Ce n'est plus vous ; c'est lui qui me fait signe
d'aller le rejoindre au tombeau !

LE COMTE effrayé.

Dieu ! Eh bien, non, ce n'est pas...

LA COMTESSE en délire.

Dieu terrible ! éloigne-toi !

LE COMTE crie avec douleur.

Dieu ! ce n'est pas ce que vous croyez !

LA COMTESSE jette le bracelet par terre.

Monsieur... Oui, je t'obéirai...

LE COMTE plus troublé.

Monsieur, écoutez-moi...

LA COMTESSE.

Monsieur... Je t'obéis... Je meurs... (Elle reste évanouie.)

LE COMTE effrayé ramasse le bracelet.

Il a passé la mesure... Elle se trouve mal... Ah ! Dieu !
Il s'agit de lui chercher du secours. (Il sort, il s'enfuit. Les convul-
sions de la douleur font glisser la comtesse à terre.)

SCÈNE XIV

LÉON accourant, LA COMTESSE évanouie.

LÉON avec force.

O ma mère!... ma mère! c'est moi qui te donne la mort!
 (Il l'enlève et la remet sur son fauteuil, évanouie) Que ne suis-je
 parti sans rien exiger de personne! j'aurais prévenu ces hor-
 reurs!

SCÈNE XV

LE COMTE, SUZANNE, LÉON, LA COMTESSE évanouie.

LE COMTE en rentrant s'écrie.

Et son fils!

LÉON égaré.

Elle est morte! Ah! je ne lui survivrai pas! (à l'ombrière et
 criant.)

LE COMTE effrayé.

Des sels! des sels! Suzanne! Un million si vous la sauvez!

LÉON.

O malheureuse mère!

SUZANNE.

Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-la, monsieur; je vais
 tâcher de la desserrer.

LE COMTE égaré.

Roms tout, arrache tout! Ah! j'aurais dû la ménager!

LÉON criant avec délire.

Elle est morte! elle est morte!

SCÈNE XVI

LE COMTE, SUZANNE, LÉON, LA COMTESSE évanouie,

FIGARO, accourant.

FIGARO.

Et qui morte? madame? Apaisez donc ces cris! c'est vous
 qui la ferez mourir! (Il lui prend le bras.) Non, elle ne l'est
 pas: ce n'est qu'une suffocation; le sang qui monte avec
 violence. Sans perdre de temps, il faut la soulager. Je vais
 chercher ce qu'il lui faut.

LE COMTE hors de lui.

Des ailes, Figaro! ma fortune est à toi.

FIGARO vivement.

J'ai bien besoin de vos promesses lorsque ma femme est en
 péril! (Il sort en courant.)

SCÈNE XVII

LE COMTE, LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE évanouie.

LÉON lui tenant le flacon sous le nez.

Si l'on pouvait la faire respirer ! O Dieu ! rends-moi ma malheureuse mère !... La voici qui revient...

SUZANNE pleurant.

Madame ! allons, madame !...

LA COMTESSE revenant à elle.

Ah ! qu'on a de peine à mourir !

LÉON égaré.

Non, maman, vous ne mourrez pas !

LA COMTESSE égarée.

O ciel ! entre mes juges ! entre mon époux et mon fils ! Tout est connu... et, criminelle envers tous deux... (Elle se jette à terre et se prosterne.) Vengez-vous l'un et l'autre ! il n'est plus de pardon pour moi ! (Avec horreur.) Mère coupable ! épouse indigne, un instant nous a tous perdus ! j'ai mis l'horreur dans ma famille ! j'allumai la guerre intestine entre le père et les enfants ! Ciel juste ! il fallait bien que ce crime fût découvert ! Puisse ma mort expier mon forfait !

LE COMTE au désespoir.

Non, revenez à vous ! votre douleur a déchiré mon âme ! Asseyons-la. Léon !... mon fils ! (Léon fait un grand mouvement.) Suzanne, asseyons-la ! (Ils la remettent sur le fauteuil.)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, FIGARO.

FIGARO accourant.

Elle a repris sa connaissance ?

SUZANNE.

Ah Dieu ! j'étouffe aussi. (Elle se desserre.)

LE COMTE crie.

Figaro ! vos secours !

FIGARO étouffé.

Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étais dedans, grand Dieu ! Je suis rentré bien à propos ! Elle m'avait fort effrayé ! Allons, madame, du courage !

LA COMTESSE priant, renversée.

Dieu de bonté, fais que je meure.

LÉON en l'asseyant mieux.

Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous réparerons nos torts. Monsieur ! vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens ; je n'y avais nul droit : hélas ! je l'ignorais. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée qui fut votre... Une erreur expiée par vingt années de larmes est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice ? Ma mère et moi, nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE exalté.

Jamais ! Vous n'en sortirez point.

LÉON.

Un couvent sera sa retraite ; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit de soldat, je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie. Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen. (Suzanne pleure dans un coin ; Figaro est absorbé dans l'autre.)

LA COMTESSE péniblement.

Léon, mon cher enfant ! ton courage me rend la vie. Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans biens ; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma faible existence ; et toi, tu serviras l'État.

LE COMTE avec désespoir.

Non, Rosine ! jamais ! C'est moi qui suis le vrai coupable ! De combien de vertus je privais ma triste vieillesse !...

LA COMTESSE.

Vous en serez enveloppé. — Florestine et Bégearss vous restent. Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur!.

LE COMTE étonné.

Comment?... d'où savez-vous?... qui vous l'a dit ?...

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens ; mon fils et moi n'y mettons point d'obstacle ; son bonheur nous consolera. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grâce ! Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyais brûlée avec les autres ? Quelqu'un m'a-t-il trahie ?

FIGARO s'écriant.

Oui ! l'infâme Bégearss ? Je l'ai surpris tantôt qui la remettait à monsieur.

LE COMTE parlant vite.

Non, je le dois au seul hasard. Ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous

douter qu'il eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son très-grand étonnement. Il a cru le coffre brisé!

FIGARO criant plus fort.

Son étonnement d'un secret? Monstre! c'est lui qui l'a fait faire!

LE COMTE.

Est-il possible?

LE COMTESSE.

Il est trop vrai!

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards; il en ignorait l'existence; et, quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE, s'écriant.

Il les a lus cent fois avec madame!

LE COMTE.

Est-il vrai? Les connaissait-il?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout?

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, ensemble, criant.

C'est lui!

LE COMTE.

O scélératesse infernale! Avec quel art il m'avait engagé! A présent je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez!

LE COMTE.

Je connais son affreux projet. Mais, pour en être plus certain, déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine?

LA COMTESSE vite.

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON vite.

Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE vite.

Il me l'a dit aus-i.

LE COMTE avec horreur.

O monstre! Et moi j'allais la lui donner! mettre ma fortune en ses mains!

FIGARO vivement.

Plus d'un tiers y serait déjà, si je n'avais porté, sans le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal : alliez l'en rendre maître : heureusement je m'en suis d je vous ai donné son reçu...

LE COMTE, vivement.

Le scélérat vient de me l'enlever pour en aller toucl somme.

FIGARO désolé. .

O proscription sur moi ! Si l'argent est remis, tout c j'ai fait est perdu ! Je cours chez M. Fal. Dieu veuille ne soit pas trop tard !

LE COMTE à Figaro.

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (sortir.)

LE COMTE vivement l'arrête.

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vic t'instruire reste enseveli dans ton sein !

FIGARO avec une grande sensibilité.

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein- dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en a Attendez surtout mon retour, avant de prendre aucun

LE COMTE vivement.

Penserait-il se disculper ?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter (il tire une lettre de sa poche.) voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouva lettre ; le secret de l'enfer est là. Vous me saurez b d'avoir tout fait pour me le procurer. (Il lui remet la le Bégarss.) Suzanne ! des gouttes à ta maîtresse. Tu sais ment je les prépare. (Il lui donne un flacon.) Passez-la t chaise longue ; et le plus grand calme autour d'elle. sieur, au moins ne recommencez pas ; elle s'éteindrait nos mains !

LE COMTE exalté.

Recommencer ! Je me ferais horreur !

FIGARO à la comtesse.

Vous l'entendez, madame ? Le voilà dans son caract et c'est mon maître que j'entends. Ah ! je l'ai toujou de lui : la colère, chez les bons cœurs, n'est qu'un b pressant de pardonner ! (Il sort précipitamment. Le comte s la prennent sous les bras ; ils sortent tous.)

ACTE CINQUIÈME

Le grand salon du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, SUZANNE.

La comtesse, sans rouge, dans le plus grand désordre de parure.

LÉON soutenant sa mère.

Il fait trop chaud, maman, dans l'appartement intérieur.
Suzanne, avance une bergère. (On l'assied.)

LE COMTE, attendri, arrangeant les coussins.

Êtes-vous bien assise? Eh quo! pleurer encore?

LA COMTESSE accablée.

Ah! laissez-moi verser des larmes de soulagement! Ces récits affreux m'ont brisée! cette infame lettre surtout...

LE COMTE délirant.

Marié en Irlande, il épousait ma fille! Et tout mon bien placé sur la banque de Londres eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous!... Et qui sait grand Dieu, quels moyens...?

LA COMTESSE.

Homme infortuné, calmez-vous! Mais il est temps de faire descendre Florestine; elle avait le cœur si serré de ce qui devait lui arriver! Va la chercher, Suzanne; et ne l'inscris de rien.

LE COMTE avec dignité.

Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, était pour vous comme pour lui.

SUZANNE.

Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse! (Elle sort.)

SCÈNE II

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE avec un vif sentiment.

Ah ! Rosine, séchez vos pleurs ; et maudit soit qui vous affligera !

LA COMTESSE.

Mon fils ! embrasse les genoux de ton généreux protecteur, et rends-lui grâce pour ta mère. (Il veut se mettre à genoux.)

LE COMTE le relève.

Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mère. Figaro demande un grand calme. Ah ! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCÈNE III

LES MÊMES, FLORESTINE, SUZANNE.

FLORESTINE accourant.

Mon Dieu ! maman, qu'avez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre ; et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas ! ma Florestine, je frémis du péril où j'allais plonger ta jeunesse. Grâce au ciel, qui dévoile tout, tu n'épousseras point Bégearss ! Non, tu ne seras point la femme de plus épouvantable ingrat... !

FLORESTINE.

Ah ! ciel ! Léon !...

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués !

FLORESTINE au comte.

Sa sœur !

LE COMTE.

Il nous trompait. Il trompait les uns par les autres, et tu étais le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta frayeur te servait mieux que nos lumières. Aimable enfant, rends grâces au ciel qui te sauve d'un tel danger.

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués !

FLORESTINE au comte.

Monsieur, il m'appelle sa sœur !

LA COMTESSE exaltée.

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère ; et moi, je suis ta mère pour la vie. Ah ! garde-toi de l'oublier jamais ! (Elle tend la main au comte.) Almoviva, pas vrai qu'elle est *ma fille* ?

LE COMTE exalté.

Et lui, *mon fils* ; voilà nos deux enfants. (Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, FIGARO, M. FAL, UN NOTAIRE.

FIGARO accourant et jetant son manteau.

Malédiction ! il a le portefeuille. J'ai vu le traître l'emporter, quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE.

O monsieur Fal ! vous vous êtes pressé !

M. FAL vivement.

Non, monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel était le vôtre, en me disant que la somme est à lui, qu'elle est un fruit d'hérédité, qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE.

O scélérat ! Il n'oublie rien !

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir !

M. FAL.

Avec ces éclaircissements, ai-je pu refuser le portefeuille qu'il exigeait ? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE avec véhémence.

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui !

FIGARO jetant son chapeau sur un fauteuil.

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole ! (A Suzanne.) Veille au dehors, Suzanne. (Elle sort.)

M. FAL.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins qu'il tient ce trésor de monsieur ? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel il n'y rentrera plus.

LE COMTE vivement.

Tant mieux ! c'est tout ce que je veux. Ah ! qu'il garde le reste.

FIGARO vivement.

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfants ? ce n'est pas vertu, c'est faiblesse.

LÉON fâché.

Figaro !

FIGARO plus fort.

Je ne m'en dédis point. (Au comte.) Qu'obtiendra donc vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie ?

LE COMTE se fâchant.

Mais l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe...

SCÈNE V

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE à la porte et criant.

M. Bégearss qui rentre ! (Elle sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, excepté SUZANNE. Ils font tous un grand mouvement

LE COMTE hors de lui.

O traître !

FIGARO très-vite.

On ne peut plus se concerter : mais si vous m'écoutez me secondez tous pour lui donner une sécurité parfaite j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du portefeuille et du contrat ?

FIGARO très-vite.

Non pas ; il en sait trop, pour l'entamer si brusquement. Il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (Au comte.) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE troublé.

Mais, mais, sur quoi ?

SCÈNE VII

F

LES MÊMES, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, accourant.

Monsieur Bégeaaaaars ! (Elle se range près de la comtesse. Bégearss montre une grande surprise.)

FIGARO s'écrie en le voyant.

Monsieur Bégearss ! (Humblement.) Eh bien , ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur n'en aura pas moins généreux.

BÉGEARSS étonné.

Qu'y a-t-il donc ? Je vous trouve assemblés !

LE COMTE brusquement.

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, plus surpris encore, voyant le notaire.

Et monsieur Fal ?

M. FAL lui montrant le contrat.

Voyez qu'on ne perd point de temps ; tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS surpris.

Ah ! ah !...

LE COMTE impatient, à Figaro.

Pressez-vous ; ceci me fatigue.

Pendant cette scène, Bégearss les examine l'un après l'autre avec la plus grande attention.)

FIGARO l'air suppliant, adressant la parole au comte.

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à monsieur Bégearss, je répète avec confusion que je me suis mis à l'épier, le suivre et le troubler partout. (Au comte.) Car monsieur n'avait pas sonné lorsque je suis entré chez lui pour savoir ce qu'on y faisait du coffre aux brillants de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS.

Certes ! ouvert à mon grand regret !

LE COMTE fait un mouvement inquietant.

(A part.) Quelle audace !

FIGARO se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir.

Ah ! mon maître !

M. FAL effrayé.

Monsieur !

BÉGEARSS au comte, à part.

Modérez-vous, ou nous ne saurons rien.

(Le comte frappe du pied ; Bégearss l'examine.)

FIGARO soupirant, dit au comte.

C'est ainsi que sachant madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connaissais l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS au comte.

Vous l'ai-je dit ?

(Le comte mord son mouchoir, de fureur.)

SUZANNE, bas à Figaro par derrière.

Achève, achève !

FIGARO.

Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre madame et vous la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérais...

LE COMTE à Figaro, avec colère.

Finissez-vous ce plaidoyer ?

FIGARO bien humble.

Hélas ! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher monsieur Fal, pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître ! en faveur de trente ans...

LE COMTE avec humeur.

Ce n'est pas à moi de juger. (Il marche vite.)

FIGARO.

Monsieur Bégearss !

BÉGEARSS, qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.

Qui ! moi ? cher ami, je ne comptais guère vous avoir tant d'obligations ! (Elevant son ton.) Voir mon bonheur accablé par le coupable effort destiné à me le ravir ! (A Léon et Florestine.) O jeunes gens ! quelle leçon ! Marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO prosterné.

Ah ! oui !

BÉGEARSS au comte.

Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parle !

LE COMTE à Bégearss durement.

C'est là votre arrêt ?... J'y souscris.

FIGARO ardemment.

Monsieur Bégearss ! je vous le dois. Mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat...

LE COMTE brusquement.

Les articles m'en sont connus.

M. FAL.

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur

fait... (Cherchant l'endroit.) M., M., M., messire James-Honoré Bégearss... Ah ! (Il lit.) « Et pour donner à la demoiselle future épouse une preuve non équivoque de son attachement pour elle, ledit seigneur futur époux lui fait donation entière de tous les grands biens qu'il possède; consistant aujourd'hui (il appuie en lisant) (ainsi qu'il le déclare et les a exhibés à nous notaires soussignés) en trois millions d'or ici joints, en très-bons effets au porteur. » (Il tend la main en lisant.)

BÉGEARSS.

Les voilà dans ce portefeuille. (Il donne le portefeuille à Fal.) Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts des noces.

FIGARO montrant le comte, et vivement.

Monsieur a décidé qu'il payerait tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS tirant les effets de sa poche, et les remettant au notaire.

En ce cas, enregistrez-les; que la donation soit entière ! (Figaro retourné, se tient la bouche pour ne pas rire. M. Fal ouvre le portefeuille, y remet les effets.)

M. FAL montrant Figaro.

Monsieur va tout additionner, pendant que nous acheverons. (Il donne le portefeuille ouvert à Figaro, qui, voyant les effets, dit :)

FIGARO l'air exalté.

Et moi j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action : qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS.

En quoi ?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un généreux homme. Oh ! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits ! Nous n'avons nul besoin d'écrire. (Au comte.) Ce sont vos effets au porteur : oui, monsieur, je les reconnais. Entre monsieur Bégearss et vous, c'est un combat de générosité : l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future ! (Aux jeunes gens.) Monsieur, mademoiselle ! ah ! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir !.... Mais que dis-je ? l'enthousiasme m'aurait-il fait commettre une indiscretion offensante ? (Tout le monde garde le silence.)

BÉGEARSS, un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit.

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon âme à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue; et cet aveu manquait à ma satisfaction. (Montrant le comte.) Je lui dois bonheur et fortune; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que

lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le portefeuille; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (Il veut le reprendre.)

FIGARO sautant de joie.

Messieurs, vous l'avez entendu? Vous témoignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets; donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne. (Il lui remet le portefeuille.)

LE COMTE se levant, à Bégearss.

Grand Dieu! les lui donner! Homme cruel, sortez de ma maison; l'enfer n'est pas aussi profond que vous! Grâce à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée: sortez à l'instant de chez moi!

BÉGEARSS.

O mon ami, vous êtes encore trompé!

LE COMTE hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.

Et cette lettre, monstre! m'abuse-t-elle aussi?

BÉGEARSS la voit; furieux, il arrache au comte la lettre, et se montre tel qu'il est.

Ah!... Je suis joué! mais j'en aurai raison.

LÉON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'honneur.

BÉGEARSS furieux.

Jeune insensé! c'est toi qui vas payer pour tous; je t'appelle au combat.

LÉON vite.

J'y cours.

LE COMTE vite.

Léon!

LA COMTESSE vite.

Mon fils!

FLORESTINE vite.

Mon frère!

LE COMTE.

Léon! je vous défends... (A Bégearss.) Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez: ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie.

(Bégearss fait un geste affreux, sans parler.)

FIGARO arrêtant Léon, vivement.

Non, jeune homme, vous n'irez point; monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie: on ne combattra plus ici que les ennemis de l'État. Laissez-le en proie à sa fureur; et, s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. P... ; ne trouvez

Mais qu'on tue une bête enragée ! Mais il se gardera de
: l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi
: que vil !

BÉGEARSS hors de lui.

lheureux !

LE COMTE frappant du pied.

us laissez-vous enfin ? c'est un supplice de vous voir.
ontesse est effrayée sur son siège ; Florestine et Suzanne la sou-
nt ; Léon se réunit à elles.)

BÉGEARSS les dents serrées.

i, morbleu ! je vous laisse ; mais j'ai la preuve en main
tre infâme trahison ! Vous n'avez demandé l'agrément
Majesté, pour échanger vos biens d'Espagne, que
être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Py-
S.

LE COMTE.

monstre ! que dit-il ?

BÉGEARSS.

que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste
and d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais con-
r tous vos biens.

FIGARO criant.

tainement le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS.

s, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre
ssadeur arrêter dans ses mains l'agrément de Sa Ma-
que l'on attend par ce courrier.

FIGARO tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement :
grément du roi ? le voici. J'avais prévu le coup : je
de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat
assade. Le courrier d'Espagne arrivait !

(Le comte, avec vivacité, prend le paquet.)

RSS, furieux, frappe sur son front fait deux pas pour sortir, et se
retourne.

eu, famille abandonnée, maison sans mœurs et sans
ur ! Vous aurez l'impudeur de conclure un mariage
nable, en unissant le frère avec la sœur : mais l'uni-
aura votre infamie ! (Il sort.)

SCENE VIII

LES MÊMES, excepté BÉGEARSS.

FIGARO follement.

l fasse des libelles, dernière ressource des lâches ! N
plus dangereux : bien démasqué, à bout de voie, et pas

vingt-cinq louis dans le monde! Ah! monsieur Fal, je me serais poignardé s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avait soustraits du paquet! (Il reprend un ton grave.) D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui, que, par la nature et la loi, ces jeunes gens ne se sont rien, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE l'embrasse et cria :

O Figaro!... Madame, il a raison.

LÉON très-vite.

Dieux! maman! quel espoir!

FLORESTINE au comte.

Eh quoi! monsieur, n'êtes-vous plus...?

LE COMTE ivre de joie.

Mes enfants, nous y reviendrons; et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi discrets, éclairés, pleins d'honneur. O mes enfants! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes faiblesses! font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avaient trop désunis. Rosine! (c'est le nom que votre époux vous rend) allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfants! Suzanne, embrasse ton mari! et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours! (A Figaro.) Les deux mille louis qu'il avait soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due!

FIGARO vivement.

A moi, monsieur? Non, s'il vous plaît; moi, gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait! Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie! O ma vieillesse! pardonne à ma jeunesse; elle s'honorera de toi. Un jour a changé notre état! plus d'oppresser, d'hypocrite insolent! Chacun a bien fait son devoir: ne plaignons point quelques moments de trouble; on gagne assez dans les familles quand on en expulse un méchant.

FIN

